POCKET

MARABOUT

BOB MORANE

HENRI VERNES

L'HÉRITAGE DU FLIBUSTIER

HENRI VERNES

BOB MORANE
L'HÉRITAGE DU FLIBUSTIER

MARABOUT

I

Vers le levant, au-dessus de la mer des Caraïbes, une étroite bande rosâtre, tracée comme au pinceau juste au-dessus de la ligne d'horizon, annonçait le jour proche. L'eau sombre du port, sur laquelle la lune jetait encore ses reflets d'argent, semblait endormie, comme le port lui-même d'ailleurs, et les bateaux, pour la plupart des voiliers de pêche ou de cabotage, amarrés le long du warf mal empierré, poursuivaient on ne savait quels rêves de découvertes. Au-delà de la jetée, derrière les bâtiments portuaires aux toits de tôle ondulée, San Felicidad s'étageait à flancs de montagne, encore assoupie dans la chaude quiétude de la nuit tropicale.

Sur le warf, un homme marchait à pas comptés, prenant garde de ne pas se prendre le pied dans quelque trou ou de ne pas heurter le corps de quelque pêcheur assoupi. On eut pu, dans l'obscurité relative de cette fin de nuit, le prendre pour un bossu, mais, en y regardant mieux, on se rendait compte que sa pseudo-bosse était un lourd sac tyrolien qu'il portait sur le dos, à la façon d'un soldat.

L'homme était grand et de carrure athlétique. Son visage, quoique jeune, était marqué, tanné par le soleil et tous les vents du monde, et ses cheveux noirs, coupés courts, lui donnaient vaguement l'air d'un militaire nouvellement démobilisé. Là s'arrêtait d'ailleurs la ressemblance, car l'inconnu portait une chemise au col ouvert, une veste de chasse, un pantalon de grosse toile bleue du type « blue-jeans » et des espadrilles à semelles de corde.

Du regard, l'homme inspectait les voiliers à l'amarre, comme pour y déceler un signe de vie quelconque. Mais rien ne bougeait et, entre ses dents serrées, le promeneur matinal se prit à maugréer :

— Je me demande bien comment je vais pouvoir atteindre Zambara. Pas de lignes régulières et, si je ne trouve pas un quelconque rafiot dont le patron ne craindrait pas les foudres du président Gomez, il faudra me résoudre à prendre l'avion, comme un vulgaire touriste… Je m'étais pourtant bien promis de commencer et de terminer ce voyage en clochard ou, tout au moins, en boy-scout.

Il se mit à rire et murmura encore :

— Bob Morane, le raccommodeur d'assiettes brisées, le Chevalier des Plaies et des Bosses, voyageant pour son plaisir, et en boy-scout encore ! C'est à ne pas y croire. La Martinique, la Guadeloupe, les Iles Vierges, Porto-Rico, Haïti, Cuba, le Mexique, San Felicidad, et le tout sans une seule aventure qui vaille réellement la peine d'être contée. Si cela continue, ce périple caraïbe va se terminer à la façon d'un voyage de l'Agence Cook. À moins que cela ne finisse par tourner mal, ce qui, avec ma fichue habitude d'attirer la foudre, ne m'étonnerait guère.

Morane haussa les épaules. « Inutile de se tourmenter à l'avance sur ce qui arrivera ou n'arrivera pas demain. L'important, pour l'instant, est de trouver le moyen de continuer mon voyage de la même façon que je l'ai commencé »

À bord d'un schooner amarré tout contre le warf, une lumière brillait. Bob s'approcha et, à la lueur d'une lampe tempête accrochée à l'un des mâts, aperçut un gros homme occupé à lover un cordage.

— Hé, amigo, cria Morane en espagnol, vous n'iriez pas du côté de Zambara, par hasard ? ...

L'autre releva la tête. C'était un zambo, métis de Noir et d'Indien. Il se mit à rire et, dans son visage sombre, ses dents brillèrent comme de l'argent.

— C'est bien de la République de Zambara que vous voulez parler, n'est-ce pas, señor ? demanda-t-il.

Morane hocha la tête affirmativement.

— C'est cela tout juste, dit-il. À ma connaissance, il n'y a pas d'autre endroit, par le monde, qui s'appelle Zambara...

Le large visage du métis était soudain devenu grave. Il cracha devant lui avec mépris.

— Bien sûr, amigo, dit-il, qu'il n'y a pas deux Zambara au monde, comme il n'existe guère non plus deux chiens galeux comme Porfirio Gomez, que le Diable emporte !

— Porfirio Gomez ? interrogea Bob. Vous voulez sans doute parler du président de Zambara ?... Vous n'avez pas l'air de le porter dans votre cœur...

— Le porter dans mon cœur, ce tyran ! ce chien puant... Un jour, señor, je m'étais aventuré jusque dans les eaux de Zambara, afin d'y jeter mes filets. Une vedette de la police de Gomez m'a surpris et j'ai été mené en prison. Là, savez-vous ce qu'on m'a fait ?... Regardez, señor.

L'homme se baissa et, relevant sa chemise, montra son dos qui, à la lueur de la lampe, apparut zébré de marques livides. Ces marques étaient vieilles déjà, mais elles ne faisaient qu'affirmer davantage la férocité avec laquelle le métis avait été fouetté.

— J'étais en faute, bien sûr, continuait celui-ci. Mais inflige-t-on un tel traitement à un chrétien ?

Morane ne répondit pas aussitôt. À San Felicidad, on lui avait déjà parlé de Porfirio Gomez, le dictateur de la république voisine, et il n'était guère étonné du traitement infligé par ses sbires à l'infortuné pêcheur.

— Je comprends que vous ne désiriez pas retourner à Zambara, fit finalement Bob, mais, Porfirio Gomez ou non, je dois y passer pour descendre vers le sud.

Par un lent haussement d'épaules, le métis marqua son impuissance.

— Si vous devez absolument passer par Zambara, cela vous regarde, señor, dit-il. Après tout, vous êtes un *gringo*[1], et Gomez et sa clique vous respecteront sans doute davantage qu'ils ne respectent les pauvres gens d'ici. En tout cas, je ne connais aucun pêcheur, à San Felicidad, qui accepterait de vous transporter de l'autre côté de la frontière.

— Je possède un visa en règle, risqua le Français.

À nouveau le pêcheur éclata de rire.

— Bien sûr, caballero, vous avez un visa en règle pour Zambara, dit-il, mais en possédez-vous également un pour l'autre monde ?

Mais la gaieté de l'homme, factice d'ailleurs, tomba aussitôt. Il tendit le bras vers l'autre extrémité de la jetée.

— Pourquoi n'iriez-vous pas risquer un coup d'œil jusqu'au port de tourisme ? dit-il. Peut-être auriez-vous la chance de tomber sur quelque yacht de croisière mettant la voile vers le sud.

Morane remercia le métis et se dirigea vers l'endroit indiqué où, dans la pénombre verdâtre de l'aube montante, il pouvait distinguer les silhouettes élégantes de quelques voiliers – cotres, goélettes ou ketchs – aux longues coques claires. « Peut-être aurais-je plus de chances de ce côté », pensa Bob.

Cela faisait à présent plusieurs mois qu'il avait quitté la France à destination des Antilles pour, en sautant d'île en île, gagner finalement l'Amérique Centrale. Après avoir visité la petite

république de San Felicidad, il voulait à présent gagner Panama et, qu'il désirât y passer ou non, Zambara se trouvait sur sa route vagabonde.

Lentement, le ciel se débarrassait de ses ténèbres et on apercevait au loin les silhouettes déliées des cocotiers frangeant la baie. Comme Bob allait atteindre la rangée de yachts, son attention fut soudain attirée par des cris dont certains, lancés par une voix rageuse, dominaient tous les autres.

— Bande de crabes chinois, singes sans queues, opisthoglyphes Si vous croyez avoir ainsi raison d'un Breton de France, vous vous gourez drôlement… On va vous donner une petite leçon de savate.

« Tiens, pensa Bob, un Français qui, si je ne me trompe, doit avoir maille à partir avec plusieurs adversaires fort mal intentionnés… » Dans la pénombre, il distinguait un groupe d'hommes qui, à coup sûr, ne semblaient pas disposés à échanger le baiser de l'amitié. L'un d'eux, blond et de haute taille, tenait tête aux autres, au nombre de deux ou trois, et résistait avec courage à leurs assauts. Il se servait des poings et des pieds avec une égale maîtrise, mais Morane comprit néanmoins que, s'il n'intervenait pas au plus vite, l'inconnu aux cheveux blonds ne tarderait guère à succomber sous le nombre de ses assaillants. Il ne se demanda même pas qui avait raison dans cette histoire, ne songeant qu'à secourir un compatriote et à mettre sa propre force du côté du plus faible.

D'un coup de reins, Morane se libéra de son sac et le laissa glisser sur la jetée. Ensuite, en quelques enjambées, il rejoignit le groupe des combattants et entra dans la mêlée avec entrain, distribuant les coups de poing avec l'habileté d'un vieux spécialiste du ring. L'inconnu aux cheveux blonds, encouragé par ce secours inattendu, le secondait avec énergie et, à eux deux, ils ne tardèrent pas à mettre en fuite les agresseurs, trois individus ivres de rhum et qui abandonnèrent sur le terrain les armes les plus hétéroclites, allant du couteau au nerf de bœuf. Bob, échauffé par le bref combat qu'il venait de livrer, allait se lancer à leur poursuite, quand son nouvel allié le retint, pour dire :

— Inutile de vous essouffler, amigo. Ces gens-là doivent courir mieux qu'ils ne se battent. D'ailleurs, la leçon leur aura suffi, et ils ne reviendront guère se frotter à un tandem de notre force.

Morane se mit à rire doucement, parce que son interlocuteur, un grand jeune homme d'une bonne vingtaine d'années, solidement

musclé et aux cheveux couleur de paille, lui parlait en espagnol, langue véhiculaire de San Felicidad. Mais le jeune homme continuait, toujours dans la même langue :

— Je vous dois des remerciements, señor, car sans vous ces énergumènes auraient sans doute réussi à me faire un mauvais sort.

— Vous ne vous en tiriez pas mal tout seul, il me semble, dit Bob.

Il avait parlé français et, aussitôt, une surprise joyeuse se peignit sur les traits de son interlocuteur.

— Ah, ça, par exemple ! Est-ce que, par hasard, vous seriez…

Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Français, bien sûr, et de Paris… Mon nom est Robert Morane. Bob pour les intimes…

— Moi c'est Claude, Claude Loarec, de Brest.

Une vigoureuse poignée de main réunit les deux hommes. Pourtant, ce n'était pas la première fois, il s'en fallait de beaucoup, que Bob entendait prononcer ce nom de Loarec à San Felicidad.

— Loarec, dit-il, seriez-vous parent avec le grand manitou du pétrole ?

— C'est mon oncle. L'oncle Pierre comme je l'appelle. Il est venu habiter l'Amérique centrale, voilà de nombreuses années, et y a fait fortune. Comme mes parents sont mort au cours de la dernière guerre et que l'oncle Pierre n'avait pas d'enfants, il m'a recueilli et adopté. Je suis donc venu le retrouver ici et l'ai secondé dans ses affaires. Au moment où vous vous êtes lancé à mon secours, j'allais mettre la voile pour prendre, en pleine mer, quelques jours de vacances bien méritées…

De la main, le Breton désignait un cotre de dix mètres, racé comme un lévrier marin, amarré contre le warf.

— Beau joujou, dit Bob en connaisseur.

Il fit un geste dans la direction où venaient de disparaître les trois agresseurs.

— Que vous voulaient exactement ces gens ?

Claude Loarec haussa les épaules.

— Trois ouvriers, des mauvais sujets, qui ont été renvoyés pour vol par l'oncle Pierre et qui, comme ils n'osaient sans doute pas s'en prendre à ce dernier, m'ont attaqué, croyant peut-être pouvoir se venger sur ma personne. Mais, heureusement, vous êtes arrivé juste à temps pour me tirer de ce mauvais pas…

La lumière du jour avait presque complètement envahi le ciel maintenant. Dans les yeux de Claude Loarec, Morane lut une muette interrogation. En quelques mots, il expliqua au Breton les raisons qui l'avaient conduit, de si grand matin, sur ce warf désert.

Le Breton eut une moue perplexe.

— Zambara, hein ? dit-il. Vous ne trouverez aucun pêcheur ou caboteur pour vous y conduire. Le président Porfirio Gomez vous y fait jeter en prison pour un oui ou pour un non, et les gens d'ici aiment trop leur liberté. Pourquoi ne pas prendre tout simplement l'avion pour le Honduras ou le Nicaragua, et sauter au-dessus de Zambara ? C'est le genre de pays qu'il est sage d'éviter.

Mais Morane secoua la tête.

— Avant de quitter la France pour accomplir mon périple autour de la mer des Caraïbes, je me suis établi un itinéraire très précis et, dans la mesure du possible, je tiens à le respecter. Il paraît d'ailleurs que Cuidad Porfirio, la capitale de Zambara, est une cité fort pittoresque, avec une vieille forteresse espagnole et des églises datant du temps de la Conquête.

— Bien sûr, renchérit Loarec, et il y a aussi la prison, construite à l'époque de l'Inquisition. Il suffit de ne pas être tout à fait du même avis que le président Gomez, et on vous enferme aussitôt dans un de ses fameux cachots voûtés pour vous y laisser mourir de faim.

— Bah, coupa Morane avec insouciance, je ne vais pas à Zambara pour y renverser le gouvernement. D'ailleurs, j'ai un visa en règle, et tous les Porfirio Gomez du monde ne réussiront jamais à me faire vraiment peur.

Pendant un long moment, Claude Loarec dévisagea son interlocuteur. Vraiment, Bob Morane n'avait pas l'air effrayé et, en outre, la franchise peinte sur ses traits incitait à la confiance.

— Ecoutez, dit finalement Loarec, vous venez de me rendre un signalé service en m'aidant à me tirer des pattes de ces chenapans. Aussi est-il juste que je vous en rende un en retour. Je comptais me rendre dans une petite île déserte, l'Ile des Cocotiers où, à la fin du XVIIe siècle, le flibustier breton Yves Montbuc aurait, dit-on, avant d'être capturé et exécuté par les Espagnols, caché son trésor…

— Et ce trésor, vous comptez le découvrir, bien sûr ? interrompit Bob en souriant.

Loarec sourit lui aussi, et ses yeux couleur d'eau pétillèrent de malice dans son visage jeune, aux traits énergiques.

— Je ne suis pas aussi idiot, fit-il. Des centaines d'hommes ont, depuis des années, tenté de découvrir ce trésor et, pour cela, ils ont retourné le sol de l'île de fond en comble, mais en vain. Non, l'Ile des Cocotiers est uniquement pour moi un but d'excursion. En bon Breton, j'aime la navigation, et quelques jours en mer, à la barre d'un fier voilier ne me font pas peur, au contraire.

— Je comprends, fit Bob. Pourtant, je ne vois pas très bien ce que je viens faire dans tout cela. Je veux aller à Zambara, et non à votre Ile des Cocotiers, ne l'oublions pas.

— Ne soyez pas si impatient, monsieur Morane, coupa Loarec avec un geste apaisant. L'Ile des Cocotiers, qui appartient à la république de San Felicidad, est située au large de Zambara, mais en dehors de ses eaux territoriales. Je n'aurai donc qu'un petit détour à faire pour vous déposer à Cuidad Porfirio, et je me serai ainsi acquitté en partie de ma dette envers vous. Cet arrangement vous convient-il ?

— Et comment ! explosa Morane. Un fin voilier, un agréable compagnon de route et la possibilité de poursuivre mon voyage, que faut-il d'autre à un dilettante de mon espèce ?

Et, comme Claude Loarec se dirigeait vers le cotre qui semblait n'attendre que le bon vouloir de son propriétaire pour appareiller, il demanda encore :

— À propos, vous n'avez pas l'air de craindre vous-même les prisons de Zambara. Qu'arriverait-il si, au moment où vous me débarquez à Cuidad Porfirio, les sbires de Gomez vous empoignaient pour vous jeter dans le plus sombre cachot de la vieille forteresse espagnole ?

Loarec haussa les épaules avec indifférence.

— Si cela arrivait, en apprenant qui je suis, le président Gomez s'empresserait d'exiger une solide rançon de mon oncle. Celui-ci paierait et je serais aussitôt libéré. À moins que Gomez ne me fasse remettre en liberté sans rançon. Sans doute, aurait-il peur que l'oncle Pierre ne lève aussitôt une armée de *peones* pour venir lui demander des comptes. C'est un gars coriace, l'oncle Pierre…

**

Durant toute la journée, le cotre, le *Mapurito* avait louvoyé, vent debout, le long d'une côte aride bordée par de sinistres sierras de

rocs rouges où d'immenses cactus cierges tendaient vers le ciel leurs mains griffues. Parfois, de très haut, un aigle plongeait vers quelque invisible proie.

— Pas gai, le patelin, remarqua Bob Morane.

Il était assis à l'avant du yacht, évitant soigneusement, dans la crainte des requins, de laisser pendre ses jambes au-dessus du bordage. Claude Loarec, lui, tenait la barre avec cette sûreté de main et cette nonchalance que possèdent seuls les Bretons, ces fils de corsaires.

— La Baie des Trépassés est un endroit souriant à côté de celui-ci, continua Morane. Si c'est cela la fameuse et pittoresque république de Zambara, j'aurais mieux fait de l'éviter et de passer directement au Honduras…

Loarec ricana.

— N'oublions pas la forteresse et les églises datant de l'époque de la Conquête, dit-il en se moquant. Et non plus la célèbre prison aux cachots voûtés… « C'est dans ce cachot, Mesdames et Messieurs » dira le guide touristique, « que voilà cent ans est mort le célèbre commandant Morane, torturé par ordre du tyran Porfirio Gomez. »

Depuis le matin, une soudaine camaraderie s'était nouée entre les deux hommes. Cette solitude, dans l'étroit espace du petit bateau, avait rapidement renversé les barrières, et ils avaient l'impression à présent de s'être toujours connus. Morane savait d'ailleurs que, s'ils avaient été dissemblables, ils auraient pu tout aussi bien devenir de mortels ennemis.

Levant la tête, Claude Loarec jeta un regard interrogateur vers le ciel, qui commençait à se plomber doucement.

— La nuit ne va plus tarder à tomber à présent, dit-il. Nous avons perdu un temps fou à louvoyer avec ce vent debout… Oui, je sais, vous allez me dire que j'aurais pu mettre le moteur auxiliaire en marche, mais en le faisant je me serais senti pareil au coureur de marathon qui grimperait dans un taxi pour couvrir les quarante-trois kilomètres traditionnels[2].

Morane ne répondit pas. Au fond de lui-même, il partageait l'avis de Claude, et s'il aimait filer à plus de mille à l'heure à bord d'un avion à réaction, il lui arrivait de regretter l'époque héroïque où l'on volait sur des caisses à savon tirées par un vieux moteur de motocyclette.

— Il va falloir trouver un coin propice où nous amarrer pour la nuit, fit encore Loarec. Il serait dangereux de naviguer dans les ténèbres, le long de cette côte déchiquetée et hérissée de récifs.

De son œil exercé de coureur de brousses, Morane inspectait le rivage.

— Nous pourrions nous ancrer derrière ce promontoire rocheux, dit-il au bout d'un moment, en désignant un point de la côte. Nous y serions parfaitement protégés au cas où le vent se lèverait.

Bien qu'on ne fût pas à l'époque des ouragans, Claude Loarec reconnut la sagesse de cette suggestion, et une demi-heure plus tard, le *Mapurito* se trouvait à l'abri dans un havre naturel. Une fois les amarres solidement fixées, les deux voyageurs mirent pied à terre, heureux, après cette journée de navigation, de pouvoir se délasser un peu les jambes.

Comme partout sous les tropiques, la nuit tombait vite et, du côté du couchant, le ciel tournait au rouge, ensanglantant les crêtes tourmentées des sierras.

Soudain, Claude, qui regardait en direction des montagnes, tendit le bras droit devant lui.

— Regardez là-bas, dit-il.

Il désignait une maison, bâtie à flanc de colline, à peu de distance du rivage. C'était une hacienda assez vaste, à un seul étage, entourée d'une galerie à colonnes. Au premier coup d'œil, elle paraissait déserte, mais on pouvait supposer que ses habitants, des fermiers sans doute, dormaient déjà, après une harassante journée de labeur dans les plantations de bananes et de cannes à sucre.

— Si nous allions voir jusque-là, proposa Claude. Peut-être y trouverons-nous gîte et couvert.

— Peut-être, répondit Morane, si toutefois nous rencontrons quelqu'un là-dedans. Ça n'a pas l'air fort habité.

— Bah ! de toute façon, on y découvrira bien un endroit où tendre nos hamacs.

Ni Claude, ni Bob n'avouaient que c'était plus la curiosité que le besoin d'un abri qui les poussait, puisque la cabine du voilier possédait deux confortables couchettes. Mais cette habitation silencieuse les intriguait, et tous deux se sentaient saisis par l'irrésistible attrait de l'inconnu. Ils allèrent à bord du yacht prendre leurs hamacs, cet ustensile indispensable au voyageur de l'Amérique tropicale.

— Nous ferions bien de nous munir de quelques provisions, dit Morane en entassant des vivres dans un havresac. Il se pourrait que cette hacienda soit réellement abandonnée, et je n'aime guère dormir le ventre vide.

— Vous avez raison, Bob. N'oublions pas le casse-croûte, pas plus que ceci d'ailleurs…

Loarec tendait à son compagnon un revolver Colt de calibre 38 dans son étui fixé à une ceinture-cartouchière bien garnie. Comme Morane hésitait à prendre l'arme, le Breton insista :

— Allez-y, mon vieux. J'en possède un autre à mon usage.

Quelques instants plus tard, les deux compagnons, revolver sur la hanche et sac à l'épaule, marchaient vers l'hacienda. Au fur et à mesure qu'ils s'en approchaient, elle leur paraissait de plus en plus désolée, et les grands cocotiers qui l'entouraient ressemblaient, avec leurs têtes feuillues, dodelinant dans la brise, à d'étranges et monstrueux fantômes.

— Brrr, frissonna Claude, l'endroit paraît plus sinistre encore de près que de loin.

Dans l'ombre, Morane sourit. Au cours de sa vie aventureuse, il avait rencontré beaucoup de ces endroits semblant être une porte d'accès vers un autre monde, et ses nerfs d'acier lui permettaient de demeurer maître de son angoisse.

Tous deux avaient maintenant atteint l'hacienda, dont les toits pointus se découpaient en noir sur l'écran bleuté du crépuscule. La porte de la maison n'était même pas verrouillée et, quand Bob la poussa du pied, elle se rabattit à l'intérieur dans une longue plainte de gonds rouillés, découvrant un vaste couloir désert.

Loarec qui, malgré son courage physique, ne possédait pas l'expérience du danger de Morane, réprima à nouveau un frisson.

— Décidément, cette bâtisse me tape sur le système, dit-il. Nous aurions mieux fait de demeurer là-bas, dans la cabine du bateau, au lieu de vouloir venir explorer ce repaire pour fantômes. Tant pis pour nous si nous tombons sur…

Mais il s'interrompit soudain. Un bruit léger venait de retentir à l'intérieur de la maison. Quelque chose ressemblant à un glissement de semelles sur un sol raboteux. Déjà, Morane avait tiré son revolver, prêt à l'action.

— Quelqu'un là-dedans ? demanda-t-il à haute voix.

II

L'oreille aux aguets, tous les sens tendus, Morane et Claude Loarec étaient demeurés devant la porte de l'hacienda, revolver au poing, plongeant leurs regards dans le couloir obscur et prêts à réagir à la moindre alerte. Mais rien ne se produisit, et le bruit qu'ils avaient perçu quelques instants plus tôt ne se répéta pas.

Finalement, Morane se détendit et haussa les épaules, pour dire :

— C'était sans doute quelque bête, rat ou serpent, que notre approche aura dérangée…

Claude Loarec poussa un soupir de soulagement. Cependant, il ne semblait guère encore parfaitement convaincu.

— Il m'avait pourtant bien semblé entendre un bruit de pas, risqua-t-il. Comme celui produit par un homme marchant précautionneusement.

— Un serpent, en rampant, produirait un glissement semblable, répliqua Bob avec une légère mauvaise humeur.

Au fond de lui-même cependant, il n'était pas totalement certain de ce qu'il affirmait, car il aurait juré lui aussi avoir entendu un bruit de pas. Mieux valait pourtant se persuader du contraire car la peur, on peut savoir où elle commence, mais jamais où elle s'arrête.

Pour se libérer, lui et son compagnon, de cet inconnu en face duquel ils se trouvaient, Morane fouilla dans la poche de sa veste et en tira une torche électrique qu'il alluma et braqua devant lui. Le cône de lumière n'éclaira qu'un couloir désert, révélant un sol nu en terre battue et des murs en crépi rongés par l'humidité.

— Le plus simple pour s'assurer de façon certaine qu'il n'y a personne, fit encore Morane, ce serait de visiter la maison dans ses moindres recoins.

— Ce serait le plus simple, en effet, concéda Loarec qui, à présent, semblait complètement rassuré.

Morane en tête, les deux hommes pénétrèrent dans la maison, le doigt crispé sur la détente de leurs colts, prêts à faire feu sur tout être, homme ou bête, qui se dresserait devant eux. Mais ils eurent beau parcourir l'hacienda en tous sens, ils ne découvrirent que de grandes pièces vides et délabrées, peuplées seulement par des

cancrelats et des araignées. Partout, la poussière s'était accumulée en masses épaisses, et une écœurante odeur de moisissure prenait à la gorge.

Leur visite terminée, Bob et Claude débouchèrent sur une large galerie couverte, occupant toute la façade arrière de l'hacienda. Passé une vaste cour envahie par les cactus el les herbes rasoirs, c'était la jungle éclaboussée par la clarté lunaire et, au-delà, les montagnes en dents de scie. Partout régnait le lourd silence des déserts.

— Vous voyez bien qu'il n'y a personne, dit encore Bob. Cet endroit est inhabité depuis longtemps et, puisque nous sommes là, il ne nous reste plus qu'à accrocher nos hamacs à ces poutres et à essayer de dormir.

Comme il achevait ces mots, un glissement retentit, tout proche, dans les fourrés. Mû par une sorte de mouvement réflexe, Bob se retourna d'un bloc et braqua à la fois lampe et revolver. Le faisceau lumineux frappa en plein un bosquet de philodendrons. Une longue forme noire, fuselée et rapide, en jaillit, pour disparaître presque aussitôt parmi les hautes herbes. Cependant, Morane et son compagnon avaient eu le temps de discerner une tête ressemblant à celle d'un dragon de légende, une crête charnue et une longue queue de lézard. Loarec éclata de rire.

— Un iguane ! s'exclama-t-il. C'est sans doute lui, quand nous l'avons dérangé tout à l'heure, qui nous a fait cette belle peur en s'enfuyant.

— Vous ne croyiez quand même pas qu'il s'agissait réellement d'un spectre ? demanda Morane.

Claude Loarec haussa les épaules.

— Bien sûr que non, dit-il, mais nous sommes ici sur le territoire de la république de Zambara, ne l'oublions pas. La jungle y est souvent parcourue par des bandes de rebelles. Si nous étions tombés sur quelques-uns d'entre eux, ils auraient pu nous prendre pour des partisans de Porfirio Gomez lancés à leurs trousses et nous faire un mauvais sort. D'autre part, s'il s'était agi de policiers, ils auraient peut-être cru avoir affaire à des révolutionnaires, et notre compte était bon.

— Bah, dit Morane, il ne faut pas tourner ainsi les choses au tragique. Après tout, tous les policiers de Gomez ne sont pas des ogres, pas plus que les révolutionnaires d'ailleurs.

— Evidemment, non, ce ne sont pas tous des ogres. Mais, si vous connaissiez l'atmosphère qui règne à Zambara depuis la prise du pouvoir par le clan de Gomez, vous seriez moins optimiste, mon cher Bob. Chacun y est un ennemi pour son voisin, et l'on a crainte d'élever la voix de peur de voir, le lendemain à l'aube, la police envahir votre demeure. D'autre part, quand un parti de policiers et un de révolutionnaires se rencontrent, on tire d'abord, pour ensuite compter ses morts. Non, tout compte fait, la vie à Zambara ne doit rien avoir de bien séduisant.

— Je m'en rends compte, remarqua Morane. Mais, dans notre cas, il est inutile de nous faire tant de soucis à ce sujet. Demain, quand nous arriverons à Cuidad Porfirio, il sera bien temps de nous tenir sur nos gardes. Pour l'instant, mangeons, accrochons nos hamacs à ces poutres et dormons. Que diable, notre iguane n'est quand même pas, je le suppose, un espion à la solde du tyran.

Bob ouvrit son havresac et en tira les victuailles prises dans le yacht. Les deux voyageurs mangèrent de bon appétit, puis ils accrochèrent leurs hamacs aux poutres de la galerie.

Mais, au moment de s'étendre, Loarec parut être repris par son inquiétude.

— Peut-être serait-il sage de nous relayer pour veiller, dit-il. On ne sait jamais ce qui peut arriver pendant notre sommeil. Nous dormirions chacun à notre tour pendant deux heures.

Bob lança autour de lui un long regard. Tout, jusque très loin dans les sierras, semblait paisible. On entendait seulement les cris anonymes des animaux nocturnes.

— Si vous y tenez absolument, dit finalement Morane en se tournant vers son compagnon, je prendrai le premier tour de garde. Je ne suis pas particulièrement fatigué.

Loarec se renversa en arrière dans son hamac, puis il consulta le cadran lumineux de sa montre-bracelet.

— N'oubliez pas de me réveiller dans deux heures, dit-il.

Pendant trois quarts d'heure, Morane attendit, assis sur les planches vermoulues de la galerie, essayant de mettre un nom sur les cris de bêtes venant de la jungle proche, mais sans y parvenir de façon satisfaisante. Le seul bruit qu'il pouvait identifier de manière précise était, là-bas, le battement continu et feutré des vagues contre les rochers. Finalement, las de demeurer assis, il se leva et se mit à marcher le long de la galerie, mais les planches craquaient de façon

sinistre sous ses pieds, et il avait toujours l'impression que quelqu'un lui emboîtait le pas. Alors, il alla s'étendre dans son hamac.

Comme il fallait s'y attendre, cinq minutes plus tard, Bob Morane dormait à poings fermés.

**

L'homme, qui depuis l'arrivée de Morane et de Loarec était demeuré caché derrière un épais bosquet de nopals, contemplait à présent les deux voyageurs étendus dans leurs hamacs, à quelques mètres de lui. Depuis qu'il les avait entendus converser en français, il savait qu'ils n'appartenaient pas à la troupe de ses poursuivants et, en toute autre circonstance, il serait venu à eux depuis longtemps, mais, traqué, il ne pouvait risquer de les entraîner avec lui vers la mort.

De taille légèrement au-dessus de la moyenne, maigre et musclé, l'homme portait un pantalon de cavalier, des bottes de cuir fauve et une chemise à larges carreaux. Sur sa hanche, un étui, taillé dans le même cuir que les bottes, laissait voir la crosse garnie d'ivoire d'un revolver de gros calibre. Un large chapeau de feutre verdi aux bords déchirés par les épines, couronnait son visage basané et aux traits durs, où les yeux noirs brillaient d'un feu intense, comme dévorés par la fièvre.

Avec intérêt, l'inconnu regardait les visages détendus des dormeurs qui, dans la clarté crue de la lune, paraissaient étrangement pâles. Comme ces deux hommes, il aurait voulu connaître la paix mais, depuis longtemps, la haine de Porfirio Gomez, le dictateur de Zambara, le poursuivait, et il était réduit à se cacher, à fuir et à combattre sans cesse afin de reconquérir, pour lui-même et le peuple zambarien, une liberté jusqu'ici bien illusoire. Pour le moment, n'était-il pas encore en train de tenter d'échapper à la police lancée à ses trousses ?

Tout à coup, il tressaillit. Il venait d'apercevoir un long corps souple enroulé autour d'un des piliers de la galerie, et une tête plate, triangulaire, descendant lentement vers Claude Loarec endormi. Encore quelques centimètres, et le redoutable *surucucu*[3] atteindrait le dormeur.

Un combat se livrait à présent dans l'esprit de l'inconnu. Il savait que, le temps de chercher un bâton, et le serpent aurait déjà frappé. Restait le revolver, mais s'en servir serait se perdre soi-même, car la détonation ne manquerait pas d'alerter ses poursuivants. Pendant un instant, il hésita car, il le savait, c'était sa vie contre celle du jeune inconnu. S'il ne tirait pas, le serpent mordrait et, s'il tirait, les policiers lancés à ses trousses se dirigeraient vers l'endroit où avait éclaté le coup de feu et s'empareraient de lui.

Déjà, le *surucucu* rejetait la tête en arrière avant de se détendre pour mordre… L'homme eut un mouvement rapide. Sa main droite se porta à sa hanche et, aussitôt, son lourd revolver tonna. Le corps du serpent, haché par le projectile vola en l'air et tomba sur le plancher, en se tordant dans les derniers soubresauts de l'agonie.

La détonation avait réveillé Morane et Claude. Ils se dressèrent, prêts à la défensive et, déjà, ils allaient prendre leurs armes, quand l'inconnu arrêta leur geste en montrant, du canon de son arme, le corps décapité du serpent qui gisait sur le plancher de la galerie, non loin du hamac de Loarec.

— Vous devez savoir que la morsure du Maître de la Brousse est presque toujours mortelle, dit-il simplement.

Pendant quelques secondes, Morane et Loarec regardèrent la dépouille du reptile, puis le jeune Breton releva la tête et sourit.

— Si je ne me trompe, je vous dois la vie, Monsieur…

— Pablo Cabral, dit l'homme en rengainant son arme.

Une expression d'intérêt apparut sur le visage de Loarec.

— Pablo Cabral ? interrogea-t-il. Seriez-vous par hasard ce fameux Pablo Cabral qui empêche le sieur Porfirio Gomez de dormir une nuit sur deux ?

Un mince sourire plissa les traits énergiques de l'homme.

— C'est bien cela, dit-il. Pablo Cabral, El Libertador, comme m'appelle le peuple de Zambara.

Son sourire se changea soudain en une grimace amère.

— El Libertador, continua-t-il. Le Libérateur !… Le Libérateur de quoi, de qui ? Moins que jamais je me trouve en état de libérer tous ces pauvres gens qui espèrent en moi.

En quelques mots, il mit Morane et Loarec au courant des raisons pour lesquelles il se trouvait là. Le matin même, les sbires de Porfirio Gomez l'avaient cerné, lui et quelques compagnons, conspirateurs comme lui, dans une maison où ils se cachaient. Une

lutte acharnée s'en était suivie, à l'issue de laquelle, ses compagnons avaient été abattus l'un après l'autre. Pablo, voyant la partie perdue, avait réussi à fuir en sautant sur la monture d'un policier. Durant plusieurs heures, ç'avait été une poursuite frénétique à travers la jungle, jusqu'au moment où le fuyard, ayant mis pied à terre à l'abri d'un rocher et fouettant son cheval, avait lancé ses poursuivants sur les traces de ce dernier, tandis que lui-même s'enfonçait à travers la sierra, marchant vers la mer pour tenter d'atteindre San Felicidad, où il serait en sécurité. À l'heure présente, les policiers devaient depuis longtemps avoir rejoint le cheval démonté et s'être aperçu de la supercherie. Sans doute patrouillaient-ils dans les parages, en attendant le matin et l'heure de l'hallali.

— Mais, si je comprends bien, en me sauvant la vie, vous avez compromis vous-même votre propre sécurité, remarqua Loarec. La détonation aura à coup sûr alerté vos poursuivants.

— Il n'y a pas à en douter, répondit Cabral. Je m'étais réfugié dans cette hacienda abandonnée, certain que les policiers ne viendraient pas la visiter avant l'aube. Ce sont pour la plupart des métis superstitieux, et cette maison a fort mauvaise réputation. Elle passe pour hantée ; s'il faut en croire la rumeur populaire, elle serait le repaire de démons qui, la nuit, se matérialisent sous la forme de serpents venimeux.

— Serait-ce vous que nous avons entendu marcher tout à l'heure, en pénétrant ici ? interrogea Morane.

Pablo Cabral hocha la tête en signe d'affirmation.

— Quand vous avez poussé la porte de l'hacienda, je me sentais bien décidé à vous abattre tous deux, car je vous prenais pour des hommes de Porfirio Gomez. Cependant, quand je vous ai entendus parler français, j'ai su qu'il n'en était rien. J'ai alors gagné l'arrière de la maison et me suis tapi dans les buissons, attendant, pour prendre la fuite que vous soyez endormis. C'est alors que j'ai aperçu ce serpent qui rampait vers vous, et…

Un bruit lointain l'interrompit. Cela ressemblait à un rapide battement de tambours. Il était évident qu'une troupe de cavaliers lancés au galop s'approchait de l'hacienda.

— Ce sont eux, fît Pablo Cabral d'une voix dure.

En même temps, il tirait son revolver pour remplacer la cartouche brûlée. On le devinait prêt à défendre chèrement sa vie.

— Il est encore temps pour vous de fuir, dit-il à l'adresse de Morane et de Loarec. Les hommes de Gomez me cherchent, moi seulement. Emportez vos sacs et vos hamacs et courez vers la côte avant qu'ils ne se soient aperçus de votre présence.

Mais Morane secoua la tête et tira son revolver.

— En fuyant, nous nous conduirions comme des lâches et des ingrats, señor Cabral, dit-il. Nous allons vous aider à vous tirer de là.

À son tour, Claude dégaina son arme. Il vint se ranger près de Morane et dit d'une voix forte, à l'adresse du Zambarien :

— Je suis de l'avis de Bob. Nous combattrons avec vous. En me sauvant la vie, vous avez attiré l'attention de vos ennemis, et il est normal que nous vous aidions. À quelques centaines de mètres d'ici, nous avons un bateau amarré dans les rochers. Nous allons tenter de l'atteindre avant l'arrivée des hommes de Gomez… Nous vous conduirons à San Felicidad, où vous serez en sécurité. Mon oncle, qui est un partisan de la liberté, se fera un devoir de vous héberger en attendant que la chance tourne en votre faveur.

Pourtant, Cabral ne semblait guère encore convaincu.

— Je ne puis accepter cette aide que vous m'offrez, dit-il. En déclarant la guerre au tyran, j'ai pris des risques, et il est normal que j'en supporte les conséquences. Pour vous, il n'en va pas de même. Cette affaire n'est pas la vôtre…

— Ce n'était pas votre affaire non plus, interrompit Morane d'une voix tranchante, que tuer ce serpent. Et pourtant, vous l'avez fait, et au risque de votre vie… Non, señor Cabral, que vous le vouliez ou non, nous allons nous bagarrer à vos côtés.

Pendant un moment, les deux hommes croisèrent leurs regards. D'un côté, le jeune révolutionnaire, ardent et passionné, habitué à conduire ses bandes de patriotes mal disciplinés ; de l'autre, cet homme de fer qu'était Bob Morane. Ce dernier l'emporta. Au regard qu'ils venaient d'échanger, Cabral avait compris qu'il ne pourrait parvenir à subjuguer le Français qui, comme lui, n'acceptait pas de maître.

— C'est bien, dit-il finalement, j'accepte votre proposition. Vous êtes deux braves. À la vie, à la mort, amigos…

— À la vie, señor, fit Bob avec force. Seulement à la vie. Mais voilà nos petits copains qui s'amènent. Préparons-leur la chaude réception qu'ils méritent.

Le bruit de la galopade était à présent tout proche. Même si Morane et Loarec l'avaient voulu, il était trop tard pour se dérober, car l'instant de l'action était venu. Plusieurs silhouettes de cavaliers apparurent de derrière un monticule, suivies par d'autres silhouettes, plus nombreuses. La nuit était claire, largement illuminée par la pleine lune, et les trois hommes pouvaient détailler les assaillants qui, tous, portaient l'uniforme vert et la casquette plate de la police d'Etat zambarienne.

— Jetons-nous à plat ventre, señores, conseilla Cabral, et montrons à ces mercenaires que la liberté est une chose bonne à défendre.

Il s'allongea sur le plancher et ouvrit le feu en direction des assaillants, imité aussitôt en cela par Bob et Loarec. Surpris par ce feu nourri, les cavaliers se jetèrent à bas de leurs montures et cherchèrent l'abri des feuillages. Quelques balles vinrent frapper les murs de la maison, faisant voler de grands éclats de crépi.

Il y eut un long moment de silence puis, de derrière les feuillages, une voix haineuse cria :

— Rendez-vous, Cabral. Vous n'avez aucune chance de vous en sortir vivant !

— C'est le capitaine Foldès, souffla Pablo. L'un des plus fanatiques défenseurs de Gomez, et presque aussi cruel.

Le révolutionnaire cracha devant lui en signe de mépris et cria à son tour :

— Venez me prendre, capitaine Foldès. J'aurai le plaisir de crever votre sale carcasse, dont la chair puante rebuterait les vautours eux-mêmes !

Aucune réponse ne vint saluer cette insulte. Vers la gauche, il y eut seulement un mouvement dans les broussailles. Cabral s'apprêtait à faire feu dans cette direction, mais Bob posa la main sur son bras.

— Inutile de gaspiller vos munitions, dit-il. Ils ne vont pas se risquer à nous attaquer de front, mais tenter de nous tourner. Filons par l'autre côté de la maison et gagnons le bateau avant que la route ne nous en soit coupée.

En rampant, les trois hommes traversèrent l'hacienda et débouchèrent face à la mer. Trois cents mètres environ les séparaient de la crique où était amarré le voilier. Mi-courbés, revolver au poing, ils se mirent à courir mais, parallèlement à la côte, un groupe de

quatre cavaliers déboucha d'entre les cocotiers, tentant de leur couper la retraite. Par trois fois, le colt infaillible de Pablo Cabral déchira le silence de la nuit, et deux des cavaliers vidèrent les étriers tandis que les deux autres, rendus plus circonspects par cette salve meurtrière, ralentissaient leur allure et se mettaient à tirer eux aussi. Leurs coups, mal assurés à cause des mouvements de leurs montures, ne firent que soulever de petits nuages de sable autour des trois fuyards qui, persuadés que leur salut dépendait uniquement de la vitesse de leur course, fonçaient à toute allure.

Le premier, Claude atteignit le cotre. Il sauta à bord, détacha les amarres et se laissa glisser dans l'écoutille en criant :

— Tenez ces vilains cocos en respect pendant que je mets le moteur en marche !...

Mais le moteur auxiliaire, froid, ne démarrait pas et, là-bas, en haut de la grève, la horde des poursuivants débouchait tandis que, enhardis par l'arrivée de ces renforts, les deux cavaliers, malgré leurs armes déchargées, mettaient pied à terre et tentaient de passer sur le yacht. L'un d'eux sauta mais trouva sur son passage Pablo Cabral qui, ayant également vidé son revolver, empoigna son antagoniste à bras-le-corps, le souleva et, d'une poussée violente, le rejeta sur le roc où il demeura étourdi.

Au même moment, le moteur répondit aux appels de Loarec ; le *Mapurito* commença à glisser lentement sur l'eau. Mais le second policier, tirant un couteau à cran d'arrêt de sa poche et l'ouvrant d'une pression du pouce, réussissait, d'un bond prodigieux, à gagner le pont. Il voulut s'élancer vers l'écoutille et, sur son chemin, il rencontra Morane qui lui braqua son revolver vers le ventre en criant :

— Jette ton arme !

L'autre, un homme maigre, au visage en lame de couteau et aux yeux sournois, portant les insignes de capitaine au revers de son uniforme, lança au Français un regard où la colère se mêlait à la haine, puis il obéit. Le poignard glissa sur le pont. Morane se mit à rire doucement et dit :

— Tourne-toi maintenant, et avance.

Le yacht avait viré et pris de la vitesse. D'un coup de pied solidement appliqué dans le bas du dos, Morane envoya l'assaillant à la mer. L'homme tomba en avant, dans une gerbe d'écume, barbota, et on l'entendit crier à l'adresse de Bob :

— Foi de Mario Foldès, je te retrouverai, chien !

Sur le rivage, les cavaliers avaient mis pied à terre, carabines au poing et, dissimulés parmi les rochers, ils ouvrirent le feu en direction du cotre. Impuissants à se défendre avec leurs revolvers, les trois fuyards ne purent que s'allonger sur le pont, à l'abri de l'écoutille, faisant des vœux pour que les balles ne percent pas la coque du bateau. Mais les policiers voulaient atteindre les hommes, et le *Mapurito* se trouva sans dommage hors de la portée des carabines.

Claude Loarec qui, étendu contre le bordage arrière, n'avait pas lâché la barre, se redressa et souffla de soulagement.

— Ouf, dit-il, nous l'avons échappé belle ! Si toute la bande avait réussi à nous tomber dessus en même temps, nous aurions eu bien de la peine à nous en tirer, et nous étions bons pour les geôles de Porfirio Gomez…

Le *Mapurito*, mû par son puissant moteur, filait maintenant vers le Nord, en direction de San Felicidad. Pendant que Claude s'occupait à hisser la voile, Pablo Cabral regardait avec inquiétude en direction de l'endroit qu'ils venaient de quitter et où devaient s'agiter les policiers, maintenant rendus invisibles par l'éloignement. Finalement, il se tourna vers Morane.

— Vous vous êtes fait un ennemi en la personne du capitaine Foldès, dit-il. La nuit est extraordinairement claire, et il aura eu tout le loisir de détailler vos traits. Surtout, ne retournez jamais à Zambara, amigo, car si Foldès vous reconnaissait, il vous ferait payer fort cher sa baignade forcée.

Morane eut un geste d'indifférence. Le sort n'avait voulu lui permettre qu'une fort courte escale à Zambara et sans doute n'y retournerait-il jamais. « Je ne verrai pas la vieille forteresse espagnole de Cuidad Porfirio, songea-t-il, ni les églises datant de l'époque de la Conquête, ni la prison de l'Inquisition… » Cela le chagrinait un peu, mais cela seulement. Pour le reste, la république de Zambara, Porfirio Gomez et le capitaine Foldès pouvaient bien aller au diable.

III

L'oncle Pierre était bien, ainsi que l'avait affirmé Claude Loarec, un gars coriace. C'était un petit homme, presque aussi large que haut, aux cheveux couleur aile de corbeau et porteur d'une moustache à la mexicaine. Il s'était si bien identifié au pays qu'il avait fait sien que, par une sorte d'étrange mimétisme, quelque chose d'indien apparaissait à présent dans ses traits ; et ses yeux noirs et son teint de brique trop cuite ne contribuaient guère à atténuer cette impression.

Quand il apprit l'aventure survenue à son neveu et à ses deux compagnons, Pierre Loarec entra dans une violente colère. Il voua Porfirio Gomez et sa clique à tous les démons de l'enfer et parla de fréter un avion pour aller bombarder le palais présidentiel, à Cuidad Porfirio. Sans doute allait-il réellement passer à l'exécution de ce projet quand Morane et Pablo Cabral, unissant leurs efforts, réussirent à l'apaiser.

— Ce vautour de Gomez ne perd rien pour attendre, dit finalement l'oncle Pierre. Un jour, quelqu'un parviendra bien à le jeter en bas de son piédestal et, alors, il aura la fin ignominieuse de tous les dictateurs.

Sur le visage rude de Pablo Cabral, un triste sourire parut.

— Ce n'est pas si simple que cela, señor Loarec, dit-il. Voilà cinq années que je lutte pour renverser le tyran, mais celui-ci s'est entouré d'une police de mercenaires, des gens féroces et sans scrupules qu'il paie grassement à l'aide des tributs arrachés par la force aux pauvres gens. Toute personne qui tente de lui résister est sévèrement châtiée. Ses biens sont confisqués et, presque toujours, elle périt, suite aux mauvais traitements, au fond des geôles de Gomez. Si elle met trop longtemps à mourir, don Porfirio la fait exécuter, tout simplement et, plus jamais, l'on n'entend parler d'elle.

Bob Morane serra les mâchoires.

— L'oncle Pierre a raison, dit-il. Il serait temps que l'on empêche ce sacripant de nuire. Les Nérons ne sont plus à la mode du jour.

— Pour l'instant, nous sommes bien obligés d'accepter Porfirio Gomez, dit encore Cabral. Il possède des avions, peu sans doute,

mais en nombre suffisant pour que toute révolte soit aussitôt vouée à l'échec le plus total.

Un silence succéda. Bob Morane, Pablo Cabral, Claude Loarec et l'oncle Pierre étaient assis dans la salle principale de la grande et luxueuse maison que ce dernier possédait à San Felicidad, à fumer de longs cigares noirs et à boire du punch créole. Tous les visages étaient sombres. Pablo Cabral, malgré l'hospitalité généreuse de l'oncle Pierre, était à présent un exilé, condamné par les événements à demeurer hors du pays qu'il avait voulu libérer au risque de sa vie. Morane, lui, allait être obligé de cesser de voyager en boy-scout, pour prendre l'avion du Honduras, comme un vulgaire touriste. Quant à Claude, il avait tout simplement manqué la belle excursion en mer qu'il projetait. Au fond de lui-même, Morane se sentait un peu responsable de la déception du jeune Breton, aussi entreprit-il de le consoler.

— Je ne vois pas très bien pourquoi vous tirez cette tête, Claude, dit-il. Je sais que, si vous n'aviez pas décidé de me conduire à Cuidad Porfirio, vous n'auriez pas dû interrompre votre voyage à l'Ile des Cocotiers, mais cependant…

Le jeune Breton l'interrompit avec un sourire.

— Je ne vous en veux aucunement, Bob, et vous le savez bien… Vous m'avez défendu quand ces trois chenapans m'ont attaqué, sur le warf. Pour m'acquitter de ma dette envers vous, je vous ai proposé de me détourner de ma route et de vous conduire à Cuidad Porfirio, mais le vent a été contraire et nous avons été obligés de mettre pied sur un coin désert de la côte de Zambara, où nous sommes arrivés à point pour aider le señor Cabral à échapper à ses poursuivants. Ce sont là les hasards de l'existence, et personne n'y peut rien.

— D'ailleurs, intervint l'oncle Pierre, rien ne t'empêche de partir à nouveau. L'Ile des Cocotiers appartient à la république de San Felicidad et, pour y parvenir sans crainte de faire de mauvaises rencontres, il te suffira de gagner directement le large, en évitant les eaux territoriales de Zambara qui, après l'évasion du señor Cabral, doivent maintenant être sillonnées par les vedettes de la police… Tu pourrais partir dans quelques jours, après avoir fait les honneurs de nos exploitations au commandant Morane. Pourquoi d'ailleurs n'emmènerais-tu pas celui-ci avec toi ? Il n'a pas l'air particulièrement pressé et peut-être que cette excursion à l'Ile des Cocotiers le consolerait un peu de sa visite manquée à Zambara…

Et l'oncle Pierre acheva avec un gros rire :

— Qui sait si vous ne découvrirez pas l'héritage de ce Vieux sacripant de Montbuc !...

Claude Loarec se tourna vers Morane et demanda :

— Cette visite à l'Ile des Cocotiers vous intéresse-t-elle, Bob ?

— Et comment ! s'exclama Morane. J'ai toujours eu un faible pour les îles désertes et les histoires de trésors cachés.

**

Cinq jours plus tard, le *Mapurito*, ayant à son bord Morane et Claude Loarec, appareilla à destination de l'Ile des Cocotiers.

Ce fut une traversée sans histoire. La mer des Caraïbes était calme à cette époque de l'année et, à l'aube de la seconde journée de navigation, on arriva en vue de l'île. Celle-ci, cernée de tous côtés par de hautes falaises à pic sur la mer, offrait pourtant dans sa partie nord une large baie frangée de cocotiers auxquels cette petite terre déserte devait son nom. À l'entrée de la passe, un îlot minuscule, en forme de pain de sucre tronqué et couvert d'une épaisse végétation, brisait le courant venu du large et faisait de la baie un port idéal.

Le bateau fut ancré à une centaine de mètres de la plage et, après avoir embarqué leurs fusils de chasse et quelques vivres dans un canot pneumatique, Morane et Claude se mirent à pagayer vers le rivage.

Sous eux, des poissons multicolores filaient à travers l'eau claire, poursuivis par de petits requins aux ventres pâles. Ils purent même apercevoir une grosse pieuvre qui, étendue sur un banc d'huîtres, brisait les coquilles à l'aide de son affreux bec d'oiseau de proie.

Les deux hommes prirent pied sur une plage de sable volcanique et, après avoir tiré le canot au-delà de la ligne avancée des eaux, ils gagnèrent les premiers arbres et s'enfoncèrent à l'intérieur de l'île, où, disait-on, plusieurs hommes étaient morts jadis de façon fort mystérieuse. Partout, les chercheurs de trésors avaient laissé leurs traces. Des fosses béaient au pied des plus grands arbres. Chaque caverne, chaque creux de rocher avait été soigneusement fouillé et, au sommet d'un petit promontoire, Bob et Loarec découvrirent cinq tombes creusées récemment et recouvertes par de grosses pierres entassées pour former tumulus. Sans doute était-ce là que reposaient ces hommes qui, s'il fallait en croire la rumeur populaire, étaient

morts de façon mystérieuse. Pourtant, une certaine quantité de tessons de bouteilles de rhum, découverte non loin de là par Morane, jetait un jour nouveau sur ces « morts mystérieuses ». Une équipe de chercheurs de trésors étaient sans doute venue là. Les hommes s'étaient enivrés, une rixe s'en était suivie et les survivants, après avoir donné une sépulture aux défunts, s'en étaient revenus en racontant des histoires à dormir debout.

Apres avoir erré durant toute la journée à travers cette terre déshéritée, Bob et le jeune Breton, déçus, reprirent le chemin de la plage et regagnèrent le cotre. Le soir tombait et c'est alors que Morane, inspectant le ciel à l'aide de jumelles, fit remarquer à son compagnon la forme particulière de la petite éminence située à l'entrée de la baie.

— Regardez, dit-il en passant les jumelles à Claude, comme le sommet de l'îlot est coupé de façon nette. On dirait un volcan éteint. Qu'en pensez-vous ?

— Croyez-vous, Bob, que cela vaudrait la peine que nous le visitions ?

Morane hocha la tête d'un air perplexe.

— Pourquoi pas ? dit-il. Demain, en nous en retournant, nous nous y arrêterons et grimperons jusqu'au sommet. Espérons que cette promenade nous réservera plus d'imprévu que celle que nous venons de faire à travers l'Ile des Cocotiers… En attendant, mangeons, car rien ne creuse comme une excursion manquée.

La nappe fut étendue sur le pont même du voilier et les victuailles sorties en même temps qu'une bouteille de vin blanc, que l'oncle Pierre faisait venir spécialement de France et que Morane avait mise à rafraîchir dans l'eau de la lagune. Le repas commença. Une brise tiède venue de la terre apportait mille senteurs de plantes. Rien ne semblait devoir troubler la quiétude de cette calme soirée tropicale lorsque, soudain, Claude Loarec se dressa et, du doigt, montra l'îlot dont la masse trapézoïdale se découpait sur le firmament limpide. Au sommet, couronnée d'un léger panache de fumée, une flamme minuscule brûlait.

À l'apparition de cette lueur insolite, la première pensée des deux voyageurs fut d'attribuer au volcan une activité quelconque mais, après réflexion, ils durent reconnaître que ce modeste feu ne pouvait être pris pour une émission de lave ou de gaz enflammés. Non seulement il n'en avait ni l'aspect ni la puissance mais, en outre,

aucun grondement ne l'accompagnait. Une seule solution restait donc à envisager : la présence d'êtres humains sur l'îlot.

Cette constatation ne fit que fortifier Morane et son compagnon dans leur décision de visiter l'îlot. Qui pouvait bien y habiter, et pourquoi là plutôt que sur l'Ile des Cocotiers elle-même, qui offrait à coup sûr beaucoup plus de ressources ? À ces questions, Bob et Loarec comptaient bien donner une réponse dès le lendemain. Aussi, à l'aube, après une nuit fiévreuse, dirigèrent-ils le *Mapurito* vers l'îlot, qu'ils avaient déjà baptisé du nom d'« Ile du Volcan perdu ».

Une fois débarqués sur une étroite plage de sable noirâtre, fait de lave pulvérisée, les deux hommes gagnèrent en quelques pas la ligne des arbres. Et l'ascension commença, pénible, harassante, sur cette pente inclinée à quarante-cinq degrés où la végétation offrait une entrave constante à la marche. Partout, des lianes, qu'il fallait trancher à coups de machette, s'enchevêtraient pour former comme une monstrueuse toile d'araignée. Les pieds glissaient sur les feuilles de fougère tapissant le sol. Parfois, des failles vertigineuses s'ouvraient dans le flanc de la colline, et il fallait les contourner ou les franchir en s'aidant de branches jetées par-dessus.

Enfin, après deux heures de cheminement laborieux, Morane et Loarec atteignirent le sommet du cône tronqué et, ayant franchi un court champ de lave, ils prirent pied sur une étroite plate-forme en anneau, entourant le cratère lui-même, un profond entonnoir aux pentes raides et encombrées de blocs grisâtres, à l'aspect poreux, de la pierre ponce sans doute.

— Décidément, mon vieux Bob, vous jouez de malheur, remarqua Claude Loarec. Votre excursion à Zambara se trouve interrompue dès le premier soir, la fameuse Ile des Cocotiers, déserte et maudite entre toutes, aux dires des habitants de la côte, a été visitée avant nous par un tas de gens qui y ont creusé des trous dans l'espoir de découvrir le trésor d'Yves Montbuc, le flibustier, et en s'en allant, ils n'y ont laissé que quelques tombes et de vieilles bouteilles de rhum. Quant à ce volcan, il nous vaut deux heures d'ascension éreintante, pour aboutir à quoi ? À une grande fosse pleine de pierre ponce et de scories. Je commence à croire que le temps des grandes aventures est bien révolu.

Morane sourit avec ironie, car il en connaissait plus que quiconque sur ces « grandes aventures » dont parlait son compagnon.

— Vous semblez oublier, fit-il remarquer, que hier soir un feu brûlait ici, sur cette même plate-forme et, à ma souvenance, je n'ai jamais entendu dire, qu'un feu aurait été allumé par un bloc de pierre ponce.

Loarec sourit à son tour.

— Vous avez raison, Bob, fit-il. Si un feu brûlait ici hier, c'est que des hommes l'avaient allumé. En faisant le tour du cratère, nous devons logiquement en trouver des traces.

Aussitôt, les deux Français se mirent en marche, et il ne leur fallut guère plus d'une dizaine de minutes pour tomber en arrêt devant les débris d'un foyer. Morane se pencha et posa la main sur les cendres ; elles étaient encore tièdes.

— Des êtres humains ont campé ici il n'y a guère longtemps, remarqua-t-il.

— Cela me paraît évident, mais où sont-ils maintenant ?

— Peut-être sont-ils partis ou se sont-ils cachés quelque part aux alentours, à nous épier… Mais, j'y songe, si des hommes sont venus ici avant nous, leur bateau doit être amarré quelque part, sans doute du côté opposé à celui où nous avons nous-mêmes débarqué.

Mais ils eurent beau faire le tour de l'horizon, la végétation dressait partout une barrière infranchissable aux regards.

— Tout à l'heure, dit Claude, nous ferons le tour de l'île et, de la mer, nous apercevrons bien le bateau en question, si bateau il y a… D'ailleurs, plus rien ne nous retient ici… Redescendons.

Morane secoua la tête vigoureusement.

— Non, fit-il. Si des hommes sont venus jusqu'ici, c'est qu'ils cherchaient quelque chose. Mais quoi ? Je serais curieux de le savoir…

Une lueur d'intérêt s'était allumée dans le regard de Loarec.

— Peut-être découvrirons-nous la clef de l'énigme en explorant ce cratère, dit-il.

Dans la paroi de l'entonnoir, à une cinquantaine de mètres en dessous d'eux, un trou sombre béait, creusé dans la lave. Sans doute était-ce là l'entrée d'une cheminée latérale, pratiquée par le feu souterrain aux temps déjà lointains où le volcan était encore en activité.

— Croyez-vous qu'il serait possible d'y parvenir ? demanda encore Loarec.

— Pourquoi pas ? En nous aidant l'un l'autre, nous y arriverons et la même chose pour la remontée… Mais il est possible cependant, sinon certain, que ce sera là des efforts bien inutiles.

Pourtant, la curiosité du Breton était à présent éveillée et la soif d'aventures, qui sommeille en tout homme digne de ce nom, l'occupait à présent tout entier.

— Au point où nous en sommes, remarqua-t-il, un petit effort de plus ou de moins… De toute façon, si nous ne descendons pas dans cette cheminée, il ne nous restera plus qu'à rentrer à San Felicidad.

Morane ne répondit pas. En lui-même, il pensait : « Cela fait la troisième fois dans ma vie que je dois m'attaquer à un volcan. Les deux premières, c'était en Nouvelle-Guinée et en Afrique, et cela a mal tourné[4]. Comment cela va-t-il finir cette fois-ci ?… »

Avec prudence, les deux hommes s'engagèrent sur la déclivité, l'un retenant l'autre dans sa progression au-dessus de l'abîme. Par bonheur, tous deux étaient entraînés aux exercices physiques, car ils avaient besoin de toute leur habileté, de toute leur force. La pierre ponce était friable et, souvent, elle cédait sous leurs pieds. Parfois, il leur fallait demeurer suspendus dans le vide, accrochés seulement par les mains aux rebords d'étroites crevasses. Enfin, après de longues minutes d'effort, ils prirent pied sur une plate-forme exiguë. Devant eux, un long et étroit tunnel, aux parois presque parfaitement cylindriques, s'enfonçait dans le flanc de la montagne.

Après avoir allumé leurs torches électriques, Morane et Loarec s'engagèrent dans les entrailles du volcan.

**

Le sol sur lequel les deux amis marchaient, fait de lave friable, amortissait presque totalement le bruit de leurs pas. Ils avançaient avec prudence, leurs têtes frôlant presque la voûte du tunnel. Devant eux, le double cône de leurs lampes dansait et se perdait dans les profondeurs mystérieuses du boyau.

Au bout d'un moment, ils arrivèrent à un coude où le tunnel bifurquait, se divisant en deux tronçons identiques. Ils s'arrêtèrent, indécis, ne sachant s'ils devaient continuer, dans la première direction ou, au contraire, emprunter le nouveau tronçon qui, au lieu de descendre, semblait plutôt remonter doucement.

— Si nous nous séparions, proposa Claude. Je remonterais le nouvel embranchement, tandis que vous continueriez à suivre l'ancien. Après, nous pourrions nous retrouver ici. Qu'en dites-vous ?

Morane eut un signe de dénégation. Il connaissait trop les dangers et les angoisses causés par la solitude pour accepter une telle proposition.

— Je crois qu'il vaut mieux ne pas nous séparer, dit-il. Tant que nous serons ensemble, nous pourrons nous venir en aide en cas de besoin. Continuons donc à descendre et, si nous ne parvenons nulle part, nous remonterons jusqu'ici et explorerons le second embranchement.

Sans échanger d'autres paroles, ils continuèrent donc leur route, pour arriver bientôt à un second coude. Là, Morane s'arrêta soudain et posa une main sur le bras du Breton.

— Ecoutez, dit-il tout bas.

Tous deux prêtèrent l'oreille et un bruit de voix, indistinct et étouffé leur parvint. Là-bas, quelque part devant eux, plusieurs hommes étaient occupés à discuter avec animation.

— Eteignons nos lampes, souffla Bob.

Quand ils eurent dépassé le second coude, une lumière vacillante envahit le couloir. À demi courbés, Morane et le Breton continuèrent à avancer, jusqu'au moment où leurs regards plongèrent dans une salle assez vaste, au milieu de laquelle plusieurs hommes, portant l'uniforme de la police de Zambara et éclairés par des torches, parlaient avec véhémence tandis que deux d'entre eux s'acharnaient sur un grand coffre bardé de fer posé sur le sol. Bob et Claude s'étaient dissimulés derrière une saillie du couloir et, perdus dans la pénombre ne perdaient rien de la scène.

— Allons, dépêchez-vous, disait celui qui paraissait le chef, un gros homme chauve, aux yeux bridés et à la moustache noire aux pointes tombantes. Nous sommes tous curieux de voir ce que ce vieux sacripant de Montbuc a laissé à la postérité.

Le couvercle du coffre, ses ferrures arrachées, sauta enfin. Le gros homme se précipita mais, aussitôt, il poussa un rugissement de rage.

— Vide, hurla-t-il, le coffre est vide !

Un long silence pesa dans la caverne, puis un des policiers éclata de rire.

— Au moins, gouverneur, on sait à présent à quoi s'en tenir avec l'héritage de Montbuc. Ce n'est que du vent, et rien d'autre.

Le gros homme auquel on venait de donner le nom de gouverneur, eut un faible sourire sous lequel il tentait sans doute de dissimuler son avidité déçue.

— Tout n'est pas encore perdu, dit-il. Attendons le retour de Rodriguez et de Martins. Peut-être auront-ils fait quelque découverte en explorant la seconde galerie.

La main de Loarec se crispa sur le bras de Bob, mais déjà, il était trop tard. Des pas approchaient et une voix rude retentissait derrière eux :

— Levez les mains, vous deux, et avancez !

Mus par un même mouvement, Morane et Claude se retournèrent, pour apercevoir deux policiers, aux visages cruels, qui les menaçaient de leurs revolvers. À l'air décidé des nouveaux venus, Morane et Loarec comprirent qu'il était inutile de tenter de résister et qu'au moindre mouvement ils seraient massacrés. Ils obéirent donc et, quelques secondes plus tard, ils débouchaient dans la salle où gisait le coffre fracturé.

— Qu'est-ce que c'est que ces deux-là ? interrogea le gros homme à la moustache de Mongol.

— Nous avons exploré l'autre couloir, expliqua l'un des deux policiers et, comme il se terminait par un cul-de-sac, nous avons aussitôt rebroussé chemin. C'est alors que nous avons surpris ce gibier de potence en train de nous espionner.

Le gouverneur s'approcha des deux Français et les dévisagea. Au bout d'un moment, son visage chafouin se figea en un affreux rictus.

— Des concurrents, hein ? Sans doute le trésor de Montbuc vous intéresse-t-il, vous aussi… Eh bien, vous êtes arrivés trop tard. Nous avons découvert ce trésor avant vous, et savez-vous ce que c'est ? Un coffre vide. Oui, rien d'autre qu'un coffre vide.

Morane secoua lentement les épaules.

— Que voulez-vous que cela nous fasse ? Nous sommes de simples touristes.

Un cri de surprise et de joies sauvages mêlées retentit et un homme, se détachant du groupe anonyme des policiers, se précipita vers Morane et Loarec.

— Des touristes, hein ? C'est aussi en touristes sans doute que vous avez aidé ce maudit Pablo Cabral à nous échapper, l'autre jour à

Zambara ?

La foudre semblait avoir frappé le gouverneur.

— Ce ne serait pas là les hommes du yacht, par hasard ? demanda-t-il sans parvenir à dissimuler sa surprise.

Mais le policier ne répondit pas. Il avait plongé la main dans la poche de sa veste d'uniforme et tiré un couteau automatique qu'il ouvrit d'une pression du pouce. Un sourire mauvais sur ses lèvres minces, il marcha vers Morane en disant :

— Je t'avais bien dit que Mario Foldès te retrouverait.

En un éclair, Morane se souvint de cet homme auquel il avait fait prendre un bain forcé lors de leur fuite de Zambara en compagnie de Pablo Cabral. Il se souvint aussi de cette menace : « Foi de Mario Foldès, je te retrouverai, chien ! »

« Nous sommes venus nous fourrer dans la gueule du loup, songea Bob. Je savais bien que les volcans me portaient la poisse… » Mais déjà le capitaine Foldès était sur lui, et il eut juste le temps de se dérober pour éviter la redoutable lame pointée vers son ventre. Emporté par son élan, Foldès trébucha, tenta de se redresser, mais le pied de Bob, en une classique passe de boxe française, l'atteignit au creux de l'estomac et le rejeta en arrière. Grimaçant de douleur, le capitaine Foldès tenta de se relever pour foncer à nouveau. La voix du gouverneur retentit, sèche et dure.

— C'est assez, Foldès, je m'occuperai personnellement de ces messieurs.

Le gros homme se tourna vers les deux Français et leur dit d'une voix mielleuse :

— Ainsi, señores, c'est vous qui, l'autre jour, avez aidé Pablo Cabral, l'ennemi du peuple de Zambara, à nous échapper. Du beau travail, ma foi, du beau travail… Mais le hasard fait parfois bien les choses, ou mal, si l'on se place à votre point de vue. Il faut justement que vous veniez vous promener dans cet endroit perdu le jour où je tente de récupérer le trésor du fameux Montbuc. Avouez que mon amour de l'or, bien que déçu, vient quand même de me rendre un fier service… Mais permettez que je me présente : José Fiscal, chef de la police et gouverneur de la prison de Zambara. Vous verrez comme elle est belle, ma prison.

IV

Prenant en remorque le *Mapurito*, la puissante vedette à moteur qui avait amené José Fiscal et ses acolytes à l'Ile du Volcan regagna Cuidad Porfirio en quelques heures. Entravés, Morane et Claude furent conduits sous bonne garde à cette vieille prison, datant du temps de l'Inquisition et que Bob aurait tant désiré admirer. « Je vais être exaucé, songeait-il dans la voiture qui les transportait, lui et Claude, à travers la ville. Je vais pouvoir contempler cette vieille prison de mes rêves de l'extérieur… et de l'intérieur… » Pourtant, la première partie de ce programme ne put être réalisée car, quand la voiture arriva à la prison, il faisait nuit, et Bob put seulement apercevoir, par un coin de la portière, quelques pans de murailles rébarbatives. Et, déjà, les lourdes portes de fer s'étaient refermées sur les captifs.

Aussitôt, le gouverneur fit introduire ceux-ci dans son bureau, installé à l'intérieur même du bâtiment. Au-dessus de son fauteuil était accrochée une grande photo de Porfirio Gomez qui, les yeux globuleux, aux paupières gonflées, le front bas et la bouche lippue, laissait errer sur le monde un regard fixe et dédaigneux.

Dès leur entrée dans le bureau, Fiscal invita les deux Français à s'asseoir. Loarec obéit avec aisance, tout comme si cette politesse lui était due, mais Morane, lui, resta debout. Depuis leur capture dans la caverne sous le volcan, la colère bouillonnait sourdement en lui, et il trouvait qu'il était temps à présent de la laisser éclater.

— Señor, dit-il à l'adresse de Fiscal, cette comédie a, il me semble, suffisamment duré et, ou je me trompe fort, ou vous êtes en train de vous attirer de sérieux ennuis. Non seulement vous nous avez arrêtés sur le territoire de San Felicidad, dont fait partie l'Ile des Cocotiers, mais encore vous vous attaquez à…

— À deux citoyens français, je sais, coupa le gouverneur. À deux citoyens français dont l'un n'est autre que le fameux commandant Robert Morane – vous voyez que votre réputation est parvenue jusqu'à nous – le commandant Robert Morane, dis-je, héros sans peur et sans reproche et enragé coureur d'aventures. Le second de ces citoyens français est le neveu et fils adoptif de Pierre Loarec,

propriétaire des plus importants gisements de pétrole de San Felicidad. Vous voyez que je suis fort bien renseigné sur votre compte. Pourtant, ne voyez pas de sortilège en cela. Votre bateau, le *Mapurito*, a été fouillé de fond en comble et j'y ai trouvé vos papiers, que j'ai soigneusement étudiés.

— Puisque vous savez qui nous sommes, intervint Loarec avec impatience, qu'allez-vous faire de nous ? Nous relâcher ou nous soumettre à la vindicte de votre maître, Porfirio Gomez ?

Un sourire rusé plissa le visage du gros homme. Il parla calmement avec, dans la voix, d'insidieuses inflexions.

— Considérant le fait que vous avez aidé Pablo Cabral, l'ennemi de la nation, à nous échapper au moment même où il allait tomber entre nos mains, il serait normal que j'avise le président de votre capture. Don Porfirio vous ferait torturer pour vous obliger à dire où se cache Cabral et, ensuite, vous seriez exécutés sans autre forme de procès. Aussi, pour vous épargner une fin aussi misérable, ne mettrai-je pas le président au courant de votre présence à Zambara. Les hommes qui m'accompagnaient dans l'Ile du Volcan me sont tout dévoués, et je ne dois pas craindre qu'ils me trahissent.

Un bref ricanement s'échappa d'entre les lèvres de Morane.

— Doit-on vous remercier de cette grâce ou, au contraire…

Sans se démonter, le gouverneur lui coupa la parole et continua de la même voix calme :

— Je sais qu'il est inutile d'essayer de vous faire croire en ma magnanimité. En procédant de la façon que je viens de vous dire, j'agis dans mon propre intérêt. En admettant que vous me révéliez, à moi personnellement, l'endroit où se cache Pablo Cabral, je pourrais, en transmettant le renseignement à don Porfirio, obtenir de lui une grosse récompense. Vos noms ne seraient même pas mentionnés. Je parlerais de renseignements obtenus par un de mes espions et ainsi, tout en vous évitant la mort, je réussirais, en outre, en échange de votre liberté, à obtenir de Pierre Loarec une importante rançon.

— Je crois, répondit Claude, que la rançon devra vous suffire.

Les yeux de José Fiscal lancèrent des éclairs. Sa main ouverte frappa la table.

— Dois-je comprendre par-là que vous refusez de me dire où se cache Pablo Cabral ?

— On peut dire que vous comprenez vite, monsieur le gouverneur, ironisa le jeune Breton.

— Et je dois ajouter, enchaîna Morane, que pour la rançon, rien n'est encore fait. L'oncle Pierre a plutôt mauvais caractère et, lorsqu'il apprendra que vous nous retenez prisonniers, il se fâchera tout rouge. Je ne sais pas ce qu'il fera alors mais, entre nous, je ne donnerai pas cher de votre peau, gouverneur. L'oncle Pierre serait fort capable de lever une armée dans le seul but de venir vous demander des comptes.

José Fiscal ne devait pas goûter fort ce genre d'humour car, au fur et à mesure que Bob parlait, son visage avait pris une couleur pourpre de plus en plus foncée et qui, soudain, tourna au blanc blafard. Il réussit cependant à se contenir, et ce fut d'une voix presque paisible qu'il mit fin à l'entretien.

— Ce sera comme vous voudrez, messieurs, dit-il. De toute façon, je vous laisse une nuit pour réfléchir. Demain, je vous trouverai dans de meilleures dispositions.

Il sonna et deux gardes apparurent.

— Enfermez ces messieurs dans la cellule 32, dit-il.

Puis, s'adressant aux deux Français :

— Cette cellule est justement celle où, comme le veut la légende, votre célèbre compatriote Yves Montbuc le Flibustier, qui a beaucoup fait parler de lui dans la région, séjourna avant d'être exécuté par les Espagnols. C'est une cellule remarquablement inconfortable.

Fiscal éclata d'un gros rire, qui continua à se faire entendre lorsque la porte du bureau se fut refermée sur les deux Français et leurs gardiens.

Par de longs couloirs aux murs humides et incrustés de salpêtre, les geôliers conduisirent Bob et Loarec jusqu'à une porte bardée de fer. Cette porte ouverte, ils poussèrent les prisonniers en avant et refermèrent le lourd battant derrière eux.

La cellule, éclairée par un rayon de lune entrant par une étroite fenêtre fermée par un double croisillon d'épais barreaux, pouvait avoir trois mètres sur trois mètres environ. Elle était voûtée à la façon d'un tombeau et les épais moellons composant les murs devaient être chacun assez pesant pour rebuter un champion de poids et haltères.

Claude Loarec se laissa tomber avec lassitude sur le sol de terre battue.

— Nous voilà dans de beaux draps, dit-il. Ne croyez-vous pas, Bob, que nous ayons été un peu brusques avec ce coquin de

gouverneur. Après tout, il nous suffisait d'accepter sa proposition – sauf en ce qui concerne Pablo Cabral, bien sûr – il se mettait en relations avec l'oncle Pierre, celui-ci payait et tout était dit.

— Non, tout ne serait pas dit, jeta Bob. J'en aurais eu des aigreurs d'estomac jusqu'à la fin de mes jours, et vous de même. Non, Claude, nous ne passerons ce marché avec Fiscal qu'à la dernière extrémité, si je ne trouve pas un autre moyen de sortir d'ici. Fiscal a dit que nous avions jusque demain pour réfléchir. Je réfléchirai donc jusque demain…

**

Au-delà de la fenêtre grillagée, l'aube dorait à présent le ciel et la lumière du jour commençait à entrer dans la cellule. Toute la nuit, Morane l'avait arpentée de long en long. Trois pas, un demi-tour ; trois pas, un demi-tour. C'était tout ce que lui permettait l'exiguïté du cachot. Pourtant, cet exercice de tigre en cage n'avait apporté aucune solution au problème qui le tourmentait : réussir à se tirer de cette prison, lui et son compagnon sans avoir à passer par les exigences du peu sympathique chef de la police. Il avait beau se mettre le cerveau à la torture, il ne trouvait rien que des solutions impossibles et tout juste bonnes à être utilisées par Mandrake, le Roi de la Magie. Jamais, un homme ordinaire n'aurait réussi en effet à se glisser entre les barreaux de la fenêtre et à descendre jusqu'au sol en planant, comme une vulgaire chauve-souris. Creuser un trou dans la muraille à l'aide d'un ardillon de ceinture était également une chimère.

Machinalement, Morane promenait ses yeux fatigués par la veille sur les parois du cachot, où des prisonniers avaient apposé des graffitis, appels à la liberté, insultes envers la loi et ses représentants, paroles de désespoir… Une phrase, profondément gravée au couteau dans la pierre, intrigua Bob. Les mots qui la composaient ne semblaient appartenir à aucune langue connue. Évidemment, Morane ne connaissait pas toutes les langues parlées sur la terre, mais celle-là, bien qu'écrite en caractères latins lui échappait.

— Peut-être est-ce du basque, ou du gaélique, dit-il à haute voix.

Loarec, qui était couché en chien de fusil dans un coin du cachot, ouvrit un œil et demanda :

— Qu'est-ce qui serait du gaélique ?

Du doigt, Morane lui montra l'énigmatique inscription. Claude se leva et se pencha vers la muraille, pour lire aussitôt : « Si tu sais déchiffrer ceci, creuse le sol en dessous. »

Bob dévisagea son compagnon avec incrédulité.

— Ou vous savez lire le basque et le gaélique, ou vous êtes un fameux plaisantin, mon vieux Claude.

Mais Loarec secoua la tête.

— J'ignore si je sais lire le basque ou le gaélique, dit-il, mais ceci est du vieux patois breton et, jadis, quand j'étais gosse, l'étude du folklore de mon pays natal était un de mes dadas.

Intrigué, Morane s'était agenouillé et entreprenait de fouiller le sol de terre battue à l'aide de la boucle de sa ceinture. Au bout de quelques minutes d'effort, il rencontra une pierre plate, sous laquelle il réussit à glisser les doigts. Il banda ses muscles et tira. La pierre se souleva, découvrant une étroite excavation dans laquelle reposait un étui de plomb, long d'une vingtaine de centimètres et dont le couvercle, de plomb également, était cacheté avec de la cire. D'un doigt impatient, Bob fit sauter le cachet et tira de l'étui un fin parchemin roulé serré et couvert d'une écriture à demi effacée par le temps.

Déjà, Claude s'était emparé du parchemin et, l'élevant dans la lumière du jour naissant, se mit à lire avec peine, essayant de se rappeler tout ce qu'il connaissait du patois de ses ancêtres, devant parfois deviner certains mots, cherchant à retrouver le sens de certains autres. Finalement, il releva la tête. Sur ses traits, il y avait un étrange sourire.

— Ce n'est pas possible, murmurait-il, ce n'est pas possible.

— Que se passe-t-il ? interrogea Morane. Je voudrais bien savoir moi aussi ce que raconte ce sale papier.

— Ce sale papier ! s'exclama Claude. Mais vous ne vous rendez pas compte que ce sale papier, comme vous dites, c'est le testament de Montbuc. Oui, le testament d'Yves Montbuc le Flibustier.

Bob Morane, qui d'habitude pourtant n'avait pas son pareil pour se laisser séduire par le merveilleux, quel qu'il fût, eut cette fois une petite grimace d'incrédulité.

— Et comment se fait-il, interrogea-t-il, que personne n'ait découvert ce testament avant nous. Que diable, il y a eu d'autres prisonniers dans cette cellule depuis que Montbuc y est passé !

— Bien sûr, il y a eu d'autres prisonniers, concéda Loarec, mais ils n'ont pas découvert l'étui de plomb tout simplement parce que l'inscription désignant l'endroit de la cachette était, comme le testament lui-même, rédigée en vieux patois breton et qu'aucun d'entre eux n'était Breton.

— Cela me paraît logique. Et que dit ce testament ?

— J'ai lu rapidement, fit Claude, et j'ai pu constater que Montbuc léguait, à son premier découvreur, un important trésor caché quelque part dans la jungle. Laissez-moi vous relire ce testament à haute voix, et certains détails vous convaincront sans doute.

« Au 17 janvier 1690, lut Claude Loarec.

Je vais mourir, et il est temps que je désigne un héritier, n'ayant plus ni famille ni amis. Tout d'abord, j'avais déposé ma fortune dans le cratère d'un volcan éteint, situé à l'entrée de la baie de l'Ile des Cocotiers. Mais cet endroit devenant peu sûr à la suite de fréquentes incursions des Espagnols, je résolus de trouver une autre cachette.

*« En compagnie de Pierre le Normand et d'André Tête-de-Fer, je me rendis nuitamment au volcan. Là, nous vidâmes le coffre, dont le contenu fut enfermé dans douze sacs de cuir. Nous fîmes quatre voyages jusqu'au brick l'*Eglantine *qui était ancré dans la baie. Ensuite, nous cinglâmes vers l'embouchure du rio Santa-Anna.*

« Là, Pierre le Normand, André Tête-de-Fer et moi, nous chargeâmes les douze sacs sur une grand pirogue et remontâmes le fleuve jusqu'à son confluent avec le rio Curupiri, sur le territoire des Indiens Bleus. Ceux-ci nous attaquèrent, mais nos mousquets les tinrent à distance. Après plusieurs jours de voyage sur le Curupiri, nous atteignîmes une chute d'eau que nous appelâmes Chute des Trois Dents de Chien à cause de trois rochers en forme de crocs qui divisent le courant à son sommet. En cet endroit, Pierre le Normand découvrit, sous l'embranchement gauche de la chute, une vaste caverne naturelle que nous choisîmes pour cachette. Trois grandes jarres d'argile furent confectionnées. Deux d'entre elles étaient destinées à contenir l'or et, la troisième, les bijoux et les pierres précieuses. Les trois récipients furent bouchés avec de la glaise et abandonnés dans la caverne. Alors, nous prîmes le chemin du retour. Mais, au passage, les Indiens Bleus nous attaquèrent à nouveau et André Tête-de-Fer fut tué d'une flèche dans la gorge. En

arrivant à l'embouchure du Santa-Anna, nous tombâmes sur un parti de soldats espagnols. Pierre le Normand mourut en voulant se défendre. Quant à moi, je fus capturé, mené à Zambara, condamné à mort et enfermé dans cette cellule en attendant l'heure de mon exécution.

« À présent, au seuil de l'Eternité, n'ayant pas de famille, je veux qu'un Breton soit mon héritier. Voilà pourquoi je rédige le présent testament en vieux patois de chez nous. À celui qui lira ceci, il suffira de remonter le rio Santa-Anna jusqu'à son confluent avec le Curupiri (la troisième rivière importante sur la droite), de remonter le Curupiri lui-même pendant quatre jours environ. Quand les trois rochers en forme de crocs se découperont sur le ciel, le voyage sera terminé. La caverne se trouve sous l'embranchement gauche de la chute, en faisant face à celle-ci. Tout est dit. Ceci est mon testament. Que Dieu vous aide et m'accueille en son immense miséricorde. »

« Yves Montbuc. »

Cette fois, toute incrédulité avait quitté Bob. Le manuscrit parlait en effet du coffre laissé dans l'Ile du Volcan. Or, Loarec et lui et, avec eux, José Fiscal et ses acolytes avaient vu ce coffre la veille. Ce seul indice pouvait, en plus de l'ancienneté évidente du manuscrit, garantir l'authenticité du testament.

— Dommage, disait Claude, que Montbuc n'ait pas joint son testament une formule propre à faire s'écrouler les murs. Il est vrai que, s'il avait possédé ladite formule, il ne serait empressé de l'employer à son propre usage. Pour nous, dans notre situation, nous sommes bien incapables de partir, pour l'instant du moins, à la recherche de ce trésor.

Tout engouement semblait à présent avoir abandonné le jeune Breton. Morane, au contraire, sentait l'espoir lui revenir et, déjà, tout un plan destiné à leur faire recouvrer la liberté, naissait dans son esprit fertile. Finalement, il se mit à rire, comme s'il venait de se raconter une joyeuse histoire. Loarec, lui, ne semblait rien comprendre à cette hilarité. Mais, déjà, Bob lui avait pris le testament et se mettait en devoir de le déchirer en deux morceaux, dans le sens de la longueur. Il plia et mit dans sa poche la partie portant la signature de Montbuc. Ensuite, en s'aidant de l'ardillon de

sa ceinture, il se mit en devoir de déchiqueter l'autre partie en menus morceaux, dont il fit deux parts. Il en tendit une à Loarec en disant :

— Mangez cela, mon vieux. Tout ira mieux après.

Le Breton regarda avec inquiétude les petits morceaux de parchemin déposés par Bob au creux de sa main.

— Vous parliez d'une formule propre à faire s'écrouler les murs, dit encore Morane, et bien Montbuc, sans s'en douter, nous l'a donnée cette formule. Dévorez votre part de vieux parchemin et, aussitôt après, les portes de la prison s'ouvriront devant nous... du moins je l'espère.

Loarec lança un regard chargé de soupçons à son compagnon, mais Morane paraissait avoir tout son bon sens et il se mit lui-même à mâcher soigneusement les parcelles de parchemin contenues dans le creux de sa main et à les avaler l'une après l'autre. Claude l'imita. Au milieu de cet étrange repas, il releva la tête et fit la grimace.

— Drôle de déjeuner, dit-il. Avoir une indigestion de vieux parchemin, voilà qui serait original.

— Bah, fit Bob en haussant les épaules, nous sommes jeunes et devons avoir tous deux des sucs gastriques particulièrement actifs.

Ils reprirent leur « repas ». Pourtant, quand ils eurent terminé, les murs ne s'écroulèrent pas comme l'avait espéré Morane. Celui-ci marcha alors vers la porte et se mit à la bourrer de coups de pied et de coups de poing en hurlant à tue-tête. Au bout de quelques instants, la voix rude d'un geôlier demanda à l'autre côté du lourd vantail :

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Nous voulons voir le gouverneur *tout de suite*, cria Bob. Dites-lui que nous avons réfléchi à sa proposition.

**

Quand Morane et Loarec furent introduits dans le bureau de José Fiscal, le gros homme montrait le visage renfrogné de quelqu'un qui a brusquement été arraché de son lit. Le désordre de sa toilette disait assez la hâte avec laquelle il s'était habillé, et l'on devinait que seule la soif de l'or avait pu le contraindre à interrompre son sommeil à une heure aussi matinale.

— Je suis heureux, dit-il d'une voix rauque, que vous vous soyez rangés à mes sages avis.

En même temps, une lueur de cupidité s'allumait dans son regard jusqu'alors éteint. Selon toute apparence, il songeait à l'argent de l'oncle Pierre que, croyait-il, il n'allait sans doute pas tarder à palper. Il y eut un long moment de silence puis, voyant qu'aucun des deux prisonniers ne prenait la parole, il continua :

— Vous vous souviendrez peut-être que, pour commencer, je vous avais demandé de me révéler la retraite de Pablo Cabral…

— Que nous importe Pablo Cabral, coupa Morane. Nous venons vous offrir bien mieux que cela.

Un sourire sournois envahit le visage du gouverneur et creusa mille rides dans sa peau olivâtre et visqueuse.

— Je me demande ce que deux hommes dans votre situation pourraient bien m'offrir d'autre que ce que je leur ai suggéré… Vous êtes mes prisonniers, ne l'oubliez pas, et dénués de tout…

Morane l'interrompit d'un geste, attira une chaise à lui et s'assit, imité par Claude.

— Vous vous trompez, señor Fiscal, dit-il, car ce que nous venons vous offrir dépasse tout ce que vous pouvez espérer.

La curiosité se peignit sur les traits épais du gros homme et, sous ses lourdes paupières, ses yeux ne furent plus que deux minces fentes.

— Et cette chose, c'est ? interrogea-t-il.

— Le trésor de Montbuc, dit Morane en appuyant sur chaque syllabe.

Ce fut comme si Fiscal venait d'être frappé en plein visage. Il vacilla, ses traits se décomposèrent et, tout à coup, il se dressa en hurlant avec rage :

— Ah ! çà, est-ce que vous vous moquez de moi ?

Morane, sans perdre son sang-froid, laissa passer cette explosion de colère, puis il expliqua :

— Le trésor que, lors de notre rencontre, vous cherchiez dans l'Ile du Volcan, n'y était plus depuis longtemps, Montbuc lui-même l'en ayant retiré pour aller le cacher sur la terre ferme, loin en pleine jungle. C'est en revenant de cette expédition qu'il fut capturé par les Espagnols à l'embouchure du rio Santa-Anna.

Le gouverneur s'était calmé et semblait à présent intéressé par les paroles du Français.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda-t-il.

Morane raconta comment son compagnon et lui avaient découvert le parchemin et comment, connaissant le vieux patois breton, Claude avait pu le déchiffrer.

— J'espère que vous voudrez bien me montrer ce fameux document, dit Fiscal d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente, mais que démentait cependant l'éclat de ses yeux.

— Nous en avons appris le contenu par cœur, ou presque, et nous l'avons détruit ensuite, expliqua Morane. Pour être plus exact, nous en avons détruit la moitié seulement. De cette façon, même en connaissant le vieux breton, vous ne pourriez réussir à en reconstituer le texte. Voici ce qui reste…

Tout en parlant, Morane avait jeté sur le bureau la moitié du parchemin restante. Le gouverneur s'en saisit et l'inspecta longuement.

— Bien que je ne comprenne rien à ce charabia, dit-il au bout d'un moment, cela me semble d'époque, et la signature de Montbuc me paraît authentique. Je ne vois d'ailleurs pas comment, dans votre cellule, vous auriez pu fabriquer de toutes pièces un tel document. Donc, jusqu'à nouvel ordre, il me faut croire votre histoire. Cependant, je lis le mot « Curupiri » dans le texte et j'aime autant vous avertir que, si le trésor de Montbuc est caché dans la région du rio Curupiri, ce ne sera pas une petite affaire que d'aller l'y chercher. Le Curupiri traverse le territoire des fameux Indiens Karapeï, ou Indiens Bleus. Depuis pas mal d'années, ils sèment littéralement la terreur à la frontière de Zambara et de San Felicidad. On affirme qu'ils sont conduits par un homme blanc aux cheveux blonds. Tenter de les approcher équivaut à signer son arrêt de mort.

— Je suis persuadé, répondit Morane, que vous vous sentirez capable d'affronter quelques dangers pour vous approprier ce fabuleux trésor.

Le gros homme baissa la tête en signe d'assentiment.

— Reste à connaître nos conditions, dit-il.

En un geste qui lui était coutumier, Morane passa les doigts dans ses cheveux drus, puis il dit, en semblant peser chacune de ses paroles :

— Pour commencer, nous exigeons notre mise en liberté immédiate. Vous nous remettrez entre les mains du consul de France, qui vous donnera l'assurance de nous garder au consulat

jusqu'au départ de l'expédition. Je crois que vous aurez confiance en sa parole.

— Je connais le consul de France, dit José Fiscal. C'est un homme d'honneur. Je sais que je puis avoir confiance en lui, qu'il préférerait mourir plutôt que de manquer à la parole donnée. Cependant, vous n'avez pas songé un seul instant que, plutôt que de m'entendre avec vous, je pourrais vous arracher votre secret par la force… en vous torturant.

Aucune émotion n'apparut sur les traits durcis de Morane. Il se contenta de secouer la tête.

— Rien à faire, gouverneur, dit-il. Claude Loarec et moi sommes très têtus. D'ailleurs, en admettant que vous réussissiez à nous faire parler, nous pourrions vous dire, par exemple, que le trésor est enfoui alors qu'il se trouve caché à l'intérieur d'un arbre… Votre seul moyen de contrôler nos dires serait d'aller y voir, mais je suis certain que vous ne risqueriez pas d'affronter les Indiens Bleus aussi gratuitement… Je crois donc qu'il serait plus sage d'accepter nos conditions. Organisez rapidement une petite expédition, à laquelle vous joindrez quelques hommes sûrs, et nous vous conduirons au trésor, que nous partagerons ensuite en deux parties égales, une pour vous et une pour mon ami et moi.

José Fiscal ne répondit pas immédiatement. Dans ses yeux rusés, une lueur s'était allumée. « Je sais ce que tu rumines, vieux sacripant, songeait Morane. Tu penses que, quand nous t'aurons mené au trésor, il te sera facile de nous éliminer… Mais ne crains rien, tu as peut-être les dents longues, mais Bob Morane, lui, a la peau dure…»

Un large sourire épanouit soudain les traits mongoliques du gouverneur.

— Je n'ai pas le choix, dit-il. Je vais vous accompagner immédiatement chez le consul de France et, dans quelques jours, nous nous mettrons en route, dans le plus grand secret, pour le rio Curupiri. Nous pouvons donc, à partir de maintenant, nous considérer comme associés.

Bob Morane et Claude Loarec venaient de conclure un pacte avec le diable. « Un pacte avec le diable, bien sûr, songea Morane, mais je vais faire en sorte que, comme dans tout pacte de ce genre, ce soit Messire Satan qui devienne le dindon de la farce… »

V

Depuis plusieurs jours, les deux lourdes pirogues remontaient le cours du rio Santa-Anna, dont les eaux jaunes de limon charriaient pêle-mêle des arbres arrachés aux berges et des cadavres d'animaux noyés par les crues. Tout le long des rives, des bandes de caïmans plongeaient au passage des embarcations. De chaque côté, la forêt vierge dressait ses végétaux gigantesques reliés entre eux par des lianes couvertes d'orchidées multicolores. C'était à peine si, de temps en temps, la course d'un tapir ou le vol lourd de quelque oiseau, cigogne jabiri ou coq sauvage, venait déranger l'immuable ordonnance du feuillage.

Morane, Claude et José Fiscal avaient pris place dans le second canot avec deux pagayeurs tandis que, dans le premier, le capitaine Mario Foldès, l'ennemi personnel de Bob, et Mattéo, le guide métis, pagayaient en compagnie de trois serviteurs indiens. Sachant ne pas avoir à craindre pour l'instant les sévices du gouverneur, Morane et Loarec pouvaient à leur aise admirer le paysage à la fois grandiose et monotone. Fiscal semblait d'ailleurs, depuis cette nuit où ils avaient conclu un bien précaire accord, montrer plus d'affabilité envers ses deux prisonniers. Mais, derrière cette façade doucereuse se cachaient à coup sûr de sombres desseins.

« Quand le trésor sera découvert, pensait Morane, nous devrons prendre garde, car Fiscal voudra sans nul doute s'approprier notre part, et c'est alors qu'il nous faudra défendre nos vies. » Evidemment, le consul de France à Cuidad Porfirio, chez lesquels les deux amis avaient passé une semaine en liberté sur parole, avait connaissance de leur départ pour la région du Curupiri et, au retour, il pourrait demander à Fiscal des nouvelles de ses protégés. Mais le triste personnage ne serait pas en peine d'expliquer cette double disparition en invoquant un accident que les faux témoignages de Mario Foldès et de Mattéo le métis viendraient confirmer. Pourtant, malgré cette désagréable perspective, Morane continuait à garder confiance en son étoile qui, jusqu'ici, à travers son existence aventureuse, l'avait tiré de tous les périls.

En cette fin de journée, la fatigue pesait lourdement sur les hommes, car il avait fallu voyager durant toute la nuit précédente pour éviter d'être aperçu d'un poste militaire installé sur la rive du fleuve. L'expédition avait en effet été organisée à l'insu de Porfirio Gomez, et José Fiscal ne tenait guère à ce que le président soit mis au courant de son escapade par les officiers du poste qui n'auraient pas manqué de le reconnaître, lui et Foldès.

On tira les canots sur une plage de sable blanc où venaient pondre les tortues, et le camp fut installé en bordure de la forêt. Une heure plus tard, après un repas substantiel arrosé de café bouillant, les hamacs furent tendus et chacun s'abandonna à un sommeil réparateur.

Bob et Loarec s'étaient installés un peu à l'écart, côte à côte, mais malgré sa lassitude, Morane ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il tournait et retournait un tas de pensées car, en dépit de tous ses efforts, il n'était pas encore parvenu à prendre son parti de l'aventure dont l'enchaînement, à la fois absurde et mathématique, l'effarait. Il avait l'impression d'être emporté, impuissant, dans un véhicule qu'il ne parvenait pas à diriger et qui, d'un instant à l'autre, pouvait heurter un obstacle.

« Impuissant, songea-t-il. Rien n'est moins sûr… »

La voix de Loarec lui parvint, toute proche.

— Vous ne dormez pas, Bob ?

Il tourna la tête vers son compagnon. Celui-ci était étendu sur le dos dans son hamac, les mains croisées derrière la nuque et les yeux grands ouverts.

— J'ai trop de choses en tête pour pouvoir dormir, fit Morane à voix basse.

— C'est la même chose pour moi, répondit Claude sur le même ton. Je me demande ce qui arrivera si, quand nous serons dans la grotte sous la cascade, tout ne se passe pas comme nous l'escomptons ?

Morane haussa les épaules.

— Pourquoi nous préoccuper de cela à l'avance ? Qui sait même si la chute d'eau en question et le trésor lui-même existent ?… Après tout, le document que nous avons découvert dans notre prison peut être un faux, déposé là par quelque plaisantin.

Dans la pénombre laissée par les feux en train de mourir, le Breton secoua doucement la tête.

— Il n'en est rien, Bob, et vous le savez bien. Le rio Curupiri, la Chute des Trois Dents de Chien, la caverne sous l'embranchement de gauche, toutes ces précisions ajoutées à la présence, dont parle le testament de Montbuc, du coffre dans l'Ile du Volcan, exclut la possibilité d'une supercherie. À mon avis, il nous faut croire à l'existence du trésor.

Loarec avait parlé à voix très basse, afin de ne pas risquer d'être entendu.

— Peut-être avez-vous raison, répondit Bob. N'empêche que tout cela me paraît tellement absurde.

— Guère plus absurde que cette histoire de galère engloutie, à laquelle, comme vous me l'avez raconté, vous avez été étroitement mêlé, fit remarquer Loarec. À ce moment, dans les broussailles, derrière eux, il y eut comme un bruit de branches remuées. Claude sursauta et se dressa dans son hamac.

— Vous avez entendu ? demanda-t-il.

— Quelque tapir ou porc sauvage se rendant à la rivière pour boire, dit Bob avec indifférence. Si nous devions prendre garde au moindre bruit de la forêt, nous n'en finirions plus… Je crois qu'au lieu de nous mettre la cervelle à la torture, nous ferions mieux de dormir. Demain, nous aurons encore une rude journée et nous aurons besoin de toute notre énergie.

Mais, le lendemain, au réveil, on s'aperçut que Mario Foldès avait disparu. Pendant la nuit, il avait réussi à assembler un des canots démontables que l'expédition emportait avec elle, et il avait pris le large. Tous les efforts tentés pour le retrouver furent vains et le gouverneur, qui ne réussissait pas à trouver de motif à cette désertion, décida qu'on continuerait le voyage sans lui. Dans la pensée de Morane cependant, la fuite du capitaine Foldès n'était pas sans avoir un rapport étroit avec le passage près du camp de ce « tapir » ou de ce « porc sauvage » qui, la nuit précédente, comme il l'avait déclaré lui-même à Claude, s'était « rendu à la rivière pour boire ».

**

Dans l'après-midi du cinquième jour de navigation sur le Santa-Anna, l'expédition atteignit l'embouchure du rio Curupiri. Mattéo, dont le canot avançait en tête, leva la main pour faire signe aux

pagayeurs d'arrêter. Doucement, la seconde pirogue se rapprocha et Fiscal demanda :

— Que se passe-t-il ? Pourquoi n'avance-t-on plus ?

Mattéo désigna un point de la rive du rio Curupiri, où l'on pouvait voir un groupe de grandes huttes indiennes construites sur un vaste espace débroussaillé.

— Village Bora, Maître…

— Vous devez savoir, remarqua le gouverneur, que les Indiens Bora sont inoffensifs et qu'ils sont même ennemis des Karapeï.

Le métis secoua la tête.

— Non, les Bora ne sont pas les ennemis des Karapeï. Ils ont peur d'eux, tout simplement. Tout le monde a peur des Indiens Bleus.

— Il ne s'agit pas ici d'Indiens Bleus, coupa Morane. Nous ferions mieux d'aborder et de passer la nuit dans ce village, où nous serions relativement en sécurité.

Une seconde fois, Mattéo secoua la tête.

— Le village Bora paraît désert, dit-il. Normalement, les Bora, en nous apercevant, auraient dû accourir sur la rive en poussant des cris de bienvenue. Mais pas un seul d'entre eux ne s'est encore montré. C'est très mauvais.

En effet, le village semblait abandonné. Aucune vie ne s'y manifestait. Pourtant, s'il était abandonné, il ne devait pas l'être depuis longtemps, car les cases paraissaient bien entretenues et, quelque part, la fumée d'un feu montait tout droit entre les toits en palmes tressées. Partout, un silence de mort régnait.

— Le mieux serait d'aller y voir, fit Claude.

— Je crois que vous avez raison, approuva Fiscal. S'il y a un danger quelconque caché derrière ce calme, nous devons nous en assurer.

Lentement, les deux pirogues glissèrent sur les eaux du Curupiri et allèrent s'échouer sur le sable, en face du village. Deux pagayeurs furent laissés à leur garde et le reste de la petite troupe s'engagea, armes prêtes, dans l'allée menant aux cases. Aucun bruit ne se faisait entendre. Aucune présence ne se révélait. On eut dit que ce village appartenait à un autre monde. Un monde de silence et de mort.

Morane qui, emporté par son habituelle impatience, marchait en avant, déboucha le premier sur la place du village. Là, il s'arrêta tout à coup, horrifié par le spectacle s'offrant à ses regards : partout, des

cadavres jonchaient le sol, de longues flèches empennées de plumes jaunes et rouges plantées dans le dos ou dans la poitrine.

— Les Indiens Bleus sont venus ici, dit Mattéo avec épouvante. Très mauvais. Partons tout de suite, ou…

Mais, là-bas, un des corps avait bougé. Morane s'approcha, suivi par ses compagnons, et, s'agenouillant auprès de l'Indien étendu sur le dos, lui souleva la tête. Un souffle court s'échappait encore d'entre les dents serrées et, au bout d'un moment, le moribond ouvrit les yeux. Aussitôt, un pauvre sourire, presque une grimace, éclaira son visage crispé par la douleur.

— Vous hommes blancs, dit-il, ça bien…

Claude voulut lui tendre sa gourde mais, du regard, l'Indien montra la flèche plantée entre ses côtes.

— Plus besoin, dit-il. Moi mourir…

Ses yeux se tournèrent vers la forêt proche.

— Indiens Bleus venir, dit-il. Eux tuer hommes par surprise et emmener femmes et enfants en esclavage.

— Y a-t-il longtemps de cela ? demanda Fiscal.

Le mourant ouvrit la bouche pour répondre mais, soudain, un bruit de tambours s'éleva, tout près. Déjà, Morane avait entendu des battements de tam-tams semblables au fond des forêts du Matto Grosso, au Brésil, et il ne put s'empêcher de frémir à l'idée de ce qu'ils annonçaient.

D'un même mouvement, tous les hommes s'étaient dressés, scrutant les profondeurs de la jungle proche, mais aucune présence humaine ne se manifestait. Seuls, ces tambours battaient, battaient et pourtant, derrière chaque arbre, des yeux devaient épier.

— Tam-tams karapeï, râla le moribond. Eux pas partis, et vous tous mourir.

Le premier, Morane réagit contre la terreur qui commençait à s'emparer des membres de l'expédition. Tous semblaient paralysés par le rythme sauvage de ces tambours annonçant leur mort prochaine.

— Tant que les tam-tams battront, ils n'attaqueront pas, cria Bob. Vite, aux canots !

Mais, à l'instant même où il achevait de prononcer ces mots, les tam-tams se turent et un énorme silence pesa. On eut dit que la forêt elle-même venait de cesser de vivre.

Nerveusement, Mattéo, le guide, arma sa carabine.

— Surtout, que personne ne tire, recommanda Morane. C'est notre seule chance de salut. Si l'un de nous ouvre le feu, nous serons tous massacrés.

Le silence de fin du monde continuait à peser, presque douloureux puis, soudain, une grande clameur s'éleva, poussée par cent voix frénétiques, et les broussailles commencèrent à vivre. D'entre les troncs, des hommes jaillirent de partout. Presque nus, à part un morceau de toile rouge enroulé autour des reins, ils portaient leurs longs cheveux noirs nattés et tout leur corps, frotté sans doute du suc de baies sauvages, présentait une belle teinte bleue. Leurs traits, finement dessinés, étaient empreints de ruse et de cruauté.

— Que personne ne tire, recommanda encore Morane.

Mais cet ordre venait trop tard. Emporté par sa terreur, Mattéo épaula sa carabine. Cependant, avant qu'il ait eu le temps de faire feu, il s'écroula, une longue flèche fichée dans la gorge. Un pagayeur subit le même sort.

— Aux canots ! Aux canots ! hurla Morane.

Les cinq hommes foncèrent, tandis que la ligne mouvante des Indiens Bleus se déplaçait rapidement pour leur interdire la retraite vers la rivière. À côté de José Fiscal, un pagayeur trébucha en pleine course et s'écroula, la nuque percée d'une flèche, puis un autre tomba à son tour. On eut dit que les Karapeï épargnaient les trois Blancs, dans l'espoir sans doute de les prendre vivants et de les réduire en esclavage. Cette peu réjouissante perspective stimula l'énergie des deux Français et du gouverneur, qui foncèrent de plus belle.

Quand ils parvinrent aux canots, ils trouvèrent les cadavres des deux gardiens étendus, percés de dards, sur la plage. Seuls, eux trois, par une sorte de miracle, ou plutôt grâce au bon vouloir des Karapeï, avaient donc échappé au massacre.

— Tâchons de fuir par eau, fit Bob. Peut-être les Karapeï ne gardent-ils pas le rio et réussirons-nous à passer.

Déjà, d'un commun effort, ils avaient poussé un des canots dans le courant et y avaient pris place. En quelques coups de pagaies, ils gagnèrent le milieu du courant mais, du côté du Santa-Anna, trois pirogues indiennes, chargées de guerriers bleus, leur barrèrent le passage. Force leur fut donc de se lancer à contre-courant dans le Curupiri, pagayant à pleins bras pour défendre leur liberté et leur vie.

Parfois, Claude Loarec, qui était le plus jeune des trois hommes et, par conséquent, le moins aguerri en face de la mort, tournait la

tête avec anxiété vers les pirogues indiennes qui, lentement, se rapprochaient.

— Nous n'y parviendrons pas, disait-il avec une sorte d'inquiétude dans la voix. Nous n'y parviendrons pas.

Morane serra les dents. Il savait qu'ils n'y parviendraient pas car, plus rapides parce que plus légères et maniées par de plus nombreux bras, les pirogues des Karapeï gagnaient à présent du terrain à vue d'œil. Cependant, les trois hommes, maintenant complices dans un commun instinct de conservation, continuaient de s'entêter à vouloir distancer leurs adversaires. La poursuite dura longtemps. L'esprit engourdi par le soleil et par l'angoisse, Morane et ses compagnons n'avaient plus conscience du temps, et leurs bras engourdis par l'effort ne maniaient plus les pagaies que par automatisme. Derrière eux cependant, les pirogues indiennes cessaient de se rapprocher, les hommes qui les montaient se contentant de les maintenir à la limite de la portée efficace des carabines. Puis, soudain, José Fiscal, qui se trouvait à l'avant du canot, cessa de pagayer et cria :

— Regardez devant nous !

En amont du rio, trois autres pirogues, chargées elles aussi d'Indiens Bleus, venaient à leur rencontre, leur barrant le passage. Claude voulut saisir sa carabine, mais Morane l'en empêcha.

— Non, fit-il. En tuer quelques-uns serait inutile et ne ferait qu'aggraver notre situation. Je crois qu'ils veulent nous faire prisonniers, sinon nous serions déjà morts.

Rapidement, l'étau des pirogues indiennes se refermait à présent sur les trois Blancs, ne leur laissant que la rive gauche du rio comme possibilité de s'échapper. Mais, sur cette rive, d'autres hommes bleus attendaient.

— Inutile de résister, dit Bob. Accostons.

Le canot alla s'échouer sur la berge et, aussitôt, les Karapeï se saisirent des trois hommes, les bousculèrent et les désarmèrent. Ensuite, ils les poussèrent dans une allée s'ouvrant au milieu des arbres et, au bout d'une dizaine de minutes de marche, on déboucha dans un vaste village fortifié, avec de belles cases ovales entourées d'une palissade de rondins. En butte aux railleries des femmes Karapeï et aux brutalités des hommes, Morane, Loarec et le gouverneur furent menés à travers le village et, enfin poussés dans une case vide, dont la porte de bambou se referma sur eux.

— Que vont-ils faire de nous ? demanda Claude, quand ils furent seuls.

Fiscal eut un geste vague.

— Pas grand-chose de bon. Des esclaves sans doute… À moins qu'ils ne nous réservent quelques tortures de choix.

Le gros homme parlait avec calme. C'était peut-être un bandit, cupide et cruel, mais il ne manquait cependant pas de courage.

Bob secoua la tête.

— Je ne pense pas qu'ils nous torturent, dit-il. S'ils nous voulaient réellement du mal, ce serait déjà fait. N'oublions pas que les Karapeï sont des pillards. Au cas où les autorités de San Felicidad ou de Zambara lanceraient contre eux une expédition punitive, nous pourrions servir de moyen de chantage.

À travers le village, une rumeur de foule naissait, se rapprochant rapidement de la case où étaient enfermés les prisonniers.

— Viendrait-on nous chercher ? interrogea Loarec.

La foule des Karapeï atteignait la porte de la case, et c'est alors que les trois hommes entendirent, dominant les piaillements des Indiens Bleus, les éclats d'une voix métallique et autoritaire lançant des commandements. Et, à l'entendre, Morane sut aussitôt que cette voix était celle d'un homme blanc.

VI

Avec curiosité et inquiétude, les deux Français et le gouverneur fixaient la claie de branchages mal joints servant de porte à la case, se demandant qui allait apparaître quand elle s'ouvrirait. En entendant la voix, Morane et Loarec s'étaient souvenus que, comme José Fiscal leur avait dit avant de quitter Cuidad Porfirio, les Karapeï passaient pour être conduits par un Blanc, et un peu d'espoir leur revint. Peut-être pourraient-ils s'entendre plus aisément avec un homme de leur race qu'avec ces Indiens Bleus, avides de pillage et de sang. Mais la porte, en s'ouvrant coupa court à leurs réflexions.

Le personnage se tenant debout sur le seuil de la case était grand et puissamment charpenté. Agé d'une quarantaine d'années, il portait une chemise kaki déchirée en maints endroits, un pantalon de grosse toile et des bottes de cuir fauve aux tiges lacées. Dans son visage anguleux, couronné par une chevelure blonde marquée de gris, les yeux pâles ressemblaient à deux morceaux de verre. Des yeux cruels et froids.

Suivi par deux Indiens porteurs de lances, l'inconnu entra dans la case, marcha vers les trois prisonniers et les dévisagea avec insolence. Au bout d'un moment, il s'appuya les poings aux hanches et se mit à rire, d'un petit rire métallique et méchant.

— Mais c'est bien vrai, s'exclama-t-il dans un espagnol approximatif, ce sont là trois hommes blancs !

— Parfaitement, trois hommes blancs, dont deux Français même, fit Morane, qui commençait à perdre patience. Et vous, qui êtes-vous ?

Il s'était dressé et défiait le nouveau venu, dont le visage se durcit.

— Sachez, dit-il d'une voix sèche que je suis le maître ici, et que c'est moi qui pose les questions.

Déjà, Morane allait répondre sur le même ton, mais Fiscal, un sourire amène sur sa face graisseuse, le devança.

— Le Commandant Morane n'a pas voulu vous blesser, señor, dit-il à l'adresse de l'inconnu. Vous admettrez, j'espère, que votre présence ici peut avoir de quoi nous étonner. On dit bien un peu

partout dans la région que, depuis quelques années, les Karapeï sont commandés par un homme blanc, mais il y a tant de contes à dormir debout qui se colportent à travers la jungle.

Le visage de l'homme se détendit, et il se remit à rire bruyamment.

— Comme vous le voyez, je ne ressemble en rien à un personnage de conte à dormir debout. D'ailleurs, dans la situation où vous vous trouvez, vous n'êtes guère à même de me faire courir de risques. Laissez-moi donc me présenter : Gert Lüber, ancien lieutenant à bord du sous-marin U-49, de la marine de guerre allemande.

Les trois prisonniers échangèrent un regard de surprise. Ce regard n'échappa pas à l'Allemand, car celui-ci fit retentir à nouveau son rire guttural, faisant songer à deux pièces de métal qui se heurtent.

— Ah ! Ah !... Vous vous demandez sans doute comment il se fait que je sois ici. Eh bien, je vais satisfaire la curiosité des trois condamnés à mort que vous êtes, en vous racontant mon histoire.

Aux mots de « condamnés à mort », Claude Loarec avait sursauté et lancé un coup d'œil inquiet en direction de Morane, mais celui-ci n'avait pas bronché, et son assurance eut le don de rendre courage au jeune Breton.

Cependant, l'Allemand s'était assis sur les talons et, tandis que les deux guerriers bleus surveillaient les moindres gestes des prisonniers, il commença :

— C'était au début de 1945, à l'époque où les troupes alliées, ayant débarqué sur le continent européen, forçaient les frontières de l'Allemagne elle-même. Notre sous-marin, le U-Bote 49, croisait dans la mer des Caraïbes afin de tenter d'intercepter les cargos qui, venus d'Amérique du Sud, faisaient route vers les Etats-Unis. Nous avions déjà un tonnage respectable inscrit à notre tableau de chasse, lorsqu'un jour, en nous approchant des côtes de San Felicidad, où nous avions une base secrète de ravitaillement, nous tombâmes sur quatre destroyers américains. Ceux-ci nous attaquèrent à la grenade et nous causèrent de multiples avaries, nous forçant finalement à nous réfugier dans une lagune de l'embouchure du rio Santa-Anna.

» Devinant que notre quiétude serait seulement de courte durée, les vedettes lance-torpilles américaines, alertées, fouillant toutes les criques de la côte, certains d'entre nous se demandèrent s'il ne valait pas mieux se rendre au lieu de continuer une lutte perdue d'avance.

On résolut donc, avec l'accord du Commandant, qui était partisan de la reddition, de passer au vote. Chaque homme reçut deux haricots secs, un blanc et un rouge, pris dans la réserve de vivres du bord. Les haricots blancs devaient signifier la reddition et les rouges la continuation de la lutte. Quand on ouvrit la boîte dans laquelle, tous, nous avions à notre tour déposé un de nos deux haricots, on n'y trouva qu'un seul haricot rouge. On décida donc que, le lendemain, un message télégraphique serait envoyé aux unités ennemies, qui n'auraient plus alors qu'à venir nous cueillir.

» Le soir même, pour fêter cette décision, l'équipage et les officiers s'enivrèrent, à part un seul homme, celui-là même qui avait déposé l'unique haricot rouge contenu dans la boîte. Cet homme, c'était moi, car je préférais, suivant les ordres de Hitler, continuer la lutte plutôt que de moisir en captivité. Profitant de l'ivresse de mes compagnons, je pris place dans un canot pneumatique et, emportant des provisions et des armes, je me mis à remonter le cours du Santa-Anna, sans savoir au juste où cela me conduirait.

» Pendant des jours, je suivis les rives du fleuve, sans but réel et désespérant d'arriver jamais quelque part. Un matin, je m'engageai dans un petit rio au-dessus duquel la forêt formait un véritable dôme de verdure. Soudain, des cris, venant de la rive, attirèrent mon attention. Là, à une dizaine de mètres de moi, un Indien se débattait sous l'étreinte mortelle d'un grand boa d'eau. Epaulant mon fusil, je foudroyai le monstre d'une balle bien placée, sauvant ainsi la vie à cet Indien, qui n'était autre que le vieux chef des redoutables Karapeï. Il me voua une profonde reconnaissance, me mena dans son village et, comme il était sans descendants, me considéra comme son fils. À sa mort, j'avais pris un tel ascendant sur les Karapeï, les avait conduits au cours de tant d'expéditions fructueuses, qu'ils me gardèrent comme chef. Depuis, je continue à partager leur vie de brigandage, afin de me constituer un magot qui, dans quelques années, si la chance continue à me sourire, me permettra de regagner la civilisation et d'y vivre à mon aise...»

**

Gert Lüber avait cessé de parler, et Bob le regardait avec insistance, et avec un peu de frayeur aussi, car il savait à présent

avoir tout à redouter de cet homme qui, à sa manière, n'avait jamais cessé et ne cesserait sans doute jamais de faire la guerre.

— Que comptez-vous faire de nous ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Lüber ne répondit pas tout de suite. Pendant de longues secondes, il les toisa sans mot dire puis, une fois encore, son rire crispant résonna.

— Deux solutions s'offrent à moi, fit-il. Ou écouter la voix de la raison me dictant de vous garder comme otages, au cas où, lors d'une expédition, les autorités se saisiraient de ma personne. Ou bien accéder au désir des chefs indiens, qui voudraient vous sacrifier au cours de leur prochaine fête rituelle.

Morane n'avait pas bronché. Il n'ignorait guère qu'en pareille circonstance il fallait avant tout garder son sang-froid, ne montrer jamais sa crainte à l'ennemi. Aussi s'efforçait-il de s'imposer le masque de l'indifférence.

— Et laquelle de ces deux solutions allez-vous choisir ? interrogea-t-il.

— Je dois songer à ma sécurité, répondit Lüber, mais il me faut aussi ménager les chefs indiens. Il me serait donc simple de concilier les deux points de vue en épargnant le personnage le plus important de vous trois et en laissant les Karapeï sacrifier les deux autres.

— Le tout serait de savoir seulement lequel de nous trois est ce personnage le plus important, fit remarquer Bob.

À ce moment, José Fiscal intervint.

— Votre petite conversation est fort intéressante, dit-il avec un sourire rusé, mais il me faut couper court aux hésitations du señor Lüber en lui affirmant que, pour lui, nous sommes tous trois des personnages importants…

Ignorant l'Allemand, le gouverneur se tourna vers Bob et Loarec et continua :

— Réfléchissez un instant, mes amis. Vous connaissez l'emplacement du trésor de Montbuc le Flibustier et moi, comme chef de la police de Zambara, je suis à même de garantir l'impunité à tout criminel dont la tête serait mise à prix par mon gouvernement. Vous pouvez donc procurer au señor Lüber le moyen d'écourter considérablement son séjour chez les Indiens Bleus, et moi la possibilité de sortir du pays sans être inquiété.

Gert Lüber avait avancé d'un pas.

— Que voulez-vous dire, avec votre histoire de trésor et de flibustier ? interrogea-t-il.

En quelques mots, le gouverneur lui révéla la raison pour laquelle lui et les deux Français étaient venus se perdre dans ces régions hostiles. Quand il eut terminé son récit ; l'Allemand demanda :

— Donc, en principe, rien ne vous sépare de ce fabuleux trésor, à part moi-même ?

Fiscal approuva de la tête.

— Vous seul, en effet, pouvez nous faire remettre en liberté. Il vous suffirait d'en donner l'ordre aux Karapeï.

Gert Lüber fut à nouveau secoué par son rire de robot.

— Evidemment, dit-il, évidemment… Mais pourquoi, à votre avis, donnerais-je cet ordre ?

— Tout à l'heure, continua le gouverneur, vous nous avez affirmé vouloir vous constituer un magot pour, dans quelques années, retourner à la civilisation. Eh bien, si vous le voulez, ces quelques années peuvent être changées en quelques jours.

L'intérêt seul se lisait à présent dans les yeux clairs de l'ancien sous-marinier.

— Si je comprends bien, dit-il, vous m'offrez une part du trésor contre votre liberté.

— Tout juste, señor Lüber, dit Fiscal. Quand nous aurons découvert le trésor, celui-ci sera divisé en trois parts égales. Une pour nos deux amis français, une pour moi et une pour vous. Une fois de retour à Cuidad Porfirio, je vous ferai obtenir un passeport pour un pays d'Amérique du Sud de votre choix.

Lentement, les regards froids de Lüber allèrent de l'un à l'autre des prisonniers, comme s'il voulait définitivement les juger. Puis, finalement, il sembla prendre son parti.

— J'accepte votre proposition, dit-il. Nous partirons demain, à l'aube. Mais, si vous avez tenté de me doubler, prenez garde. Je vous remettrai entre les mains de mes amis karapeï et, alors, pour vous, ce sera fini de rire.

« Voilà bien notre chance, pensa Morane. Hier, nous avions deux forbans sur les bras : notre ami le gouverneur et cette racaille de Mario Foldès. L'un d'eux s'en est allé et, aussitôt, un autre le remplace. Deux moins un, égale deux. Voilà de l'excellente mathématique, ou je me trompe fort. Mon vieux Bob, Herr Lüber n'a

pas précisément l'air d'un enfant de chœur, et tu vas devoir ouvrir l'œil. »

Puis, soudain, il resongea à la disparition du capitaine Foldès. « Je me demande pourquoi ce coquin nous a ainsi tiré sa révérence, sans que rien ne nous le laisse prévoir. Il me détestait pourtant assez pour me suivre jusqu'au moment où Fiscal s'apprêterait à me planter son poignard dans le dos mais, au lieu de cela, il déserte avant l'hallali. Peut-être a-t-il surpris notre conversation de l'autre nuit, entre Claude et moi, et a-t-il cru en connaître assez pour partir seul à la recherche du trésor… »

Mais, au fond de lui-même, Morane ne croyait pas Foldès assez téméraire pour se lancer en solitaire à travers les mille dangers de la forêt vierge.

VII

Comme Gert Lüber l'avait décidé, l'expédition, arrêtée par l'attaque des Indiens Bleus, se remit en route dès le lendemain matin, mais avec des effectifs tout différents de ceux qui la composaient au départ. Les pagayeurs morts avaient été remplacés par une vingtaine d'Indiens couleur d'outre-mer et armés d'arcs et de lances. José Fiscal et l'Allemand occupaient la première pirogue, tandis que Morane et Claude Loarec avaient pris place dans la seconde. Comme par le plus grand des hasards, Lüber avait oublié de rendre leurs armes à ses nouveaux alliés. Pendant quatre jours, les canots remontèrent le courant du Curupiri, quatre jours de navigation monotone entrecoupée seulement par le passage de dangereux rapides que, seule, l'habileté des pagayeurs karapeï permit de franchir sans risquer le naufrage.

Tard dans l'après-midi de la quatrième journée, un bruit de chute d'eau se fit entendre et, haut sur le ciel, trois rochers noirs en forme de crocs se découpèrent au faîte d'une muraille liquide. À partir de ce moment, Morane et Claude cessèrent d'avoir des doutes sur l'authenticité du testament de Montbuc, et ils surent que, désormais, il leur faudrait prêter une attention de tous les instants aux actes du gouverneur et de Gert Lüber, desquels, une fois le trésor découvert, ils ne pouvaient attendre que le pire.

Quand la petite troupe fut arrivée à proximité de la chute, Lüber fit pousser les pirogues vers un îlot situé au milieu du courant et cria, tentant de dominer de la voix le bruit de la cataracte :

— Nous allons camper ici pour la nuit. Demain, nous porterons les canots de l'autre côté de la chute et continuerons notre chemin vers l'amont.

Morane sauta à terre et s'approcha de l'Allemand et de Fiscal, qui avaient déjà débarqué.

— Ce sera inutile de passer de l'autre côté de la chute, dit-il. Nous sommes arrivés près de l'endroit où est caché le trésor. Demain, je vous y conduirai.

La cupidité de José Fiscal était éveillée, et un éclair s'était allumé sous ses paupières épaisses.

— Pourquoi ne pas nous y conduire aujourd'hui même ? demanda-t-il.

Mais Bob secoua la tête.

— Non, dit-il, pas aujourd'hui. Je dois moi-même repérer l'emplacement exact de la cachette et, dans peu de temps, la nuit sera tombée.

— Le señor Morane a raison, intervint Lüber. Nous ne pouvons rien faire aujourd'hui car, de toute façon, les Karapeï refuseront de nous accompagner dans l'obscurité. Ces Indiens sont braves et ne craignent guère la mort. Pourtant, la nuit les terrorise, car ils pensent que les démons de la forêt sortent alors pour venir torturer les vivants.

À contrecœur, le gouverneur fut obligé de se rendre à l'avis de Lüber. Le camp fut installé sur l'île elle-même et, une heure plus tard, après un frugal repas composé de manioc et de viande de tapir boucanée, les membres de l'expédition s'assoupissaient sous la garde vigilante de deux sentinelles indiennes.

Ce fut une nuit détestable pour Morane et Loarec, non seulement à cause des fines gouttelettes d'eau vaporisée par la chute qui recouvrait tout d'une humidité malsaine et gênante, mais surtout en raison des sinistres pressentiments qui les assaillaient. Le lendemain, ils le savaient, aurait lieu la phase finale de cette aventure commencée innocemment sur le warf du port de San Felicidad et qui, par une suite d'enchaînements imprévisibles, avait rapidement tourné au drame. Jamais encore, sans doute, Morane s'en rendait compte, l'interrogation « De quoi demain sera-t-il fait ? » ne s'était posée pour lui et pour Claude avec autant d'acuité.

À l'aube, Bob et ses compagnons passèrent, dans une des pirogues, sur la rive droite du rio, et gagnèrent les abords de la cataracte, accompagnés par quelques Indiens Bleus. Cette rive était encombrée par de gros rochers et l'eau vaporisée de la chute trempait les hommes et les forçait à avancer, à travers un brouillard, sur un sol glissant, fait de boue visqueuse et de rocailles moussues. Le chemin suivi par Bob montait rapidement le long de la falaise et, parfois, il fallait s'accrocher des mains et des pieds pour ne pas choir dans le gouffre effrayant et sonore au fond duquel les flots tumultueux se précipitaient.

Ce fut derrière un énorme rocher que Bob, qui marchait en avant, découvrit le passage. Il lui fallut se couler entre ce rocher et la

falaise, passer de biais sous la chute, pour déboucher aussitôt dans une faille étroite qui, au bout d'une vingtaine de mètres, s'élargissait en une vaste caverne où régnait un jour verdâtre d'aquarium.

Bob revint sur ses pas, et, de toute la force de ses poumons, héla ses compagnons.

— Venez, hurla-t-il. Venez, j'ai trouvé le chemin.

Les autres, Claude en tête, le rejoignirent mais, à l'entrée du passage, les Indiens Bleus qui les accompagnaient s'arrêtèrent, tremblants, et se mirent à discuter avec animation dans la langue de leur tribu. Leurs piaillements étaient à ce point aigus qu'ils dominaient les mugissements de la cataracte.

— Que veulent-ils ? demanda le gouverneur avec impatience.

— Ils disent, expliqua Lüber, qu'ils ne veulent pas entrer dans la caverne parce que, selon eux, toutes les cavernes abritent des démons et que ceux-ci prennent souvent la forme de jaguars pour dévorer les hommes.

José Fiscal laissa échapper un grognement, qui fut étouffé par le bruit de la chute.

— Faites avancer ces froussards, dit-il. Tapez-leur dessus s'il le faut. Nous aurons besoin d'eux pour transporter le trésor jusqu'au camp.

Les yeux du gros homme flamboyaient. Ses mains tremblaient, comme animées d'une hâte fébrile, et un petit muscle de sa mâchoire inférieure s'était mis à tressauter convulsivement, comme un insecte capturé à la glu.

Mais Lüber avait secoué la tête.

— Rien à faire, dit-il en désignant les Karapeï. Les obliger ne servirait à rien, car la superstition est, chez eux, plus forte que tout. Ils préféreraient se laisser tuer sur place plutôt que d'avancer.

L'Allemand cria quelques mots en langue karapeï, et les Indiens s'en retournèrent vers le camp, tandis que les quatre hommes pénétraient dans la caverne découverte par Morane. Alors seulement, Bob et Loarec remarquèrent que José Fiscal, hier encore désarmé, portait maintenant un revolver. La présence de cette arme à la ceinture du gouverneur indiquait une entente secrète entre lui et Gert Lüber, et cette alliance ne pouvait être dirigée contre personne d'autre que Morane et Loarec. Les deux bandits s'étaient donc unis pour venir plus facilement à bout des deux Français qui, désarmés, se trouvaient ainsi complètement à leur merci.

La grotte était vaste et paraissait fort profonde, car son extrémité se perdait dans l'obscurité. Il ne fallut cependant pas avancer très loin. Les jarres, au nombre de trois comme l'annonçait le testament du flibustier, étaient là, appuyées contre la muraille.

Déjà, poussant un cri de joie sauvage, le gouverneur s'était précipité. Il décapita une première jarre d'un coup de machette et la renversa. Un flot de monnaies d'or se répandit sur le sol. Il y avait là d'anciennes pièces espagnoles, anglaises, hollandaises, portugaises et françaises. Fiscal y plongeait ses mains avides en criant :

— L'or de Montbuc ! L'or de Montbuc !

Quand il fut revenu de son allégresse, le gros homme ouvrit la seconde jarre, qui se révéla remplie de pièces d'or, comme la première. Quant à la troisième, elle contenait un amoncellement de joyaux d'une valeur difficilement estimable : émeraudes de Colombie grosses comme des œufs de pigeon, rubis dignes d'un maharajah, diamants de taille ancienne mais d'un éclat et d'une pureté incomparables, le tout monté sur des bagues, des colliers ou des bracelets d'or massif et finement ciselé. De-ci, de-là, des saphirs lançaient leurs reflets bleus et des colliers de perles mettaient leur blancheur nacrée.

À la vue de toutes ces richesses étalées, José Fiscal fut repris par sa joie cupide. Il semblait possédé par un démon et dansait en gesticulant et en roulant des yeux de dément.

— Il y en a pour des millions, criait-il, des dizaines de millions ! Et la moitié de tout ceci est à moi, José Fiscal !

— Le tiers de tout cela, voulez-vous dire sans doute, gouverneur, rectifia Claude Loarec. Vous oubliez que Herr Lüber doit, lui aussi, recevoir une part de toutes ces richesses.

La remarque du jeune Breton calma soudain le gros homme. Cette expression de ruse démoniaque, que Morane et Claude lui connaissaient bien, reparut sur ses traits bouffis.

— Le señor Lüber recevra sa part, dit-il, mais la moitié de toutes ces richesses me reviendra malgré tout.

— Que voulez-vous dire ? demanda Morane. Le trésor devait pourtant être partagé en trois parts égales. Une pour vous, une pour Herr Lüber et la troisième pour mon ami et moi. Qu'y a-t-il de changé à nos accords ?

José Fiscal ricana.

— Ce qu'il y a de changé ? Rien, ou à peine… Sachez seulement, Commandant Morane, que votre ami et vous ne sortirez pas vivants de cette caverne.

Claude se tourna vers Gert Lüber et demanda :

— Allez-vous nous laisser assassiner, Monsieur ?

L'Allemand haussa les épaules.

— J'aime l'argent, dit-il, et je veux pouvoir vivre, au Brésil ou en Argentine, une existence débarrassée de tout souci. Or, vous et votre compagnon disparus, ma part se hausse du tiers à la moitié. Je laisserai donc agir le señor Fiscal comme il l'entend.

Morane et Claude Loarec faisaient face, désarmés, au gouverneur et à Lüber qui, tous deux, tournaient le dos au fond de la caverne.

— Vous triomphez, n'est-ce pas, gouverneur, fit Bob avec un sourire de mépris. Vous croyez nous avoir roulés, mais vous vous trompez. Le Commandant Robert Morane a plus d'un tour dans son sac, et vous auriez dû le savoir. Allez-y, tirez votre revolver et tuez-nous, mon ami et moi, mais ne vous étonnez pas si, avant, le plafond de la caverne ne vous tombe sur le crâne.

Le rire de Gert Lüber retentit, toujours semblable au bruit d'un marteau frappant l'enclume.

— Les Français sont bavards, fit-il, et ils aiment jeter de la poudre aux yeux de leurs ennemis. Allons, señor Fiscal, ne vous en laissez pas conter et finissons-en. Quand nous serons débarrassés de nos deux charmants compagnons, nous pourrons à notre aise compter notre fortune…

Avec un ricanement, Fiscal porta la main vers son revolver mais, soudain, derrière lui, une voix retentit, une voix que Bob et Loarec connaissaient bien et que le gouverneur dut reconnaître lui aussi, car il devint pâle de terreur et ses lèvres se mirent à trembler convulsivement.

— Laissez cette arme, Fiscal, disait la voix, car moi aussi j'ai mon mot à dire…

**

Passé le premier instant de surprise causé par le son de cette voix, José Fiscal et Gert Lüber s'étaient retournés. Devant eux, Pablo Cabral, le révolutionnaire que, peu de temps auparavant, Morane et

Claude avaient tiré des griffes de la police de Porfirio Gomez, se tenait debout, bien campé sur ses jambes écartées. Son visage avait le même aspect froid et menaçant que le gros colt qu'il tenait appuyé contre sa hanche. À ses côtés, l'oncle Pierre braquait lui aussi un revolver.

— Pablo Cabral ! avait balbutié le gouverneur. Que… que… faites-vous ici ?

— Je suis venu régler un compte, Fiscal, dit le révolutionnaire d'une voix dure. Depuis longtemps, le peuple de Zambara, que vous opprimez en compagnie de votre maître, ce chien de don Porfirio, a une dette envers vous, celle du sang, et je suis là pour l'acquitter.

Le visage du gouverneur était à présent tourné au vert et ses traits mous et flasques semblaient se dissoudre, comme s'ils étaient moulés dans de la mauvaise gélatine.

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda-t-il à l'adresse de l'oncle Pierre.

Ce fut Claude qui répondit.

— Je vous présente Pierre Loarec, monsieur le gouverneur. Oui, Pierre Loarec, mon oncle, auquel vous vouliez il n'y a guère arracher une rançon en échange de ma liberté et de celle de Bob.

— Je… Je ne comprends pas comment…

— Quand je vous disais, gouverneur, expliqua Morane, que je possédais plus d'un tour dans mon sac… Quand vous nous avez confiés à la garde du Consul de France, à Cuidad Porfirio, celui-ci vous a donné sa parole que nous ne tenterions pas de fuir, mais il ne vous a rien promis d'autre. Aussi, sur mes conseils, s'est-il empressé d'envoyer un émissaire à San Felicidad, avec mission de tenir l'oncle Pierre au courant de nos démêlés avec vous…

Pierre Loarec interrompit Morane et continua, avec un accent de triomphe dans la voix :

— Or, il se fait que l'oncle Pierre a toujours eu des réactions fort rapides. Aussitôt que j'eus connaissance du danger couru par mon neveu et par le Commandant Morane, j'ai équipé un de mes hydravions servant à la prospection pétrolière et, en compagnie de notre ami Pablo Cabral, je me suis envolé pour le Curupiri. Nous avons amerri de l'autre côté de la cataracte, sur la section supérieure de la rivière et, grâce aux renseignements transmis par le Commandant Morane, nous avons pu trouver cette caverne où nous vous avons attendus afin de vous réserver une jolie petite surprise.

— Nous avons bien manqué ne jamais venir, dit Morane, car les Indiens Bleus nous ont montré de quoi ils étaient capables. Heureusement, Herr Lüber, ici présent, qui possède une grande autorité sur les Karapeï, auxquels il a enseigné de nouvelles méthodes d'assassinat, a lui aussi un faible pour les trésors cachés.

Pablo Cabral pointa son revolver vers l'Allemand.

— Qui est-ce exactement ? demanda-t-il.

— Un ancien officier de la marine allemande, expliqua Bob. Il a débarqué ici à la fin de la guerre, après s'être échappé d'un sous-marin traqué par les destroyers alliés. C'est lui ce fameux chef blanc qui conduit les Indiens Karapeï au pillage.

— Une bonne prise, fit l'oncle Pierre. Ce monsieur Lüber aura quelques explications à fournir aux autorités de la République de San Felicidad, sur le territoire de laquelle lui et ses démons peinturlurés ont commis pas mal de crimes.

Gert Lüber ne semblait avoir rien perdu de son sang-froid ni de sa morgue.

— Un groupe d'Indiens Bleus m'attend non loin d'ici, dit-il. S'ils s'aperçoivent que vous voulez m'emmener, ils vous massacreront.

L'oncle Pierre secoua la tête.

— Ils ne massacreront personne, fit-il, car, comme nous sommes arrivés ici bien avant vous, nous avons pu explorer cette caverne à notre aise. Elle possède une seconde sortie, qui débouche parmi les rochers, au sommet de la cascade, non loin de l'endroit où est amarré l'hydravion.

— Et si mes Indiens le découvrent, votre hydravion ?

— Ce sera tant pis pour eux. Nous sommes solidement armés et nous saurons nous défendre.

Cette déclaration de l'oncle Pierre parut consterner José Fiscal qui, en entendant Lüber parler des Indiens Karapeï demeurés en bas de la chute avait repris espoir.

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda-t-il.

— Vous comparaîtrez devant un tribunal de patriotes, répondit Pablo Cabral, et vous répondrez de vos crimes contre le peuple de Zambara.

Devant les Indiens Bleus, le gouverneur avait fait preuve de courage mais, à l'idée d'être jugé par ceux-là mêmes qu'il avait persécutés au nom de Porfirio Gomez, son maître, il s'affolait. Ses

regards allèrent de Pablo Cabral aux jarres regorgeant d'or et de pierres précieuses, et une expression de folie tordit ses traits.

— Vous n'aurez pas mon or, dit-il d'une voix sourde. Vous ne l'aurez pas.

Rapidement, le gros homme porta la main à sa ceinture et dégaina son revolver mais, déjà, Pablo Cabral avait fait feu et Fiscal, touché en pleine poitrine, s'écroula sur cet or qu'il avait tant désiré et qui venait de causer sa perte.

VIII

Le trésor de Montbuc avait été partagé et enfermé dans douze sacs de cuir apportés par José Fiscal, dont le corps se trouvait enseveli maintenant dans un coin de la caverne, sous un amoncellement de pierres. Gert Lüber s'était laissé désarmer sans résistance et on lui avait lié les mains derrière le dos. Il avait été inutile de le bâillonner car, même s'il avait voulu alerter les Indiens Bleus, le bruit de la cataracte aurait infailliblement couvert le son de sa voix. Rien à présent ne s'opposait donc plus à ce que l'on quittât la caverne.

Pourtant, Morane semblait inquiet.

— Avant de sortir, dit-il, nous ferions bien de nous assurer si les Karapeï sont toujours là où nous les avons laissés. Il pourrait leur avoir pris la fantaisie de passer de l'autre côté de la chute.

L'oncle Pierre eut un geste d'insouciance.

— Pourquoi l'auraient-ils fait ? demanda-t-il. Ils sont demeurés calmement au camp, à vous attendre.

Mais Bob n'était guère convaincu. Il ne pouvait croire que l'aventure se fût terminée aussi aisément, et il sentait une menace peser sur ses épaules. Or, cette menace pouvait venir seulement des Indiens Bleus.

— Je préfère aller m'assurer de la présence des Karapeï sur l'îlot où nous avons installé notre campement, dit-il. Ils ne sont peut-être qu'une vingtaine, mais Claude et moi avons eu assez de preuves du savoir-faire de ces bandits bariolés pour ne rien laisser au hasard.

— Bob a raison, intervint Claude. Si, comme nous, oncle Pierre, vous aviez eu affaire aux Indiens Bleus, vous ne les sous-estimeriez guère. Ce sont des êtres féroces et rusés qui, ne craignant pas la mort eux-mêmes, comptent pour peu la vie de leurs semblables.

Mais déjà Morane s'était engagé dans l'étroit couloir débouchant sous la chute. Il le franchit en quelques pas et, courbant les épaules, se glissa dans l'espace laissé libre entre la cataracte elle-même et la falaise. Une fois parvenu au-dehors, il s'accroupit parmi les éboulis de rochers et jeta un coup d'œil sous lui. Nulle forme humaine ne se

révélait et, là-bas, plus loin, il pouvait discerner les deux fuseaux noirs des pirogues tirées sur le sable de l'îlot.

« L'oncle Pierre a raison, pensa Bob. Les Karapeï n'avaient aucun motif de ne pas nous attendre au campement. Là-haut, la voie est donc libre, et nous pouvons prendre l'air en toute sécurité. Voilà cette affaire terminée. Claude et moi sommes sains et sauf, le gouverneur a expié ses crimes et nous avons récupéré l'héritage de Montbuc. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes…»

Il poussa un soupir de soulagement et se redressa. Repassant sous la chute, il s'enfonça à nouveau dans la faille mais, comme il s'engageait dans le couloir, il s'arrêta soudain, le cœur battant, et se colla à la muraille. Là-bas, dans la caverne, une lueur jaune brillait à présent et, au lieu des quatre hommes qu'il y avait laissés quelques instants auparavant, il pouvait à présent en compter neuf.

Prudemment, Morane, les épaules collées à la paroi, recula en direction de la chute. Dans un des cinq nouveaux venus, il avait reconnu le capitaine Foldès et, dans un autre, Porfirio Gomez, le tyran de Zambara en personne, dont il avait vu le portrait dans le bureau de José Fiscal.

**

Morane avait quitté ses compagnons depuis quelques instants à peine quand les cinq hommes pénétrèrent dans la Caverne. Deux d'entre eux portaient des torches. Tous étaient armés de revolvers et de mitraillettes. Surpris, l'oncle Pierre, Claude et Pablo Cabral n'avaient pas eu le temps d'esquisser un geste de défense, que déjà la voix haineuse de Mario Foldès lançait :

— N'essayez pas de vous défendre, et levez les bras en l'air.

Tous trois obéirent. Seul, Gert Lüber demeura immobile car, avec ses poignets attachés derrière le dos, il ne pouvait faire aucun geste. Déjà, un des nouveaux venus avait désarmé l'oncle Pierre et ses compagnons. Alors seulement, Porfirio Gomez alla se planter devant ses prisonniers et éclata d'un rire gras.

— Voilà une bien jolie prise, dit-il. Pablo Cabral en personne, ce petit prétentieux qui a cru pouvoir se jouer indéfiniment du président Gomez. Mais le châtiment viendra, amigo mio. Quand nous aurons regagné Cuidad Porfirio, vous serez jugé et exécuté

devant le peuple, qui saura ainsi comment périssent les traîtres… Et puis voilà Pierre Loarec et son neveu. Pierre Loarec, le magnat du pétrole, qui devra racheter très cher sa liberté… Et je ne parle pas du trésor, bien sûr, qui doit se trouver dans ces sacs… Mais je ne vois pas notre ami, le fidèle José Fiscal ?

Pablo Cabral eut un ricanement.

— Votre fidèle ami, comme vous dites, est sous ce tas de pierres, froid comme vous le serez un jour, quand vous aurez réglé vos comptes avec le peuple de Zambara.

Gomez parut ne pas avoir entendu cette dernière remarque, et il se contenta de secouer la tête avec une commisération feinte.

— Ce pauvre Fiscal ! fit-il. Mourir ainsi, au moment même où il touchait enfin du doigt cette fortune qu'il désirait depuis toujours.

Pendant de longs instants, Gomez se tut, puis, soudain, il se tourna vers Gert Lüber et demanda d'une voix rude :

— Et vous, qui êtes-vous ?

Lüber n'eut même pas un tressaillement. Son visage se ferma et il claqua bruyamment des talons, en disant d'une voix rauque :

— Lieutenant Gert Lüber, de la marine de guerre allemande.

Une des lourdes paupières du dictateur se souleva, en signe d'intérêt.

— Un officier allemand, hein ? fit-il. Comme vous avez les mains liées, je suppose que vous ne devez pas être en excellents termes avec vos compagnons. Je suis leur ennemi, moi aussi. Si vous le voulez, peut-être pourrons-nous faire alliance. Depuis quelque temps, en effet, je nourris le projet d'envahir la république de San Felicidad mais, pour cela, il me faut un homme capable de conduire mon armée à la victoire. Les officiers allemands sont très habiles dans l'art de la guerre, et vous êtes officier allemand.

— Il l'était, jeta Claude. Son pays n'a plus besoin aujourd'hui de forbans de son espèce. Herr Lüber est tout juste bon à présent pour mener les Indiens Bleus dans leurs expéditions meurtrières.

Cette remarque ne parut guère changer les intentions de don Porfirio à l'égard de Lüber.

— Je ne suis guère difficile dans le choix de mes collaborateurs, dit-il. Je l'ai prouvé en mettant ce sacripant de José Fiscal à la tête de ma police. Si le señor Lüber m'aide à conquérir San Felicidad, je lui pardonnerai ses fautes passées. À vrai dire, elles sont déjà pardonnées.

Claude et ses deux compagnons n'avaient rien à ajouter à cette décision du dictateur, décision qui donnait d'ailleurs la mesure du personnage. Pourtant, une question montait à leurs lèvres. Porfirio Gomez la devança.

— Vous devez vous demander, fit-il avec un sourire, comment il se fait que je sois ici à un moment où personne ne m'attendait. Cela vient du fait que, depuis toujours, je me suis méfié de José Fiscal, dont la cupidité n'était guère le moindre défaut. Aussi lui avais-je accolé un espion discret en la personne du capitaine Mario Foldès, ici présent, que Fiscal croyait lui être tout dévoué…

Et don Porfirio expliqua comment, lorsque Foldès était venu l'avertir que le gouverneur allait partir pour le Curupiri, il lui avait ordonné d'accompagner l'expédition et de continuer à espionner dans son intérêt. Mais, une nuit, Foldès avait surpris une conversation entre Morane et Claude, conversation grâce à laquelle il devenait relativement aisé de découvrir l'endroit où se trouvait caché le trésor de Montbuc. Foldès profita donc de l'obscurité pour fuir et gagner le premier poste militaire, sur le rio Santa-Anna. De là, il avait adressé un message télégraphique à don Porfirio et, aussitôt, celui-ci était venu le rejoindre à bord d'un gros hydravion. Les deux hommes, retenus quelques jours au poste du Santa-Anna, par une panne de moteur, s'étaient mis alors à la recherche de la cataracte et quand, le jour même, ils l'avaient découverte, qu'elle n'avait pas été leur surprise de repérer, sur le tronçon supérieur du rio Curupiri, un autre hydravion amarré à la rive. Amerrissant à quelque distance, ils avaient réussi à se rendre maîtres du second hydravion – celui-là même qui avait amené l'oncle Pierre et Pablo Cabral – et à capturer son pilote. Pressé de questions, celui-ci avait fini par indiquer à Gomez l'entrée du passage conduisant directement, du haut de la chute, à l'intérieur de la caverne. De cette façon, les cinq hommes avaient pu surprendre l'oncle Pierre et ses compagnons.

Quand Porfirio Gomez s'arrêta de parler, le capitaine Foldès, se penchant à son oreille, lui murmura quelques mots à voix basse. Aussitôt, le visage du dictateur, encore éclairé quelques instants plus tôt par un sourire triomphant, s'assombrit.

— Le capitaine Foldès me fait remarquer, dit-il à l'adresse de ses prisonniers, que le señor Morane ne se trouve pas parmi vous. Où est-il donc ?

Pierre Loarec, Claude et Pablo Cabral gardèrent le silence, mais Gert Lüber tendit le menton en direction du couloir conduisant à la chute.

— Il est parti pour surveiller les faits et gestes des Karapeï. Il ignore que vous êtes ici, et vous pouvez le surprendre.

Déjà Mario Foldès qui, on s'en souvient, avait un vieux compte à régler avec Morane, s'élançait, revolver au poing. Un autre homme voulut le suivre, mais il l'en empêcha.

— Non, fit-il. Cet homme m'appartient et, si vous m'accompagniez, mon cher Ramirez, vous pourriez me voler ma vengeance. Ne craignez rien, Excellence, cria-t-il encore à l'adresse de Gomez, je vous ramènerai le señor Morane mort ou vif. Plutôt mort si c'est possible.

Et le rire de Foldès se perdit dans les grondements de la cataracte.

Dissimulé à l'autre extrémité du couloir, Morane voyait Mario Foldès s'avancer vers lui. Il comprenait ne pouvoir lutter ouvertement contre le policier, car ce dernier était armé et lui ne possédait que ses mains pour se défendre. Pendant un moment, il se maudit de ne pas avoir emporté un revolver en quittant la caverne, mais le moment était à l'action et non aux regrets.

Lentement, le dos collé à la muraille, Bob se mit à reculer. Il sortit du couloir, passa à nouveau sous la chute et gagna les éboulis, où il se dissimula derrière un quartier de roc. Une sorte d'effarement pesait sur lui, car la présence de Porfirio Gomez et de ses complices dans la caverne lui apparaissait comme un sortilège. Il comprenait bien que la fuite de Foldès y était pour quelque chose, mais le reste de l'histoire lui échappait cependant encore.

Le policier était sorti à son tour de la faille et, revolver au poing, il inspectait les environs. Finalement, il s'avança de quelques pas à travers les éboulis. « Pourvu qu'il ne m'aperçoive pas avant que j'aie eu le temps de lui tomber dessus », pensa Bob. Il savait n'avoir aucune pitié à attendre du policier et que, si ce dernier l'apercevait, une balle viendrait infailliblement mettre fin à sa carrière mouvementée.

Foldès s'approchait toujours davantage. Il se trouvait maintenant tout près du roc derrière lequel Morane se dissimulait. À un moment donné, il tourna la tête vers la chute et Bob en profita

pour bondir. Du tranchant de la main droite, il frappa l'avant-bras du policier qui, poussant un cri de douleur, lâcha son arme.

Entre les deux hommes, une lutte farouche s'engagea au bord même de la cataracte. Morane était plus puissant que son adversaire, mais celui-ci, acculé au vide, se défendait avec l'énergie du désespoir. D'un coup de genou porté en plein estomac, il réussit à rejeter Bob sur le dos et se précipita pour récupérer son arme. Mais quelque chose l'arrêta en plein élan. Pendant quelques instants, il demeura debout, une sorte de douloureuse surprise peinte sur ses traits, puis il tomba en arrière et, alors seulement, Morane vit qu'il avait une longue flèche empennée de plumes jaunes et rouges plantée dans la gorge.

— Les Karapeï, murmura Bob. Les Karapeï…

Là-bas, un peu en contrebas, quatre silhouettes bleues venaient d'apparaître. L'une d'elles tenait encore brandi l'arc avec lequel la flèche venant de tuer Foldès avait été décochée. Une sorte de panique saisit alors Morane. Les Karapeï l'avaient aperçu, et il savait n'avoir à attendre d'eux aucune pitié, hors de la présence de Lüber. Derrière lui, c'était Porfirio Gomez ; devant, les Indiens Bleus. À droite, la falaise. À gauche, le rio, dont les eaux tourbillonnaient dix mètres plus bas. Déjà, un des Karapeï bandait son arc. Sans hésiter, Bob choisit le gouffre. Il était bon nageur et, si l'eau se révélait assez profonde pour amortir sa chute, il lui restait une chance de s'en tirer pour se porter ensuite au secours de ses compagnons.

À l'instant précis où l'Indien décochait son trait, Morane bondit à corps perdu vers les flots tumultueux.

IX

Dans la caverne au trésor, Porfirio Gomez commençait à se sentir gagné par l'impatience. Il mordillait nerveusement sa lèvre inférieure, et l'expression de ses yeux globuleux disait assez combien l'absence prolongée de Mario Foldès l'inquiétait. Depuis l'accord passé entre le dictateur et Gert Lüber, on avait détaché les mains de ce dernier et son arme lui avait été rendue. L'Allemand voyait trop où résidait son intérêt pour repousser l'offre de don Porfirio. S'il parvenait à se maintenir dans les bonnes grâces du tyran de Zambara, à entraîner ses troupes et à mener à bien la conquête de San Felicidad, il savait sa fortune assurée. Aussi se sentait-il fermement décidé à servir fidèlement son nouveau maître.

Cependant, le capitaine Foldès ne se montrait toujours pas et, visiblement, don Porfirio semblait appréhender le pire. Alors, le rire de Pablo Cabral éclata.

— Ne craignez rien, Excellence, dit le révolutionnaire en répétant les dernières paroles de Foldès, je vous ramènerai le señor Morane mort ou vif… J'ai l'impression, Porfirio, que le señor Morane n'a pas cru bon de se laisser surprendre.

À son tour, Claude Loarec se mit à rire.

— À mon avis, dit-il, Bob est en train de jouer un tour à sa façon à nos charmants compagnons. Qu'en pensez-vous, oncle Pierre ?

— Je pense que, si notre ami pouvait ouvrir les portes de l'enfer sous les pieds de ce César de pacotille – il désignait Porfirio Gomez – je serais le premier à lui envoyer un solide coup de pied au bon endroit pour l'y faire choir plus vite.

Gomez poussa un cri de rage et sa bouche lippue se tordit en un repoussant rictus.

— Assez ! cria-t-il à l'adresse de ses prisonniers.

En même temps, il levait la main dans l'intention de frapper l'oncle Pierre, mais celui-ci ne broncha pas. Il eut seulement un sourire et dit :

— Voyons, don Porfirio, gifle-t-on un otage de mon importance ? Pensez seulement à la rançon que je vais peut-être devoir vous verser, et cela vous mettra dans de bien meilleures dispositions à

mon égard. D'ailleurs, rançon ou non, vous n'oseriez pas me gifler, et vous le savez bien.

Le Breton, sa large poitrine offerte, la tête haute, défiait le dictateur. Celui-ci, malgré sa colère, ne put soutenir le regard de Loarec. Son bras retomba mollement le long de son corps. Il se contenta de se tourner vers ses hommes et de leur crier, désignant les prisonniers :

— Garrottez-moi ces chiens ! Vous, Ramirez, allez voir où demeure cet incapable de Foldès.

Deux des hommes passèrent derrière l'oncle Pierre, Claude et Pablo Cabral. Aidés par Lüber, ils leur attachèrent solidement les mains derrière le dos, tandis que Ramirez s'enfonçait dans le couloir conduisant à la chute. Au bout de quelques minutes, il revint en courant, les yeux agrandis par la peur.

— Les Karapeï, dit-il. Ils viennent.

— Et Foldès ? interrogea Gomez.

— Mort… Il est couché parmi les rochers, une flèche dans la gorge.

Le dictateur de Zambara ricana.

— Le señor Morane aura sans doute subi le même sort. Cela nous fait donc un ennemi de moins. Hélas, nous perdons ce pauvre capitaine Foldès, que le Diable, lui, aura à coup sûr gagné.

Il agita son revolver.

— Préparons-nous à la défense. Si les Indiens Bleus viennent jusqu'ici, nous saurons les recevoir de belle façon.

Mais Gert Lüber s'interposa.

— Si les Karapeï se risquent à pénétrer dans cette caverne, Excellence, dit-il, c'est seulement parce qu'ils sont inquiets sur mon sort, autrement ils n'oseraient guère affronter les démons qui, à ce qu'ils croient, hantent ces lieux. Il sera donc inutile de combattre, car ces Indiens me sont tout dévoués. Il me suffira de leur parler, et vous serez en sécurité…

Un cri de Ramirez interrompit l'Allemand. Une dizaine d'hommes bleus venaient de déboucher du couloir. Celui qui marchait en tête agitait convulsivement une sorte de hochet, orné de plumes multicolores et destiné sans doute à éloigner les mauvais esprits. On devinait que, seul, leur attachement pour leur chef avait pu les décider, malgré leur terreur, à pénétrer dans la caverne. Quand ils aperçurent les hommes blancs, ils s'arrêtèrent, indécis.

Gert Lüber marcha aussitôt dans leur direction et, quand ils le reconnurent, tous s'inclinèrent en signe de profond respect. Pendant quelques instants, l'Allemand parlementa avec eux dans le langage de la tribu. Ensuite, il revint vers Porfirio Gomez.

— Vous et vos compagnons n'avez rien à craindre, dit-il. Les Karapeï savent à présent que vous êtes mes amis. Ils vont nous aider à transporter les sacs contenant le trésor jusqu'à l'hydravion, puis ils regagneront leur village.

— Accepteront-ils de vous laisser partir avec nous, señor Lüber ? Je tiens à vous avoir comme instructeur pour mes troupes, ne l'oubliez pas.

— Soyez rassuré, Excellence, fit l'Allemand avec un petit sourire suffisant, je sais comment parler aux Karapeï et je n'aurai aucune peine à les convaincre de la nécessité de mon départ. Je leur affirmerai que mon absence sera de courte durée et que je reviendrai auprès d'eux chargé de présents et d'honneurs.

Les assurances de Lüber parurent satisfaire Porfirio Gomez. Il désigna encore les Indiens Bleus, dont l'un d'eux agitait toujours son hochet d'exorcisme.

— Savent-ils ce qu'est devenu le señor Morane ?

— Je les ai questionnés à ce sujet et ils m'ont répondu avoir surpris deux hommes occupés à se battre parmi les éboulis, au bord de la chute. Ils ont tué l'un d'eux d'une flèche ; l'autre, pour les éviter, s'est précipité dans le rio à un endroit où les remous sont particulièrement violents. Ils ont attendu pour voir s'il reparaissait, mais ils ne l'ont pas aperçu.

Le rire du tyran éclata, tout comme si Lüber venait de lui raconter une joyeuse histoire.

— Adieu donc, señor Morane, dit-il avec une grimace sinistre.

Pierre Loarec, Claude et Pablo Cabral s'entre-regardèrent avec tristesse. Ils avaient oublié déjà leur propre condition, pour ne plus songer qu'à leur malheureux ami, dont la tragique disparition les jetait tous trois dans un muet désespoir. L'oncle Pierre sentit une colère soudaine l'envahir mais, avec ses mains liées, il se savait impuissant, et il dut se contenter de s'enfoncer les ongles dans les paumes. Claude, lui, semblait anéanti. Quant à Cabral, son dur visage demeurait de pierre, mais l'éclat de ses prunelles en disait assez sur les sentiments qu'il éprouvait à l'égard de Porfirio Gomez.

L'heure du départ avait sonné. Les Indiens Bleus se chargèrent des sacs contenant le trésor, les prisonniers furent poussés en avant et la petite troupe s'engagea dans un second couloir qui, après quelques minutes de marche seulement, déboucha sur la rive supérieure du rio. Dans une petite crique, un gros hydravion Catalina était amarré, ressemblant avec ses grosses coupoles latérales, à quelque prodigieux insecte venu d'un autre monde. L'appareil portait les cocardes vertes, blanches et noires de l'aviation militaire de la République de Zambara.

— Qu'avez-vous fait de mon appareil ? demanda l'oncle Pierre à l'adresse de Gomez. Je l'avais laissé dans cette même crique, sous la garde du pilote et, en son lieu et place, je n'aperçois plus que votre espèce d'éléphant marin.

Un œil à demi fermé, l'autre grand ouvert, en une attitude qui lui était familière, don Porfirio regarda son interlocuteur.

— Je vous ai expliqué, señor Loarec, dit-il, comment nous avions capturé votre pilote, mais je ne vous ai pas dit, au sujet de votre appareil… Un bien bel hydravion, ma foi… Malheureusement, l'un de nous, qui sans doute avait à ce moment-là l'esprit tourné vers la plaisanterie, a détaché son amarre et il s'en est allé au fil de l'eau. À présent, sa carcasse démantibulée doit probablement se trouver quelque part au fond de l'eau, sous la chute… Vraiment dommage que ce soit arrivé de cette façon, señor Loarec. Un si bel hydravion méritait bien une fin plus digne.

Pendant que s'échangeaient ces dernières paroles, les sacs contenant le trésor avaient été hissés dans le Catalina. À leur tour, les membres de la petite troupe, prisonniers et autres, prirent place. Mais, au moment du décollage, un des moteurs refusa de démarrer.

Gagnant le poste de commande, Gomez invectiva le pilote, lui reprochant de négliger son appareil et d'être responsable de la panne qui, déjà, au poste militaire du rio Santa-Anna, avait immobilisé l'appareil pendant deux longues journées. Pourtant, la colère de don Porfirio ne changeait rien à la situation. Le moteur défectueux devait être examiné et, comme le pilote n'avait personne pour l'aider à effectuer la réparation, on ne pourrait à coup sûr pas repartir avant le lendemain. Comme le sol de la rive se révélait marécageux, don Porfirio décida de camper dans la caverne, où les douze sacs de cuir furent transportés à nouveau. Les Indiens Bleus qui, pour rien au monde, n'auraient voulu passer une nuit sous terre, s'en furent,

toujours protégés par leur hochet magique, retrouver leurs compagnons demeurés sur l'îlot. Seul, le pilote devait rester à bord du Catalina.

**

L'aube balayait maintenant l'horizon de ses lueurs encore incertaines. Une demi-heure plus tôt, le pilote était venu avertir don Porfirio que la réparation était terminée, puis il était aussitôt retourné à l'appareil pour passer aux dernières vérifications.

Quand les huit hommes grimpèrent à bord, les moteurs tournaient déjà et, à travers la coupole avant de l'hydravion, on pouvait apercevoir, dans la pénombre, la silhouette imprécise du pilote penché sur le tableau de bord. Les trois prisonniers, pieds et poings liés, furent allonges sur le plancher de l'appareil et, dans la demi-obscurité, ils faisaient songer à quelque misérable bétail ligoté et promis au couteau du sacrificateur.

Porfirio Gomez qui, le dernier, s'était hissé dans la carlingue, claqua la porte derrière lui, la verrouilla et, se penchant ensuite vers le poste de commande, cria :

— En route pour Cuidad Porfirio, Juan !

Le pilote ne se retourna pas. Il se contenta de hocher sa tête casquée de cuir et le Catalina se mit à glisser lentement sur la surface calme du rio. Quelques minutes plus tard, il bondissait en plein ciel, suivant le cours du Curupiri qui se découpait, tel un immense ruban de magnésium, sur la masse encore obscure de la forêt.

Gomez s'était assis face à ses prisonniers et les considérait d'un œil narquois. La joie qui le possédait était à ce point intense qu'au bout d'un moment, il lui devint impossible de la maîtriser.

— Pierre Loarec, fit-il comme pour lui-même, le Roi du Pétrole de San Felicidad, et Pablo Cabral, l'ennemi juré du régime, pris tous les deux dans un unique coup de filet, en même temps que le fabuleux trésor de Montbuc le Flibustier, cherché en vain depuis plus de deux siècles ! Je suis un homme comblé, amigos, car à présent j'ai la fortune et, demain, j'aurai écrasé mon pire ennemi, vous, Pablo Cabral. Alors, plus rien ne me résistera. Je conquerrai San Felicidad et mes armées pousseront jusqu'aux frontières du Mexique, jusqu'à Panama.

Claude Loarec eut un petit rire fabriqué de toutes pièces pour la circonstance, une sorte de compromis entre l'hilarité d'un clown et le cri de l'oiseau moqueur.

— Panama et son canal, dit-il avec une expression comique. Quel beau rêve pour un conquérant !... Voudriez-vous, par hasard, inimitable don Porfirio, faire trembler la puissance des Etats-Unis sur ses bases ?

— Et pourquoi pas ? enchaîna l'oncle Pierre. Rien n'est impossible au grand Porfirio Gomez, qui a pris le pouvoir en faisant massacrer les membres de l'opposition à la mitrailleuse. Demain, ce soir peut-être, la puissance américaine lancera son chant du cygne devant la menace porfirienne, et la redoutable Russie courbera l'échine...

— Les dernières nouvelles du soir ! Les dernières nouvelles du soir ! se mit à hurler Claude sur le ton de fausset propre aux crieurs de journaux. *Un nouveau Pearl Harbor - L'aviation zambarienne détruit San Francisco ! - New York déclarée ville ouverte ! - Les troupes du sérénissime président Gomez, après avoir submergé le Japon, débarquent en Sibérie et atteignent Moscou en deux jours de marche forcée - Aux dernières nouvelles, Porfirio l'invincible se serait installé à la Maison Blanche !*

Ce flot de facéties prit Gomez au dépourvu, à tel point qu'il ne trouva rien à y répondre.

— Riez toujours, señores, dit-il enfin d'une voix sourde. Vous êtes en mon pouvoir, et ne retrouverez votre liberté que contre une solide rançon. Quant à vous, Pablo...

Le tyran de Zambara se tourna vers Cabral.

— Quant à vous, Pablo, vous allez mourir.

Le jeune patriote eut une moue de mépris.

— Je recevrais avec plaisir douze balles dans la poitrine, dit-il, si j'étais certain que mon exécution devait sonner le glas de votre pouvoir.

— Et moi, lança l'oncle Pierre, je vous donnerais toute ma fortune en rançon si j'avais l'assurance qu'à partir de cet instant vous ne puissiez jamais plus fermer l'œil.

Gomez agita convulsivement ses longues mains velues, dont les doigts se recourbaient légèrement en forme de griffes.

— Ne craignez pas pour moi, señor Loarec, fit-il d'une voix sourde. Non seulement je continuerai à dormir durant toutes mes

nuits mais, en outre, je toucherai votre rançon et, je vous en préviens, elle sera digne d'un roi.

— Aucune de vos prisons ne pourrait me garder, et vous le savez bien, rétorqua l'oncle Pierre. Zambara est trop près de San Felicidad. La compagnie que je dirige est fort puissante et, un beau matin, à l'aube, une équipe de commandos pourrait débarquer à Cuidad Porfirio et venir me libérer, moi et mon neveu. Je pourrais également acheter vos gardiens.

Mais Gomez secoua la tête.

— Nous vous donnerons des gardiens incorruptibles, señor Loarec, comme par exemple…

— Les Indiens Bleus, glissa Lüber avec un sourire complice.

— Oui, c'est cela, les Indiens Bleus ! s'exclama le dictateur. On vous conduirait à leur village et ils vous garderaient prisonniers jusqu'à ce qu'on ait payé votre rançon. Les Indiens Bleus, quels parfaits geôliers ils feraient ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !…

À ce moment, un léger choc ébranla l'appareil, comme si quelque frein agissait soudain sur les parois du fuselage. Les moteurs cessèrent de tourner et, au bout de quelques instants, l'appareil tout entier s'immobilisa. Le rire de Gomez se figea sur ses lèvres. Il sursauta, et, se penchant, jeta un coup d'œil par une des coupoles latérales. Presque aussitôt il se redressa et cria à l'adresse du pilote :

— Pourquoi nous sommes-nous posés, Juan ? Pourquoi ?

Comme aucune réponse ne lui parvenait, il traversa la carlingue en quelques pas et pénétra dans le poste de pilotage.

— Pourquoi nous sommes-nous posés, Juan ? demanda-t-il avec colère.

Lentement, le pilote se tourna vers lui. Gomez eut un mouvement de recul.

— Mais… ce n'est pas Juan ! dit-il.

En effet, l'homme qui lui faisait face n'était pas Juan, mais Bob Morane, et il braquait un gros colt automatique vers le ventre du dictateur.

Morane s'était levé et avait rejeté le casque de cuir qui lui couvrait la tête.

— Tournez-vous, Excellence, dit-il avec une feinte politesse.

Don Porfirio, qui n'était guère encore revenu de sa surprise, demeura immobile.

— Tournez-vous, Excellence, répéta Bob.

Mais, cette fois, sa politesse l'avait abandonné. Frappé en plein par cette voix soudain devenue tranchante et par ce visage à l'expression opiniâtre, Gomez obéit. Bob lui entoura le cou de son bras gauche et le tira violemment en arrière. En même temps, il lui collait le canon de son automatique dans le creux des reins.

— Détachez les prisonniers, commanda alors Bob à l'adresse des compagnons de Gomez. Et, au moindre geste suspect, je n'hésiterai pas à faire feu sur votre chef.

Personne ne bougea. Le canon de l'automatique s'enfonça brutalement au creux des reins de Gomez, et celui-ci grimaça de douleur. Il comprit alors que le Français était bien décidé à mettre sa menace à exécution.

— Détachez les prisonniers, dit-il d'une voix angoissée. Détachez les prisonniers.

Deux des Zambariens se penchèrent vers l'oncle Pierre et ses compagnons, mais Lüber, qui se souciait fort peu à présent de la vie du dictateur, tenta de tirer son revolver. Rapidement, Bob glissa sa propre arme sous le bras de Gomez et fit feu. Lüber, touché à l'épaule droite par le lourd projectile, fut projeté contre la paroi du fuselage et tomba assis. Son bras, rendu inutilisable, pendait inerte, comme une chose étrangère à son propre corps.

Quelques minutes plus tard, l'oncle Pierre, Claude et Pablo Cabral étaient libres. Leur premier soin fut de désarmer leurs adversaires et de les charger de liens à leur tour. Alors seulement, ils réalisèrent tout le fantastique de la situation. Bob Morane, qu'ils croyaient mort, était là, devant eux, avec ses vêtements en loques, ses joues creuses tachées de sang et un air d'échappé de l'enfer.

Le premier, Claude retrouva la parole.

— Comment êtes-vous ici, Bob ? demanda-t-il, le visage éclairé par la joie. Lüber avait affirmé que vous aviez péri là-bas, dans les rapides et, au lieu de cela, vous arrivez à point pour nous tirer des pattes de ce pantin bouffi d'orgueil de Porfirio Gomez.

— Pour me sauver une seconde fois la vie, señor, renchérit Pablo Cabral.

— Et couper court à ce tête-à-tête avec Gomez qui me donnait la nausée, fît à son tour l'oncle Pierre.

Morane serra silencieusement les mains des trois hommes, puis il dit d'une voix calme :

— Non, mes amis, je n’étais pas mort. Pourtant, on peut dire que je reviens de loin.

X

Certes, Bob Morane revenait de loin.

Lorsqu'il avait plongé dans la rivière pour éviter l'attaque des Indiens Bleus, il avait coulé comme une pierre et le flot l'avait aussitôt emporté. Pendant un temps qui lui parut interminable, il fut ballotté entre deux eaux, roulé sur lui-même, redoutant à chaque instant de heurter un rocher ce qui, à la vitesse où le courant l'entraînait, lui aurait sans doute été fatal. Il réussit cependant à remonter à la surface et à remplir d'air ses poumons, mais un remous s'empara de lui et l'attira à nouveau vers le bas. La puissance du courant était telle que toute lutte se révélait inutile. À un moment donné, quelque chose d'énorme et de noir tournoya devant lui. Il replia les bras au-dessus de sa tête, mais sans parvenir pourtant à amortir complètement le choc. À moitié assommé, il chercha instinctivement devant lui un objet quelconque auquel se raccrocher, et ses mains se refermèrent sur un corps rond et rugueux, qu'il serra avec désespoir. Et la chose inconnue l'entraîna, presque inconscient, à une vitesse de train express.

Quand Morane eut repris complètement ses esprits, il flottait en eau calme. Dans la chose à laquelle il s'était agrippé, il reconnut une branche d'arbre, faisant partie d'une grosse souche, arrachée sans doute aux rives par le lent travail de sape de la rivière.

Bob regarda autour de lui. Il avait dépassé l'îlot où, la veille, le camp avait été installé, et la souche filait doucement vers l'aval. En un clin d'œil, le Français jugea la distance le séparant de la rive, se demandant si, dans l'état d'épuisement où il se trouvait, il serait capable de l'atteindre. Il repéra un endroit rocheux, où il lui serait aisé de prendre pied et, abandonnant la souche, il se mit à nager lentement. Par bonheur, il ne semblait pas y avoir de caïmans en cet endroit, ni de poissons carnivores, et il put atteindre la berge sans encombre. Là, il se laissa tomber dans un creux de rochers, exposant avec délice son corps au soleil afin de ramener un peu de chaleur dans ses membres engourdis.

Au bout d'un moment, il se sentit mieux et put envisager la situation. Tout d'abord, il projeta de gagner à la nage, au cours de la

nuit, l'îlot où étaient demeurés les Karapeï. Profitant des ténèbres, il tirerait à l'eau les deux pirogues, en coulerait une et, avec l'autre, tenterait de regagner un endroit civilisé quelconque sur le rio Santa-Anna. De là, il passerait à San Felicidad et, avec l'aide des collaborateurs de Pierre Loarec, envisagerait le moyen de tirer ce dernier et ses deux compagnons des griffes de Porfirio Gomez.

Pourtant, cette solution ne satisfaisait guère Morane. Elle renfermait trop d'aléas et, en outre, il ne pouvait abandonner ainsi Claude, l'oncle Pierre et Pablo Cabral à la fantaisie, peut-être meurtrière, du tyran de Zambara.

Une fois de plus, Bob se demanda comment Gomez avait pu parvenir à la cataracte. Selon toute probabilité, il avait été mis au courant de toute l'histoire par le capitaine Foldès. Mais dans ce cas, comment Foldès et Porfirio Gomez avaient-ils pu gagner aussi rapidement le Haut Curupiri ? Certainement pas par le fleuve lui-même. Restait l'avion ou, plutôt, l'hydravion car dans ces régions de grandes forêts il n'existait guère de terrains propices à l'atterrissage et, seuls des appareils de type amphibie y pouvaient être employés.

Lentement, Morane inspecta le rio mais, aussi loin que ses regards pouvaient porter, de l'horizon, vers l'aval, à la cataracte, il ne remarqua rien ressemblant à un hydravion. « Le tronçon supérieur ! » pensa-t-il. C'était cela. L'hydravion, s'il existait, devait se trouver amarré au sommet de la chute, là où Pierre Loarec avait, lui aussi, posé le sien.

— Le plus sage serait d'aller y voir, murmura Bob.

Déjà, il projetait de pénétrer dans l'appareil et d'y attendre, soigneusement caché, le retour de Gomez et de ses hommes, pour tenter alors de retourner la situation à son avantage.

Mais soudain, Morane eut peur de ne pas atteindre le tronçon supérieur du rio avant le départ du dictateur et de ses prisonniers. Il se demanda également pendant un instant si Claude, Pierre Loarec et Pablo Cabral étaient encore en vie. À cette question, il le savait, seule une action rapide de sa part pouvait donner une prompte réponse.

En se dissimulant avec soin dans les broussailles, le Français entreprit en longeant la berge, de regagner les abords de la chute. Il y parvint aisément et s'engagea parmi les éboulis, tentant de se maintenir le plus à l'écart possible de l'endroit où il avait rencontré les Indiens Bleus.

Ce fut une montée pénible, car il devait sans cesse se dissimuler de rocher en rocher et ramper pour ne pas courir le risque de se faire repérer par les Karapeï ou les hommes de Porfirio Gomez.

Finalement, après plus d'une demi-heure d'efforts, Morane atteignit le sommet de la chute. Mais il dut se jeter aussitôt à plat ventre, le cœur battant, le souffle court. À quelque distance, un gros hydravion Catalina était amarré dans une petite crique et des hommes, pataugeant dans l'eau jusqu'à mi-cuisses, montaient à son bord. Parmi ces hommes, Bob reconnut Porfirio Gomez, Claude Loarec, l'oncle Pierre et Pablo Cabral. Sur la berge, il remarqua un groupe d'Indiens Bleus, sans doute les mêmes qui, tout à l'heure, l'avaient assailli, lui et Foldès.

— Trop tard, murmura Morane, l'hydravion va prendre l'air, et je ne puis rien faire… Rien.

La rage lui mordait le cœur. Impuissant, il guettait le moment où les hélices de l'appareil se mettraient à tourner. Alors, ce serait fini. Gomez emmènerait ses prisonniers à Cuidad Porfirio, et avec eux le trésor. Tout serait perdu. Privé du moyen de chantage qui, jusqu'alors, lui avait permis de faire pression sur ses ennemis, Morane ne pourrait plus que tenter de gagner San Felicidad par ses propres moyens et, là, demander du secours aux collaborateurs de l'oncle Pierre.

Un vrombissement s'ajouta soudain au bruit de la cataracte, et les hélices du Catalina se mirent à tourner, tandis que, sur la berge, les Indiens Bleus reculaient avec appréhension. Puis, ce vrombissement devint irrégulier et une des hélices s'immobilisa, repartit, puis s'immobilisa à nouveau, définitivement cette fois. Les gaz furent coupés et les passagers regagnèrent la berge. Des sacs de cuir qui devaient contenir le trésor, furent chargés sur les épaules des Indiens Bleus, et tout le monde s'engagea à nouveau dans le couloir conduisant à la caverne. Seul, un homme demeura près de l'appareil. Il grimpa sur l'aile et se mit à travailler au moteur défectueux.

Alors, Morane sourit. Cette panne providentielle allait peut-être lui permettre de se porter efficacement au secours de ses compagnons. L'espoir était à nouveau en lui et avec l'espoir et un peu de courage, il le savait, tout redevenait possible.

En rampant, Bob s'approcha du Catalina et, dissimulé parmi les rochers, il se mit à attendre avec patience le moment où, profitant de l'inattention du pilote, il pourrait se rendre maître de l'appareil.

**

Le froid du matin pénétrait Morane. Avec peine, il souleva ses paupières alourdies par la fatigue et fixa ses regards sur la pauvre lumière brillant à bord du Catalina.

Durant toute la nuit, le pilote avait travaillé au moteur, et il allait sans doute passer maintenant aux essais définitifs. Au premier appel, l'hélice démarra et, à son ronronnement, Morane sut immédiatement que l'appareil était en état de prendre l'air. Là-bas, le pilote avait coupé les gaz et, au déplacement de sa lampe portative, Bob comprit qu'il gagnait la rive. La lumière disparut ensuite dans le couloir menant à la caverne sous la cascade.

« L'hydravion est sans surveillance à présent », pensa Morane. Il emplit ses poumons d'air et sentit la fatigue le quitter. Il se leva et, tous les sens aux aguets, à demi courbé, il dévala la pente menant au rio. Entrant dans l'eau, il gagna le Catalina et, après avoir lancé un regard vers la berge, se hissa à bord. Son premier soin fut de chercher une arme, mais il n'en trouva guère. « Le pilote devait, bien sûr, posséder un revolver, songea-t-il, mais il l'aura emporté… »

Comptant sur la surprise pour triompher de ses adversaires, Bob se tapit dans l'obscurité.

Son attente ne fut pas longue. Un clapotis et une lumière diffuse lui signalèrent le retour du pilote. Sa silhouette se découpa en noir dans l'ovale de la porte et, sa lampe brandie devant lui, il grimpa dans la carlingue. Dissimulé dans une encoignure du poste de commandes, Bob retenait son souffle, prêt à agir quand il en jugerait le moment propice.

Enfin, l'homme pénétra dans le poste. Il passa tout près de Morane et celui-ci, lui crochant l'épaule, le fit virevolter. Son poing droit, sur lequel il appuyait tout le poids de son corps, toucha le pilote à la mâchoire. Mais l'homme, au moment où Bob le frappait, avait eu un instinctif mouvement de défense et la lampe, qu'il tenait dans sa main gauche, heurta violemment le Français à la tempe. À demi étourdi, Bob recula. Il sentit le sang couler le long de son visage et, à la lueur de la lampe tombée à terre, il aperçut le pilote qui, s'étant redressé, s'apprêtait à tirer son revolver.

Dans un sursaut désespéré, Morane plongea en avant. Sa tête atteignit le pilote au creux de l'estomac et les deux hommes roulèrent

sur le plancher, réunis en un farouche corps à corps. Le pilote était fort et adroit, mais Bob se battait avec l'énergie du désespoir, car il savait que, s'il était vaincu, tout serait perdu pour lui et ses amis. D'un puissant crochet, il réussit à étourdir son adversaire, qu'un second coup vint mettre définitivement hors de combat.

Le premier soin de Morane, quand il se fut redressé, fut de récupérer le revolver de son antagoniste, puis il ligota solidement ce dernier avec des courroies découvertes dans un coin de la carlingue. Des chiffons firent un excellent bâillon.

Traînant alors le corps inerte du pilote, Bob alla l'enfermer dans ce qui, jadis, servait de soute à bombes. Il en ferma soigneusement la porte et, seulement alors, se sentit soulagé. Pourtant, le plus dur restait à faire : prendre la place du pilote et réussir à tromper Porfirio Gomez sur son identité.

À vrai dire, Morane avec son visage allongé et ses cheveux drus, ne ressemblait en rien au pilote, un demi-sang à la figure ronde et aux cheveux longs et calamistrés. Bob se contenta donc de se coiffer du casque de cuir que son adversaire avait perdu au cours de la lutte. De cette façon, vu de dos, il pouvait espérer ne pas être découvert.

Mais, là-bas, au-dessus de la forêt, l'aube commençait à poindre. Bob alla s'asseoir aux commandes, posa le revolver sur ses genoux et fit tourner les moteurs. Afin de ne pas courir le risque d'être reconnu à travers le plexiglas de la coupole il éteignit la lumière du poste de pilotage, laissant seulement allumée la lampe du tableau de bord. Si, comme il le supposait, le départ devait avoir lieu aux premières lueurs du jour, Porfirio Gomez ne tarderait plus à présent.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées, quand des lumières brillèrent sur la berge. Bob crispa les mains sur les manettes de commandes. « Le moment critique est venu », songea-t-il. « Tant que Porfirio Gomez demeurera derrière moi, je garderai une chance de m'en tirer. Mais si, au contraire, il vient me regarder en dessous du nez, tout sera perdu… »

Par bonheur, Porfirio Gomez, tout à son triomphe, n'avait guère songé comme on le sait, à venir regarder Morane en dessous du nez. Et en cela il eut tort car, bien souvent, faute de ne pas aller regarder sous le nez des gens, on en arrive à ne pas voir plus loin que le bout du sien propre.

**

Dans la carlingue du Catalina, la joie régnait à présent. Il y avait toujours des prisonniers étendus sur le plancher, mais ce n'était plus les mêmes. On avait provisoirement pansé l'épaule de Gert Lüber. Quant à la blessure, reçue au cours du combat avec le pilote, que Morane portait à la tempe, elle s'était révélée sans gravité. Le Français mangeait à présent de grand appétit, car il n'avait plus pris aucune nourriture depuis la veille. À vrai dire, le repas, prélevé sur les réserves de Porfirio Gomez, n'avait rien d'un festin de Lucullus car des fayots à la sauce tomate et du lard ranci n'ont jamais voulu se faire passer pour des mets recherchés, mais pourtant Morane y faisait largement honneur, affirmant une fois de plus que rien ne valait une bonne petite émotion pour ouvrir l'estomac d'un honnête homme.

Au bout d'un moment, Bob repoussa son assiette, vide, avec un geste de regret. Sur ses traits durcis et creusés par les fatigues des derniers jours, un grand sourire mettait maintenant sa marque rassurante.

— Mes amis, dit-il, vous devriez avoir devant vous le plus heureux des hommes. Nous avons conquis le trésor de Montbuc le Flibustier et triomphé de nos ennemis. Pourtant, quelque chose manque à ma joie.

— Quoi donc ? interrogea Claude.

— Jamais peut-être, répondit Bob, je ne verrai la vieille forteresse de Cuidad Porfirio, ni ses églises datant du temps de la Conquête, et cela me déchire le cœur. Car je ne suppose pas qu'il serait prudent de regagner Cuidad Porfirio après la jolie petite corrida que nous venons de mener sur un territoire qui en dépend.

L'oncle Pierre hocha la tête.

— Il serait en effet, plutôt malsain de débarquer dans la capitale en poussant don Porfirio, chargé de liens, devant nous. Si le peuple nous acclamerait, la police, au contraire, aurait vite fait de nous confectionner un sort fort peu enviable. Le plus sage, à l'heure présente, serait, je crois, de mettre sans retard le cap sur San Felicidad.

Mais Pablo Cabral eut un geste de dénégation.

— Je ne vous accompagnerai pas, señores, dit-il. Ma place est ici, dans mon pays, où je dois aider mes concitoyens à recouvrer leur

liberté. Et cet homme – il désignait Porfirio Gomez – doit lui aussi demeurer ici, car il appartient au peuple de Zambara.

Morane, Claude et l'oncle Pierre approuvèrent leur compagnon.

— Pablo a raison, fit Bob. Si Zambara peut être sauvé de la tyrannie, tout doit être tenté. Nous tenons Gomez en notre pouvoir mais, demain peut-être un autre orgueilleux de son espèce prendra sa place, et tout sera à refaire. Les partisans de la liberté doivent agir sans retard. Et comment pourraient-ils agir si leur chef passait de son plein gré à San Felicidad ? Cette fois, rien n'oblige Pablo à quitter le pays. Qu'il nous dise comment nous pouvons l'aider dans sa tâche.

Du regard, Cabral remercia les trois Français.

— Non loin d'ici, expliqua-t-il, mes partisans possèdent une retraite secrète, à laquelle nous avons donné le nom de Pueblo Bolivar, en souvenir du grand libérateur des peuples d'Amérique Latine. Cette retraite est située non loin de la frontière du Guatemala, au milieu de vastes marais. Conduisez-moi jusque-là et, ensuite, nous partirons chacun de notre côté, vers nos propres destins.

— Quelle route faut-il emprunter pour atteindre cette retraite ? interrogea Bob.

— Il suffit de suivre le cours du Curupiri jusqu'à son confluent avec le rio Santa-Anna, puis remonter le Santa-Anna jusqu'à sa source. Ensuite, je vous indiquerai l'emplacement des marais.

Morane qui était assis sur le plancher, se leva et marcha vers le poste de pilotage en disant :

— En route donc pour Pueblo Bolivar !

Mais, en lui-même, il songeait : « Qui sait, peut-être la verrai-je malgré tout, la vieille forteresse de Cuidad Porfirio, et aussi ses églises du temps de la Conquête… »

XI

Pueblo Bolivar tenait à la fois du repaire de brigands, de la tanière de bêtes sauvages et du village lacustre. Une vingtaine de cabanes, bâties sur pilotis et qui, soigneusement camouflées avec des branchages, ressemblaient, vues du ciel, à de vulgaires îlots de végétation.

Morane ne serait pas parvenu à les reconnaître si Pablo Cabral, assis à ses côtés dans le poste de commandes ne lui en avait désigné l'emplacement du doigt.

— Il serait prudent de ne pas nous poser trop près, conseilla Cabral, car ne l'oublions pas, notre hydravion porte les cocardes de l'aviation militaire de Zambara. En survolant les cabanes à trop basse altitude, nous courrions le risque d'essuyer des coups de feu.

Pesant sur les commandes, Morane fit effectuer un grand arc de cercle au Catalina, chercha sur le marais un espace libre de toute végétation, et l'appareil se posa sur l'eau calme, pour s'immobiliser bientôt, à un kilomètre environ de l'agglomération.

Aussitôt, Cabral se précipita vers la porte de la carlingue, l'ouvrit et, selon un signal convenu, déchargea par cinq fois son revolver vers le ciel. Quelques minutes plus tard, deux grandes pirogues se détachaient du village lacustre et glissaient vers l'hydravion. Quand elles arrivèrent à proximité, Morane et ses compagnons purent se rendre compte qu'elles étaient chargées d'hommes armés jusqu'aux dents. Tous, coiffés de vastes sombreros de paille tressée, portaient des carabines à répétition ou des fusils-mitrailleurs Thompson, et des bandes de cartouches se croisaient sur leurs poitrines.

À l'avant de la première pirogue, une sorte de géant à la barbe noire et hirsute, se dressait, sa mitraillette braquée et prête à faire feu à la moindre alerte.

— Lobo, amigo mio ! cria Cabral à l'adresse du géant.

Les pirogues étaient toutes proches à présent. Sur le visage de l'homme répondant au nom de Lobo, une expression d'intense surprise se peignit.

— Par la Sainte Dame de Guadalupe, c'est Pablo Cabral en personne !

Il se tourna vers ses compagnons et répéta :

— C'est Pablo Cabral, amigos ! Oui, Pablo Cabral, que nous croyions tous mort.

Une acclamation accueillit ces paroles et les chapeaux s'agitèrent au bout des bras tendus pour souhaiter la bienvenue au chef retrouvé, et tous les hommes criaient :

— *Viva Pablo Cabral ! Viva l'amigo del Pueblo !*... Vive Pablo Cabral ! Vive l'ami du Peuple !

Des coups de feu isolés, tirés en l'air, se mirent à claquer, puis les mitrailleuses se mirent de la partie, et ce fut une pétarade d'enfer, digne en tous points d'une fiesta mexicaine. D'un geste cependant, Cabral avait calmé l'allégresse de ses partisans.

— Mes amis, cria-t-il, si la Providence m'a permis d'échapper aux policiers lancés à mes trousses, c'est pour que, cette fois, je puisse enfin vous conduire à la victoire et renverser définitivement le pouvoir tyrannique opprimant le peuple de Zambara.

D'une des pirogues, une voix s'éleva, pour demander :

— Comment feras-tu, Cabral ? Avec quoi pourrons-nous combattre les avions de ce chien de Porfirio ?

Pablo Cabral sourit et écarta les bras en signe d'apaisement.

— Ne croyez pas que nous soyons désarmés, cria-t-il. Nous avons un otage, qui nous permettra de faire pression sur le gouvernement.

— Quel otage ?... demanda encore la voix. Vous pourriez menacer de faire exécuter n'importe quel otage, cela ne ferait reculer en rien Porfirio Gomez, même si l'otage se trouvait être son propre frère.

Sans daigner répondre à cette dernière remarque, Cabral rentra à l'intérieur de la carlingue et empoignant don Porfirio, toujours ligoté, par le col de son vêtement, il le traîna vers la porte. Là, il força le tyran à se redresser, face aux pirogues.

Un silence de mort succéda à cette apparition. La stupéfaction marquait tous les visages. Puis des murmures montèrent qui, bientôt, se changèrent en cris de haine.

— Porfirio ! Porfirio ! À mort !... À mort !...

Un exalté épaula sa carabine et visa Gomez, mais Cabral lui fit un rempart de son corps, et l'homme rabaissa son arme.

— L'usurpateur sera jugé par un tribunal régulier, cria encore Pablo, et puni seulement en vertu des crimes dont il sera reconnu coupable, preuves et témoignages à l'appui. Dans la nouvelle autorité

que nous voulons instaurer à Zambara, la justice devra régner en souveraine maîtresse, et Porfirio sera le premier à profiter de cette justice. Pour l'instant, il est mon prisonnier et quiconque osera attenter à sa personne payera cet acte de sa vie.

Quelques minutes plus tard, l'hydravion venait s'amarrer à proximité du village lacustre. Morane, l'oncle Pierre, Claude et Pablo Cabral mirent pied à terre, tandis que Gomez, Gert Lüber et les autres prisonniers étaient enfermés, sous bonne garde, dans l'une des cabanes.

**

L'allégresse des patriotes zambariens, consécutive à la capture du dictateur, était à présent tombée.

Ce soir-là, les principaux chefs révolutionnaires, dont Cabral et Lobo, le géant, se trouvaient réunis en compagnie de Morane, de l'oncle Pierre et de Claude Loarec, à l'intérieur de la plus grande des maisons lacustres et, à la suite d'ardentes conversations, il apparaissait de plus en plus évident que la libération de Zambara n'était guère encore devenue un fait acquis.

— Tant que les collaborateurs de Gomez n'auront pas appris la disparition de ce dernier, avait fait remarquer Lobo, tout sera bien et nous garderons un avantage, purement psychologique, il faut le dire. Ensuite cependant, quelqu'un d'autre parmi ces collaborateurs prendra le pouvoir, et nous en reviendrons au même point. À mon avis, il faudrait fomenter immédiatement une révolte populaire à Cuidad Porfirio même et, si elle triomphe, instituer un nouveau gouvernement dont, vous, Pablo Cabral, prendriez aussitôt la présidence.

Mais Cabral secoua la tête.

— En considérant l'état de nos forces, dit-il, ce plan serait difficile, sinon impossible à réaliser pour l'instant. Certes, nous avons la masse pour nous, mais que pourrait cette masse contre les avions de Gomez ? Ceux-ci prendraient les rues de la capitale en enfilade et leurs mitrailleuses sèmeraient la mort dans les rangs des révoltés.

Assis à terre, dans un coin de la cabane, Morane réfléchissait. Peu à peu, il avait pris intérêt au sort de Zambara, et cela non seulement parce que, depuis son arrivée dans le pays, il avait eu maille à partir avec les autorités du gouvernement, mais surtout

parce que, toujours, il avait haï l'idée de la dictature. Au bout d'un moment, il releva la tête et demanda, à l'adresse de Cabral :

— Est-elle si puissante, cette aviation, que vous semblez la craindre à ce point ?

— À peine douze appareils, répondit le révolutionnaire. Des Mosquito, des Spitfire et des Lightning de la dernière guerre, achetés aux surplus des armées alliées. Tous des avions démodés, peut-être, mais malgré cela, terriblement efficaces.

— Douze appareils seulement, fit Bob. Mais que diable, il ne doit pas être impossible de les détruire au sol.

— Nous n'avons pas d'avions pour cela, dit Cabral, et pas de bombes non plus.

Morane en un geste qui lui était devenu une sorte de tic, passa ses doigts écartés dans ses cheveux drus.

— Vous vous trompez, Pablo, rétorqua-t-il. Vous possédez à présent un avion, le Catalina qui nous a amenés ici. En outre, il serait aisé de fabriquer des bombes incendiaires…

— Bien sûr, señor, interrompit Lobo, et il faudrait aller les jeter, une par une, sur les avions de Gomez et faire mouche à chaque coup. D'ailleurs, personne parmi les membres de notre petite troupe ne serait capable de piloter l'hydravion. Tel qu'il est, il nous est aussi utile que pourrait l'être un sabre de bois dans un duel au revolver.

Cette fois, Morane prit un instant avant de répondre. Les paroles qu'il allait prononcer allaient peut-être l'engager dans une aventure dangereuse. Cependant, son parti était déjà pris.

— Vous vous trompez encore, dit-il enfin. Non seulement vous avez l'hydravion, mais aussi un pilote, moi-même. Je suis prêt à vous aider.

Pablo Cabral eut un geste de refus.

— Nous ne pouvons accepter votre offre, dit-il. Nous, citoyens de Zambara, en nous révoltant, nous risquons notre vie, mais nous le faisons pour notre patrie. Vous, au contraire, señor Morane, êtes étranger à ce pays, et ceci n'est pas votre combat.

Mais la résolution de Bob était définitive, et rien ne pourrait l'en faire démordre.

— Ce combat est celui de tous les hommes, dit-il, puisqu'il est celui de la liberté. Voilà pourquoi il est aussi le mien. Demain, j'irai conduire le señor Loarec et Claude à San Felicidad et, à mon retour, je ferai un crochet par Cuidad Porfirio et survolerai l'aérodrome

militaire afin de me rendre compte s'il existe un moyen quelconque de détruire cette armée de l'air qui vous effraie tant.

À ce moment, l'oncle Pierre qui, jusque-là, n'avait pas tenté de prendre part à la conversation, prit la parole.

— Si notre ami Bob le permet, dit-il, nous remettrons notre départ pour San Felicidad à quelques jours, car mon neveu et moi voudrions, nous aussi, prendre part à cette révolution.

Il se tourna vers Cabral.

— À partir de ce moment, amigo, considérez que l'armée de la libération compte trois soldats de plus.

XII

Le lourd Catalina glissa sur les eaux calmes du marais, prit de la vitesse et, lentement, s'éleva. Il vira sur l'aile, pointant son avant, par-dessus la jungle hostile, vers la mince veine d'argent du Haut Santa-Anna.

Morane était seul à bord, et il se demandait s'il réussirait à mener à bien la mission qu'il s'était assignée : découvrir le moyen d'anéantir la petite armée aérienne de Porfirio Gomez, destruction dont dépendait la liberté du peuple de Zambara tout entier. Au moment où il partait ainsi pour une action exaltante, il se rendait compte combien le trésor de Montbuc le Flibustier était passé au second plan. Plus personne d'ailleurs n'y avait songé, ou à peine, depuis la capture de Porfirio Gomez, tellement la nécessité d'une attaque rapide et efficace contre la tyrannie se faisait sentir avec acuité. Ainsi, Montbuc, au cours de sa vie de rapines, passée à attaquer les navires apportant en Espagne l'or des Amériques, avait amassé des richesses pour s'ingénier ensuite à les dissimuler au fond de la forêt tropicale et maintenant, ces richesses, une fois découvertes, semblaient ne pas avoir plus de valeur pour les hommes qu'un peu de terre desséchée.

À présent, l'hydravion survolait le rio, dont les méandres faisaient penser à quelque python fabuleux cherchant sa route à travers la jungle. De-ci, de-là, une cabane au toit couvert de palmes, refuge de récolteurs de caoutchouc ou d'orpailleurs, se dressait, minuscule, sur les rives, rappelant la présence des hommes dans cet océan de verdure où, seule, l'inexorable loi de la nature dominait. Parfois, au loin, une nappe de fumée montait et une vaste traînée rousse, pareille à une tache de lèpre qui s'étendait, marquait la place d'un incendie. Plus loin encore, sur la droite, on apercevait une ligne de collines noyées de brume, au sein desquelles étaient peut-être enfouis les secrets d'anciennes civilisations mortes, comme celle des Mayas.

Peu à peu, le rio s'élargissait et ses méandres devenaient plus amples. C'était à présent un fleuve puissant, drainant des tonnes de boue. Sur la gauche, le rio Curupiri vint se joindre au Santa-Anna et,

au-delà, Bob aperçut les bâtiments en rondins de la garnison militaire. Il sourit en pensant qu'en reconnaissant l'hydravion de Gomez les hommes, en bas, ne soupçonneraient pas un seul instant ce qui se passait en réalité.

Mais déjà, les bâtiments étaient dépassés et, sur l'horizon, on décelait, encore noyé de brume, le large delta marécageux de l'embouchure de la rivière et, tout près, la tache blanche de Cuidad Porfirio avec, au-delà, l'étendue bleutée de la mer.

Insensiblement, le Catalina se rapprochait de la capitale, dont la forme se précisait. Morane pouvait apercevoir à présent le réseau noir des rues, détailler les édifices et, quand il les survola, y mettre un nom. À sa gauche, il reconnut la masse rébarbative et grise de la prison où lui et Claude avaient été enfermés et, sur la droite, ce qu'il supposa être le palais gouvernemental, grande bâtisse blanche, de style vaguement géorgien et entourée de spacieux jardins.

Au-delà du port, Bob repéra l'étendue roussâtre du champ d'aviation accoté à la mer. Sur l'aire d'atterrissage, une dizaine de petites croix grises marquaient l'emplacement des avions posés au sol.

Le Catalina volait maintenant à basse altitude et Morane pouvait détailler à son aise les appareils, des Mosquito, des Spitfire et des Lightning, comme l'avait déclaré Pablo Cabral. Ils étaient alignés en rang d'oignons sur le champ, et Bob en compta onze exactement. Pourtant, Cabral avait parlé de douze avions. Où donc se trouvait le douzième ? Dans un hangar peut-être. Bob ne le croyait pas car on n'était pas à la saison des pluies et le personnel du champ ne devait guère perdre de temps à rentrer les appareils. Ceux alignés en plein air en fournissaient une preuve évidente.

Bob se demandait comment, sans bombes, sans canon, il pourrait parvenir à détruire la petite escadre aérienne de Gomez. Il tournait en rond autour du champ d'atterrissage, à la recherche d'un détail quelconque qui lui permettrait de mettre son plan à exécution. Déjà, il craignait que son manège ne parût bizarre à ceux d'en bas, quand il remarqua, juché sur une petite éminence artificielle, au bord même du terrain, un énorme réservoir, d'où partaient plusieurs pipe-lines. Bob connaissait ce genre de réservoir. « Ce truc-là doit contenir des tonnes d'essence, songea-t-il, ou je ne m'y connais guère… » Aussitôt, il se mit à rire doucement, car il venait de trouver le moyen de détruire d'un seul coup la petite aviation militaire de Gomez.

Sur le terrain, des formes humaines étaient apparues et Morane voyait les petites taches pâles des visages levés vers lui. Le manège de l'hydravion devait commencer à paraître insolite, et Bob jugea qu'il était temps de l'interrompre puisque, de toute façon, il croyait avoir trouvé la solution qu'il cherchait.

Pointant le nez du Catalina vers le rio, il s'apprêtait à prendre le chemin du retour quand, soudain, sur la gauche, un point noir apparut dans le ciel, grossissant rapidement.

Bob n'eut aucune peine à y mettre un nom. « Le douzième chasseur, pensa-t-il. Il avait pris l'air et voilà qu'à présent il me tombe dessus… » Une sueur froide lui perlait aux tempes. Le chasseur en question était un Spitfire, et le Catalina n'était ni armé, ni assez maniable pour entrer en lutte avec lui.

Telle une monstrueuse mouche grise, le chasseur tournait à présent autour de l'hydravion, sans faire mine toutefois d'attaquer.

— Mais va-t-il se décider ? murmura Bob. Va-t-il se décider ?

Il fixait avec angoisse les ailes du Spitfire, s'attendant à chaque instant à voir jaillir la flamme des canons. Mais rien ne se passa. Après avoir bouclé un dernier tour sur le Catalina, le chasseur s'éloigna, filant en direction du terrain.

Morane gonfla ses poumons d'air et se détendit. Sans doute le pilote du Spitfire avait-il simplement reconnu l'hydravion du président, et il avait voulu le saluer par quelques virevoltes.

Une demi-heure plus tard, le Catalina était revenu à son point de départ et se posait sur l'eau du marais, à proximité des cabanes de Pueblo Bolivar.

Quand Bob prit pied sur l'étroite plate-forme entourant l'habitation centrale, l'oncle Pierre, Claude, Pablo Cabral et Lobo l'y attendaient. Ils ne lui posèrent aucune question mais, sur leurs visages, une curiosité intense se lisait, doublée d'une vague inquiétude. Bob les rassura aussitôt.

— Je crois avoir trouvé le moyen de faire se volatiliser les avions de Gomez, dit-il. Il me faudra seulement des cartouches de dynamite. Avec un peu de chance, ce soir même, l'aviation du tyran s'en sera allée en fumée.

Il se tourna vers Lobo et demanda :

— Avez-vous des cartouches de dynamite ici, à Pueblo Bolivar ?

Le géant eut un signe affirmatif.

— Nous en avons, dit-il, et une bonne provision encore, car nous nous en servons couramment pour pêcher.

— Tout est pour le mieux. Il faut lier ces cartouches par bottes de douze. Une dizaine de bottes en tout, que nous disposerons en étoile, neuf d'entre elles étant reliées, par des cordes longues de plusieurs mètres, à une botte centrale. Les mèches de chaque botte devront être réunies l'une à l'autre par un cordon Bickford, de façon à ne nécessiter qu'un seul allumage par botte.

Pablo Cabral paraissait soucieux.

— Etes-vous certain de réussir ? interrogea-t-il.

La réponse de Morane ne vint pas aussitôt. Il savait quel espoir il faisait naître dans l'esprit des patriotes, et il ne voulait pas les décevoir. Pourtant, il n'était lui-même pas absolument sûr de la réussite et il se demandait si une affirmation de sa part ne serait pas prématurée. Aussi fut-ce avec une certaine surprise qu'il s'entendit dire :

— Oui, Pablo, je suis certain de réussir.

Un éclair de joie, très bref, brilla dans les prunelles sombres de Cabral.

— C'est très bien, dit ce dernier. Dans une heure, Lobo et ses hommes se mettront en route pour le poste militaire du Santa-Anna, qu'ils attaqueront par surprise au cours de la nuit. À ce moment, comme vous nous l'assurez, señor Morane, les avions de Gomez seront détruits, et notre insurrection aura quelque chance d'aboutir.

L'oncle Pierre et Claude continuaient à regarder Morane avec curiosité. Finalement, le premier demanda :

— Comment comptez-vous procéder exactement, Bob ? J'avoue ne comprendre goutte à votre histoire de cartouches de dynamite disposées en étoile.

Bob sourit. Parfois, il aimait ainsi entourer les choses d'un peu de mystère.

— Avez-vous déjà joué au billard ? interrogea-t-il.

— Bien sûr. Mais je ne vois pas…

Morane feignit ignorer la dernière phrase de son interlocuteur.

— Et bien c'est ce que je vais faire, jouer au billard sur le champ d'aviation de Zambara et bousiller les chasseurs par la bande.

— Nous voudrions voir cela, fit Claude.

— Il vous suffira de m'accompagner. Vous pourrez assister à un joli feu d'artifice.

Et, en lui-même, il songeait : « Pourvu que le réservoir soit bien rempli d'essence !...»

**

Le lourd hydravion avait repris le chemin de Cuidad Porfirio mais, cette fois, Morane n'était plus seul à bord, car l'oncle Pierre, Claude et Pablo Cabral l'accompagnaient. Les quatre hommes étaient armés de mitraillettes Thompson, de revolvers et de cartouches de dynamite qui, en cas de besoin, pourraient faire office de grenades. En effet, au cas où le plan de Bob échouerait, celui-ci poserait le Catalina sur le ventre à proximité des avions de chasse, les quatre hommes s'élanceraient vers ceux-ci et les feraient sauter l'un après l'autre. Pourtant, Morane n'acceptait cette solution que comme un pis aller. Elle comportait en effet trop d'aléas car, après la destruction des appareils, il faudrait compter avec les troupes gardant l'aérodrome.

Déjà l'après-midi était fort avancée quand Cuidad Porfirio se détacha à l'horizon, dans un demi-crépuscule. Exprès, Bob avait choisi d'agir tard pour être ainsi certain que tous les chasseurs auraient regagné leur base.

Tout de suite, le Catalina se dirigea vers le champ d'aviation. Les douze appareils étaient là, au grand complet, en bordure de l'aire d'atterrissage. Un peu plus loin, sur son éminence, on distinguait la lourde masse du réservoir. Alors seulement, Bob remarqua, sur le toit des bâtiments, plusieurs mitrailleuses anti-aériennes en batterie, menaçant le ciel.

« Mon manège de tout à l'heure leur aura paru étrange, pensa Morane, et à présent ils s'apprêtent à m'envoyer quelques bonnes giclées de cuivre et de plomb à la moindre manœuvre suspecte. » Il haussa les épaules et cria à ses compagnons :

— Tenez-vous prêts ! J'amorce le virage.

Le Catalina s'inclina sur l'aile, descendit en rase-motte et se dirigea, presque en perte de vitesse, vers le réservoir. « Pourvu qu'il soit bien rempli d'essence, pensa encore Bob. Pourvu qu'il soit bien rempli d'essence... »

La porte de l'appareil avait été ouverte et, rapidement, Claude, l'oncle Pierre et Cabral allumaient les mèches.

Devant le nez de l'hydravion, le réservoir se détacha, masse carrée et sombre sur le ciel.

— Larguez tout ! hurla Bob.

Les bottes de cartouches furent jetées dans le vide et, reliées entre elles, s'écartèrent et tournoyèrent en roue. Presque au même instant, une longue série de crépitements, dominant le bruit des moteurs, déchira l'atmosphère. « Les mitrailleuses », songea Bob.

Derrière le Catalina, il y eut une énorme explosion. Les cartouches de dynamite, disposées en une vaste étoile dans le but de couvrir un plus large espace sans cependant pouvoir se disperser, avaient touché le réservoir qui, éventré par la déflagration, laissait à présent échapper un gigantesque flot d'essence enflammée. Ce flot dévala la pente de l'éminence et, véritable déluge d'enfer, atteignit la ligne des avions qui, aussitôt, se mirent à flamber comme des torches.

— Victoire ! hurla Morane en accompagnant cette exclamation d'une sorte de cri indien intraduisible en signes graphiques.

Pourtant, sa joie fut de courte durée. Un des moteurs du Catalina se cala net et un jet d'huile vint éclabousser le plexiglas de la coupole avant.

— Que se passe-t-il ? demanda Cabral en faisant irruption dans le poste de commandes.

— Nous avons du plomb dans l'aile, fit Bob.

Et, comme il parvenait difficilement à gouverner l'appareil, il continua :

— Je crois même que nous sommes salement touchés !

Le Catalina tanguait dangereusement, et Bob vit le moment où il ne répondrait plus aux commandes.

— Nous allons devoir nous poser quelque part, dit-il.

Mais il ne pouvait être question de gagner la mer, à laquelle on tournait le dos, et le fleuve était trop éloigné. Il allait donc falloir faire un atterrissage sur le ventre. Mais où ? D'un côté, c'était la forêt et, de l'autre, la ville.

Cabral tendit le bras vers un point du sol.

— Là-bas, dit-il.

Il désignait le palais présidentiel, dont les vastes jardins offraient, sinon une aire d'atterrissage idéal, tout au moins la possibilité de s'en tirer sans trop de mal. Bob profita de ce que l'appareil lui obéissait encore pour le tourner en direction des

jardins. Le Catalina était à présent complètement en perte de vitesse et, avec un peu de chance, Morane pouvait réussir à l'« asseoir » au sol. Il se tourna vers ses compagnons et cria :

— Agrippez-vous solidement là-dedans. Nous allons être secoués !

Le lourd hydravion s'approchait du sol suivant un angle de quarante-cinq degrés. Au moment de l'impact, Bob le redressa et il tressaillit dans toutes ses membrures à l'instant où sa coque toucha le sol. Il glissa longuement sur le sol, fauchant la végétation sur son passage et roulant de droite et de gauche comme un vaisseau pris dans la houle. Jambes tendues, mains crispées aux commandes, Morane attendit le choc. Une des ailes heurta le tronc d'un gros macondo, et l'appareil tout entier pivota sur lui-même, faillit capoter, puis s'immobilisa.

Il y eut de longues secondes de stupeur puis Bob se dressa, jaillit du poste de pilotage et demanda :

— Personne n'a de mal ?

L'oncle Pierre, Claude et Pablo Cabral se relevèrent, indemnes en apparence. Seul, Pablo, portait une légère blessure au front, d'où coulait un peu de sang.

— Prenons nos armes et sortons, fit Bob. L'appareil pourrait s'enflammer et, alors, nous serions grillés comme de vulgaires marrons.

Par chance, la porte ne s'était pas bloquée. Mitraillette au poing, les trois hommes bondirent au-dehors et s'éloignèrent en toute hâte du Catalina. À peine avaient-ils parcouru cent mètres qu'une grande flamme en jaillit et, bientôt, l'hydravion tout entier ne fut plus qu'un brasier ardent, dont les lueurs éclairaient crûment les grands jardins sur lesquels tombait rapidement le crépuscule.

— Nous sommes sortis à temps, fit remarquer l'oncle Pierre.

Claude hocha la tête.

— Heureusement que nous avons laissé les sacs contenant le trésor à Pueblo Bolivar, dit-il, sinon…

Mais Morane lui coupa la parole.

— C'est bien le moment de penser au trésor. Nous sommes dans le pétrin jusqu'au cou, et il va falloir nous en sortir en vitesse. Songez que nous nous trouvons dans l'enceinte du palais présidentiel, donc en plein dans la gueule du loup. D'ici quelques secondes, ces jardins

vont grouiller de policiers, et, alors, nous n'aurons guère la partie belle.

— Bob a raison, trancha l'oncle Pierre. Nous nous sommes posés ici parce que nous n'avions pas le choix. Maintenant, il nous faut nous éloigner au plus vite.

Cependant, un peu partout dans les jardins, des appels retentissaient et il devenait difficile de choisir une direction précise par où fuir sans courir le risque de tomber sur une troupe de gardes. Bob désigna le palais, dont la grande masse claire se découpait entre les arbres.

— Filons de ce côté, dit-il.

Mais Cabral posa la main sur son bras.

— Non, dit-il, les policiers gardant le palais doivent se diriger dans cette direction. Allons plutôt du côté de la maison de don Porfirio. Comme celui-ci est absent, il y a beaucoup de chances pour qu'elle ne soit pas surveillée.

Il montrait, au fond des jardins, une construction à balustres, surmontée d'une tour carrée tenant à la fois du belvédère et du mirador. Aucune lumière ne semblait y briller.

Les voix se rapprochaient.

— Cachons-nous, dit l'oncle Pierre, sinon nous allons être découverts.

Les quatre hommes se dissimulèrent derrière des bosquets de bougainvillées et, courbés à toucher presque le sol du front, ils se mirent à courir dans la direction indiquée par Cabral. Tous ensemble, ils atteignirent la maison de don Porfirio mais, au-delà, de nouveaux bruits de voix se faisaient entendre.

Morane et ses compagnons devinèrent qu'ils seraient vite cernés. Pour le moment, on ne devait sans doute pas encore les avoir repérés, mais cela ne tarderait guère à présent. À quatre, malgré leurs armes, ils ne pouvaient espérer résister victorieusement à des ennemis supérieurs en nombre et sans doute bien décidés à les capturer, morts ou vifs.

— La maison, cria Morane. C'est notre seule chance.

D'un unique élan, ils bondirent en avant mais, au moment où ils allaient atteindre le perron, la porte s'ouvrit et un homme apparut, revolver au poing. Ce n'était pas un policier, ni un soldat, mais plutôt un domestique.

Devant les mitraillettes braquées, il hésita à se servir de son arme, comprenant sans doute que, s'il réussissait à abattre un des quatre hommes, les trois autres, eux, ne le manqueraient pas à leur tour. Déjà, Morane avait compris son hésitation.

— Jette ton arme, dit-il. Surtout, ne résiste pas, et il ne t'arrivera aucun mal.

L'homme marqua une brève réticence, puis il laissa tomber son revolver sur le sol. Bob le ramassa et dit encore :

— Maintenant, marche devant.

Du canon de sa mitraillette, il indiquait la porte de la maison. Le domestique tourna aussitôt les talons et entra, suivi par Morane et ses compagnons. L'oncle Pierre, qui venait le dernier, poussa la porte, qui se révéla blindée à l'intérieur, et fit claquer les énormes verrous.

Ils se trouvaient dans un vaste hall, décoré et meublé avec un goût douteux, un luxe tapageur. Pourtant, malgré cela, il faisait aux quatre hommes l'effet d'un havre accueillant. Claude se laissa tomber en arrière dans un fauteuil et poussa un soupir de soulagement.

— Nous voilà provisoirement en sécurité, dit-il.

— Pas encore, fit Bob.

Au-dehors, des pas crissaient sur les marches du perron. Morane s'avança vers le domestique.

— Si l'on vient et qu'on vous interroge, dit-il à voix basse, dites que vous êtes seul et que vous n'avez vu personne.

En parlant, il appuyait le canon de sa mitraillette contre l'estomac de l'homme. Celui-ci dut comprendre qu'il avait tout à gagner à obéir aux ordres du Français, car il hocha la tête d'avant en arrière, en signe de soumission.

À ce moment, des coups ébranlèrent la porte.

XIII

— Fabian !... Fabian !... criait une voix au-dehors.

Le domestique, toujours sous la menace de la mitraillette de Morane, marcha vers la porte blindée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— C'est le lieutenant Parra, fit la voix. Vous n'avez vu personne dans les environs ?

— Personne, répondit le dénommé Fabian. J'étais à l'étage. J'ai entendu un bruit insolite, puis il y a eu une grande lueur. Que se passe-t-il donc ?

— Un avion s'est posé dans le jardin, puis il a pris feu. Les passagers ont dû réussir à s'enfuir. On croit qu'il s'agit d'hommes appartenant à la bande de Pablo Cabral. Mais ouvrez la porte, que diable !

Fabian lança un regard indécis en direction de Morane.

— Répondez n'importe quoi, chuchota Bob, mais n'ouvrez pas... Prétextez un ordre du président.

Le domestique signifia qu'il avait compris.

— Vous devriez savoir, lieutenant Parra, cria-t-il, que don Porfirio interdit d'ouvrir cette porte en son absence, à cause de ses collections.

Un ricanement échappa au lieutenant Parra.

— Ah ! oui, les fameuses collections de don Porfirio... Gardez-les bien surtout, Fabian et, si vous entendez des bruits suspects ou voyez quelqu'un, téléphonez aussitôt au palais.

Un bruit décroissant de pas indiqua le départ des policiers, puis ce fut le silence.

— Bien joué, Fabian, dit Bob en frappant familièrement sur l'épaule du domestique.

Mais, dans les yeux de Fabian, il y avait une légère expression d'effroi.

— Etes-vous vraiment... des hommes de... Pablo Cabral ? interrogea-t-il.

Bob se mit à rire doucement.

— Le lieutenant Parra ne vous a pas menti. Nous sommes bien des hommes de Pablo Cabral. Mieux, voilà même là-bas Pablo Cabral en personne.

Du menton, le Français désignait le révolutionnaire et, aussitôt, l'expression de terreur lue dans le regard de Fabian, se changea en curiosité puis, bientôt, en déception. On eut dit qu'il s'étonnait de voir en Cabral un homme semblable à tous les autres, sans rien de monstrueux dans son aspect. Néanmoins, sa crainte demeurait.

— Qu'allez-vous faire de moi, señor Cabral ? interrogea-t-il d'une voix tremblante.

— Si tu te montres docile, répondit le révolutionnaire, il ne t'arrivera rien de mal. Commence par nous faire visiter la maison.

Mais Fabian secoua la tête.

— Don Porfirio peut rentrer d'un moment à l'autre, dit-il. Je devrai lui ouvrir, et il vous surprendra.

— Don Porfirio ne rentrera pas, fit Cabral. Il est en mon pouvoir et j'ai décidé de mettre fin à son règne. Allons, fais-nous visiter cette maison.

Celle-ci, avec ses fenêtres grillagées, ses volets et ses portes blindées, ressemblait à une forteresse. Dans une pièce du premier étage, Morane et ses compagnons découvrirent un véritable arsenal comprenant toutes sortes d'armes, depuis le simple poignard à la grenade anti-char, en passant par les mitrailleuses et les fusils automatiques les plus perfectionnés. Selon toute évidence, le tyran s'attendait à tout instant à devoir soutenir un siège, et il avait pris ses précautions en conséquence. Du mirador, dont les murs étaient blindés et creusés de meurtrières, on pouvait embrasser toute l'étendue des vastes pelouses entourant la maison et quelques hommes munis d'armes automatiques auraient pu, de là, tenir en respect un nombre déjà respectable d'assaillants.

— Gomez ne devait pas être très assuré de sa popularité, fit remarquer l'oncle Pierre, pour s'entourer d'un tel attirail de défense.

— C'est là le propre des tyrans, remarqua Bob. Ils règnent par la peur, mais, plus que tout autre, ils la connaissent eux-mêmes, cette peur.

Au sommet du mirador, une petite pièce contenait tout un appareillage sonore dont, en particulier, un enregistreur magnétique et un micro de diffusion.

— Je me demande bien ce que Gomez peut fabriquer avec tout ceci, fit Bob. Serait-il bricoleur en électricité par hasard ?

— Si je ne me trompe, dit Cabral, cela doit être de cet endroit que don Porfirio parle à la population de la capitale. Dans les principales artères de la cité, des haut-parleurs sont installés à demeure. Gomez enregistre sans doute ses allocutions sur ce magnétophone. Ensuite, il les diffuse à l'aide du micro. C'est de cette façon que sont annoncées les nouvelles levées d'impôts, les prises d'otages à la suite de quelque acte de sabotage ou de quelque secours porté à des patriotes traqués par la police. Don Porfirio a toujours préféré ce mode de publicité aux affiches, qu'on peut ne pas lire, une grande partie des Zambariens étant d'ailleurs illettrés.

— Ce qui m'étonne le plus, remarqua Pierre Loarec, c'est que Gomez fasse ses diffusions lui-même, plutôt que d'en laisser la charge à quelqu'une de ses créatures les plus dévouées.

— Sans doute agit-il par orgueil, dit Morane. Comme tous les mégalomanes de son espèce, il doit être avide de pouvoir, d'imposer directement sa volonté à tous ceux qui l'entourent, de faire entendre sa voix.

— Il doit en être ainsi, en effet, approuva Claude, mais cela ne nous avance guère. Nous sommes cernés dans cette maison, sans moyens d'en sortir, sous peine de tomber sur une patrouille de police. À l'heure qu'il est, tout le palais doit d'ailleurs être entouré d'un cordon de sécurité.

— C'est mon avis, dit-il. Ecoutez.

Par les meurtrières de la haute salle du mirador, des bruits de commandements et des martèlements de bottes leur parvenaient, comme si toute une troupe avait envahi les abords du palais. En jetant un coup d'œil au-dehors, on pouvait apercevoir, en plus de la lueur jetée par le Catalina finissant de se consumer, des lumières voyageant entre les massifs de plantes.

— Nous sommes cernés, constata l'oncle Pierre. En ne trouvant nulle part les passagers de l'hydravion, ni leurs cadavres carbonisés dans l'épave, les policiers finiront par venir ici et, alors, il ne nous restera plus qu'à nous défendre. Nous réussirons bien à tenir nos ennemis en respect pendant quelque temps, mais ensuite…

Pendant que l'oncle Pierre parlait, Bob ne pouvait s'empêcher de remarquer la singularité de la situation. Porfirio Gomez avait organisé cette maison de façon à pouvoir y soutenir un siège et,

maintenant, c'était eux-mêmes, les ennemis du tyran, qui s'y trouvaient pris au piège.

— Il nous faut tenter une sortie, dit Cabral. De toute façon, personne ne pourra venir à notre aide. Quand Lobo et ses hommes se seront rendus maîtres de la garnison du Santa-Anna, ils marcheront vers Cuidad Porfirio, mais ils ne pourront y parvenir avant quelques jours. D'ici là, nous aurons eu le temps d'être massacrés cent fois.

— Je crois aussi qu'il nous faut fuir, dit Claude. C'est là la seule solution.

Pourtant, Morane ne semblait pas de cet avis.

— Fuir ou demeurer ici, dit-il, cela reviendra au même. De toute façon, cela finira mal pour nous, car nous ne sommes pas en nombre suffisant pour triompher des forces policières qui nous entourent. Ce qu'il nous faudrait, c'est recevoir des secours du dehors.

— Je vous l'ai dit, fit Cabral, Lobo et ses hommes ne pourront être ici avant plusieurs jours et, alors, il sera trop tard.

— Nous avons d'autres alliés que Lobo et ses hommes, dit Bob.

— D'autres alliés ? De qui voulez-vous parler ?

— De la population de Cuidad Porfirio tout entière. Croyez-vous, Pablo que, si vous l'appeliez, elle se porterait à votre secours ?

— J'en suis certain, señor Morane. Voilà des années que cette population souffre sous la poigne du tyran et, depuis que je lutte pour renverser celui-ci, j'ai fini, malgré mes échecs, par devenir le symbole même de la liberté. Oui, la population de Cuidad Porfirio viendrait à mon secours mais, pour cela, il faudrait qu'elle me sache en danger.

— Nous avons le moyen de le lui faire savoir, dit Bob. Tout à l'heure, vous nous disiez comment Gomez s'adressait à la population. Vous pourriez lui parler de la même façon.

Pablo Cabral sembla d'abord pétrifié par les paroles de Bob, puis il se mit à rire aux éclats.

— Nous servir du micro de don Porfirio pour engager la population à se soulever contre son gouvernement, mais c'est là une trouvaille de génie, señor Morane !

Quelques secondes plus tard, les cinq hommes, y compris Fabian, sévèrement gardé à vue, se retrouvèrent dans la salle d'émission. Bob s'assit à la table, manœuvra quelques contacts, et un léger bourdonnement se fit entendre. Sur un tableau, une lampe rouge s'alluma, indiquant que le microphone était branché.

— Allez-y, dit Bob à Cabral. Sortez votre petit laïus, et prions le Ciel pour que les citoyens de Cuidad Porfirio ne soient pas soudain devenus sourds.

**

Ce soir-là, une série d'explosions et une grande lueur venant du côté du champ d'aviation militaire avait attiré dans les rues la population de Cuidad Porfirio tout entière. Puis il y avait eu cet avion qui était passé très bas et avait disparu en direction du palais gouvernemental, derrière lequel une flamme avait ensuite jailli. Un peu partout, on commentait ces derniers événements, dont on ne connaissait pas la cause exacte. Des hommes coiffés de larges sombreros de paille tressée péroraient et des femmes, dont les longs cheveux noirs et lisses décelaient l'ascendance indienne, priaient pour qu'il ne s'agisse pas encore là d'un nouveau tour de ce « chien fou de don Porfirio ».

Et, enfin, la nouvelle, propagée on ne savait par qui, courut de bouche en bouche. Un mystérieux avion avait bombardé le champ d'aviation militaire et détruit l'escadrille de sécurité du président. Pour beaucoup, il s'agissait là d'une action de Pablo Cabral, *l'amigo del Pueblo,* mais d'autres y reconnaissaient la manière d'agir d'une puissance étrangère, tentée sans doute par les riches gisements de pétrole de Zambara.

C'est alors que la voix retentit, diffusée par les haut-parleurs qui, d'habitude, servaient à la propagation des slogans et des injures démoniaques du tyran.

« Peuple de Zambara, disait la voix, *c'est Pablo Cabral qui vous parle. À l'heure qu'il est, Porfirio Gomez est entre les mains des partisans de la libération et son aviation est détruite. Rien ne s'oppose donc plus à ce que votre grand désir de liberté se réalise. Lobo et ses hommes sont en marche vers la ville, mais le temps presse car, en compagnie de trois courageux* gringos, *je me trouve prisonnier dans la maison même de Gomez et, si vous n'intervenez pas, nous ne tarderons pas à être capturés et mis à mort. Vous avez des armes et pouvez venir à notre secours, tout en vous libérant vous-mêmes. Demain, une page sera tournée dans l'histoire de notre patrie, et le nom de Porfirio Gomez ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Peuple de Zambara, prenez les armes. Votre*

liberté est à ce prix, ainsi que la vie des hommes qui ont lutté pour vous… »

Un moment de stupeur succéda à cette brève allocution. Puis, sur la Plazza Major, quelqu'un hurla :

— *Viva Pablo Cabral, l'amigo del Pueblo ! Viva el Libertador !*

D'autres voix reprirent ce cri, qui s'étendit, gagna toute la ville. *« Viva Pablo Cabral ! Viva el Libertador ! »* Des torches s'allumèrent et, de partout, des armes sortirent.

— Au palais du gouvernement ! Au palais du gouvernement ! lança à nouveau une voix anonyme. Il nous faut délivrer Cabral !

— Oui, oui, délivrons Cabral ! Délivrons Cabral !

Et, tel un gigantesque animal aux mille têtes, la foule, en un lent remous, s'avança à travers la capitale.

**

Postés chacun à une meurtrière, au sommet du mirador, la mitraillette prête à faire feu, Morane, Cabral, l'oncle Pierre et Claude scrutaient du regard les pelouses entourant la maison de Gomez. Par bonheur, la lune brillait claire et illuminait tout avec la précision d'un projecteur de théâtre.

— Votre idée avait du bon, disait l'oncle Pierre à l'adresse de Morane. Pourtant, c'était une arme à double tranchant. En appelant la population de la ville à notre secours, Pablo a, en même temps, révélé de façon précise notre position à l'ennemi. Les policiers savent à présent où nous nous trouvons, et nous n'avons pas de quartier à attendre d'eux. Ce sont, pour la plupart, des gens de sac et de corde, recrutés parmi la lie de la population, et dont Gomez s'est servi jusqu'ici pour mener à bien ses noirs desseins. S'ils nous prennent, nous n'avons aucune chance de nous en tirer, car nous serons exécutés sur place.

— Le señor Loarec connaît exactement les risques que nous courons, fît Cabral avec force. Si nous sommes pris, nous n'avons aucune grâce à attendre des policiers de don Porfirio…

Le révolutionnaire se tut pendant un instant, puis il continua :

— Je vous avais dit de ne pas vous mêler de tout ceci, *amigos*. À présent, il est trop tard pour reculer.

— Nous ne pensons même pas à reculer, fit Bob. Nous ne sommes pas des enfants, et nous nous sommes engagés dans cette

aventure la tête froide. Puisque nous sommes tous dans le même bain, nous vaincrons ou périrons ensemble.

— Bob a raison, dit Claude Loarec d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme. Et puis, que diable, nous ne sommes pas manchots. Nous avons ceci pour nous défendre !

Du plat de la main, il frappait la crosse de sa Thompson.

Là-bas, dans les massifs, vers la droite, quelque chose bougea. Cela se répéta sur la gauche, puis devant et derrière.

— Nous sommes cernés, dit l'oncle Pierre. Ou je me trompe fort ou, dans peu de temps, il va falloir en découdre.

Une forme humaine sortit d'un buisson et s'avança sur la pelouse. À la lumière de la lune, on pouvait voir qu'elle portait l'uniforme des officiers de la police de Porfirio Gomez.

— Pablo Cabral, cria l'homme, c'est le lieutenant Parra qui vous parle. Nous savons que vous êtes dans cette maison. Mieux vaut vous rendre, car vous n'avez aucune chance.

— Venez nous chercher, si vous l'osez, lieutenant Parra, hurla Cabral. Si un seul de vos bandits habillés en policiers s'avise de sortir de son trou, il n'aura même pas le temps de s'en repentir.

Des massifs, une salve de coups de feu partit et les balles vinrent s'écraser sur les murs du mirador. Déjà, Morane avait appuyé sur la détente de sa mitraillette. Les projectiles soulevèrent de petits nuages de poussière devant les pieds du lieutenant Parra qui, prudemment, regagna le couvert.

— Ceci est un avertissement, lieutenant Parra, cria Bob. J'aurais pu vous tuer et, si je ne l'ai pas fait c'est pour que vous puissiez montrer à vos hommes comme vous savez bien courir.

Le silence se refit, compact. Morane y décelait seulement les respirations haletantes de ses compagnons, et la sienne propre. Il faisait chaud, mais il ne savait pas si c'était la chaleur ou l'angoisse qui mouillait ainsi son front.

Plusieurs minutes passèrent. Dans les massifs, plus rien ne bougeait.

— On dirait qu'ils sont partis, remarqua Claude.

— Partis ? dit Cabral. Ils nous tiennent, et ils le savent. Alors, pourquoi partiraient-ils ? Nous aurons de leurs nouvelles avant longtemps.

Comme il venait d'achever ces paroles, un feu nourri crépita, si intense qu'ils durent s'allonger tous quatre dans la crainte d'être

touchés par les balles passant par les meurtrières. Le premier, Morane releva la tête et jeta un coup d'œil au-dehors. Plusieurs hommes traversaient les pelouses en courant, tentant d'atteindre la maison. Une rafale des mitraillettes les arrêta et plusieurs d'entre eux, touchés, tombèrent et se traînèrent vers les buissons.

— Lieutenant Parra, cria Cabral, pourquoi ne venez-vous pas vous-même pour tenter de me capturer ? Sans doute avez-vous peur de mourir… N'ayez crainte, je vous tuerai avec votre chapeau sur la tête, pour que vous puissiez saluer Satan en arrivant aux enfers !

Il y eut à nouveau un long silence, puis la voix du lieutenant Parra retentit.

— Je te prendrai vivant, Cabral, et te ferai pendre aussitôt au grand gommier qui se trouve au milieu de la pelouse.

Morane regarda en direction de l'arbre en question et pensa : « Il y a même place pour pendre plusieurs personnes à ce gommier, et je n'ai jamais aimé les collets de chanvre… » Mais, au fond de lui-même, la peur montait par vagues successives. Non une peur paralysante, car il se sentait bien décidé à défendre sa vie jusqu'au bout.

De longues minutes s'écoulèrent, puis l'oncle Pierre dit :

— Je crois que nous sommes mal partis, mes amis. Si quelque chose ne se passe pas…

Quelque chose se passa. Une sorte de doux ronronnement se fit entendre et un gros camion automobile apparut sur la pelouse, se dirigeant vers la maison. Bob comprit qu'il servait de protection aux hommes qui, marchant derrière, tentaient d'atteindre la porte.

— Il faut arrêter ce camion, cria-t-il.

Il se mit à tirer sur le véhicule, lâchant rafales sur rafales, mais un violent feu de salve, venant des buissons, les força à se mettre à couvert. Quand ils se redressèrent, le camion avait disparu à leurs yeux et, en bas, des coups puissants ébranlaient la porte.

— Ils tentent de pénétrer dans la maison, fit Morane. Descendons et attendons-les dans le hall. Quand la porte cédera, nous tirerons dans le tas. Ensuite, nous combattrons dans les escaliers.

Une sorte de profond dégoût l'avait envahi. « La guerre ne finira donc jamais ? » songeait-il.

Les quatre hommes se retrouvèrent, toujours mitraillette au poing, dans le hall où ils se dissimulèrent derrière des fauteuils. Sous

les puissants coups de bélier assenés par les assaillants, la porte résonnait tel un gigantesque tambour. Peu à peu, elle se démantibulait et à chaque poussée, les verrous et les charnières lâchaient davantage.

— Tirons à travers la porte, hurla Claude. Cela les obligera à s'arrêter.

— Ce sera inutile, fit Morane. Le battant est blindé et nos balles ne le traverseraient pas. Mieux vaut économiser nos munitions. Nous en aurons besoin dans un instant.

Mais là-bas, une rumeur monta, comme celle d'une mer en furie, et les coups de bélier cessèrent de retentir. Des détonations claquèrent au-dehors, puis il y eut des cris, des bruits de courses.

— *Viva Pablo Cabral ! Viva el Libertador !* hurlaient des voix.

— Le peuple de Zambara, dit Cabral avec joie. Je savais bien qu'il ne m'abandonnerait pas !

Cinq jours plus tard, quand les troupes de Lobo pénétrèrent dans la capitale, la tyrannie de Porfirio Gomez y avait pris fin. Le calme régnait à Zambara.

XIV

Dans la salle à manger de cette maison qui, quelques jours plus tôt encore, était celle de Porfirio Gomez, le tyran déchu, Bob Morane, l'oncle Pierre, Claude et Pablo Cabral étaient assis autour de la grande table, où les douze sacs de cuir contenant le trésor de Montbuc étaient posés, grands ouverts, laissant entrevoir les richesses qu'ils contenaient.

Aucun des quatre hommes ne parlait, et ils contemplaient le trésor avec scepticisme.

— Qu'allons-nous en faire ? demanda finalement l'oncle Pierre. Le diviser en quatre parts serait juste et injuste à la fois. Juste parce que j'ai pris part à sa conquête ; injuste parce que je suis riche et que ma part ne viendrait rien ajouter à mon bien-être. Claude n'a guère besoin de cet or non plus, puisqu'il est mon unique héritier. Reste donc à partager ces richesses en deux lots. L'un vous reviendra, Bob, et l'autre à Pablo.

Seul, le silence succéda à cette proposition de l'oncle Pierre. Enfoncé dans son fauteuil, Bob réfléchissait. Avait-il vraiment besoin de tout cet or, qui lui serait plutôt une entrave qu'un tremplin ? Quand il serait riche, sa vie insouciante prendrait fin, et l'aventure ne viendrait peut-être plus à sa rencontre. Et puis Montbuc était un flibustier, et Bob en connaissait assez sur ces pirates qui, jadis, sillonnaient la mer des Caraïbes, pour savoir que ce trésor n'avait pas été honnêtement acquis, qu'il devait être souillé de sang.

— Je ne crois pas pouvoir accepter ma part de cet héritage, dit-il finalement. N'oubliez pas, mes amis, que je suis venu en Amérique centrale avec un sac au dos pour tout bagage, et je ne vois pas très bien comment je pourrais y caser la moitié d'un tel trésor. Non, toutes réflexions faites, je suis venu ici en boy-scout et je m'en irai de la même façon.

— Hé, minute, fit Claude. On ne va quand même pas le jeter à la mer, ce trésor, ni le reporter à la Chute des Trois Dents de Chien… Pourtant, il faudra bien finir par en faire quelque chose.

— En réfléchissant bien, remarqua Morane, c'est vous qui êtes le seul héritier de Montbuc, mon cher Claude. Ce vieux pirate voulait

que sa fortune revienne à un Breton…

Mais Claude lui coupa la parole.

— Vous avez entendu ce que l'oncle Pierre vient de dire, mon vieux Bob, et je connais trop son entêtement pour ne pas me ranger à son avis. Non, décidément, si Pablo n'en veut pas non plus, il nous faudra le jeter à la mer, ce trésor, ou le mettre dans la sébile du premier aveugle venu.

— Pablo ne refusera pas le trésor, dit Bob. Il en a plus besoin que nous tous. Les caisses de Zambara ont été mises à sec par ce bandit de Porfirio Gomez, et il faudrait bâtir des hôpitaux, créer de nouvelles routes, agrandir le port. Cela coûtera beaucoup d'argent, et le trésor de Montbuc en représente pas mal. Puisque personne de nous trois n'en veut, offrons-le donc à Pablo. Après tout, le trésor a été découvert sur le territoire de Zambara, et notre ami saura en faire bon usage, j'en suis persuadé.

Cabral eut un violent geste de protestation.

— Je ne puis accepter, dit-il. Vous avez droit à cet or bien plus que moi.

Morane haussa les épaules, puis il sourit avec ironie.

— Puisque Pablo ne veut pas de l'héritage de Montbuc, fit-il, et qu'aucun autre d'entre nous n'en veut non plus, il nous faudra réellement le jeter à la mer. Il paraît qu'il existe de très grands fonds au large de Zambara.

Pablo Cabral comprit ne pouvoir lutter de courtoisie avec ses trois compagnons. Il se leva et, sur son visage, une expression d'intense reconnaissance se lisait.

— Amigos, dit-il, au nom de la population de Zambara, j'accepte votre offre. L'héritage du flibustier me servira à renflouer les finances du pays, qui en ont grand besoin.

Un chaleureux échange de poignées de main réunit les quatre hommes.

— Comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance ? dit encore Cabral. Non seulement, au péril de vos vies, vous m'avez aidé à renverser la tyrannie de Gomez sans inutile effusion de sang, mais encore vous venez de m'offrir une fortune.

— Qui sait, ami Pablo, dit Pierre Loarec avec un fin sourire, si ma générosité ne portera pas un jour ses fruits. Il a du pétrole à Zambara et, si un jour vous voulez y faire effectuer des forages, peut-être penserez-vous à moi.

— Comptez-y, señor Loarec. Notre pays, je ne l'ignore pas, serait le premier à profiter de vos travaux, aussi n'hésiterai-je pas à faire appel à vous pour exploiter nos gisements. À vous et au señor Claude… Et vous, señor Morane, que pourrai-je pour vous ?

En signe de perplexité, Bob passa les doigts dans ses cheveux drus.

— Vous me prenez au dépourvu, Pablo, dit-il. Jusqu'à présent, Zambara m'a comblé. J'ai passé toute une nuit dans le plus inconfortable cachot de sa prison, fait connaissance avec les plus charmants de ses citoyens, les Indiens Bleus, et manqué à plusieurs reprises d'y trouver la mort dans des circonstances particulièrement horribles… Non, vraiment, je ne vois pas ce que je pourrais encore désirer. Pourtant, oui, il y a quelque chose que Zambara ne m'a pas donné.

— Quoi donc ?

— J'étais venu ici pour visiter la vieille forteresse espagnole et ces églises datant de l'époque de la Conquête et, avec toutes ces journées mouvementées que nous venons de vivre, je n'ai même pas eu le loisir de réaliser mes projets.

— Mais rien ne vous empêche de demeurer à Cuidad Porfirio – je veux dire à Libertad, puisque c'est là le nouveau nom de la capitale ?

Morane secoua la tête.

— Vous savez bien que dans une heure, l'oncle Pierre, Claude et moi, nous nous envolerons pour San Felicidad. Et puis, ce ne serait plus la même chose à présent. Je suis un personnage chargé d'honneur à Zambara et, en me promenant dans la ville, j'aurais bien de la peine à passer inaperçu… Après tout, Pablo, Libertad ne s'envolera pas et, quand j'y repasserai, un jour, la vieille forteresse et les églises seront toujours à leur place.

— Ce sera comme vous voudrez, amigo, fit Cabral avec un geste d'impuissance. Mais, n'oubliez pas que toujours vous serez le bienvenu parmi nous. N'est-ce pas en effet en grande partie à vous que nous devons la liberté dont nous jouissons à présent ?

— N'exagérons rien, protesta Morane. Si Claude et moi n'avions pas débarqué un soir sur une plage déserte et si nous ne vous avions pas rencontré, si plus tard feu José Fiscal ne nous avait pas enfermés dans un sombre cachot et si nous n'avions pas découvert le testament de Montbuc le Flibustier, Porfirio Gomez ferait encore gémir Zambara sous son joug. Comme vous le voyez, amigo, c'est le hasard

et personne d'autre qu'il faudrait remercier… ou ce vieux sacripant de Montbuc car, s'il n'avait pas eu l'idée de cacher sa fortune en pleine jungle, rien n'aurait été fait.

Une heure plus tard, Morane, l'oncle Pierre et Claude, confortablement installés dans l'avion les menant à San Felicidad, regardaient la capitale de Zambara défiler sous eux. Bob sentait le regret l'envahir, car il pouvait apercevoir les clochers de ces églises que, peut-être, il ne visiterait jamais, la silhouette massive de cette vieille forteresse dont il ne franchirait sans doute pas les murs moussus. Il aurait également aimé revoir la prison, point de départ de toute l'aventure.

Mais, déjà, Libertad était dépassée. Morane se rejeta en arrière dans son fauteuil. « Tout à l'heure, songea-t-il, je serai de retour à San Felicidad, et je pourrai reprendre mon périple caraïbe au point où je l'ai laissé, juste au point où je l'ai laissé…»

**

Sur le quai désert de San Felicidad, encore endormi dans les dernières ténèbres de l'aube, un pêcheur chantonnait en enroulant ses lignes. Au-dessus de l'horizon un rougeoiement annonçait la prochaine naissance du jour et, là-bas, à l'extrémité de la jetée, un homme solitaire s'approchait à grands pas. Il s'arrêta près du pêcheur et jeta un regard de connaisseur au schooner, culotté par les ouragans, amarré à quai.

— Vous n'iriez pas du côté de Zambara, par hasard, amigo ? demanda l'homme.

Le pêcheur releva la tête et cessa d'enrouler ses lignes.

— Je vais par-là, en effet, señor, où il y a de la dorade. Pour quelques pesos, je vous déposerai même à Cuidad Porfirio.

— Libertad, voulez-vous dire, rectifia l'homme.

Le pêcheur se mit à rire et recommença à enrouler ses lignes.

— Vous avez raison, señor, c'était bien Libertad que je voulais dire. Il n'y a plus de Cuidad Porfirio depuis que Gomez a été jeté en bas de son piédestal. Personne ne le regrettera d'ailleurs… Ainsi, vous désirez vous rendre à Zambara, señor ?… Vous voyagez pour votre plaisir, sans doute…

— Tout juste. On dit qu'il y a de vieilles églises à Libertad, des églises datant de l'époque de la Conquête et qui valent la peine d'être visitées.

— Il y a aussi la forteresse espagnole, dit le pêcheur, et la prison de l'Inquisition. Et puis, vous pourrez voir également la statue que le président Cabral vient de faire élever sur la Plazza Major, et qui est censée représenter un pirate du nom de Montbuc.

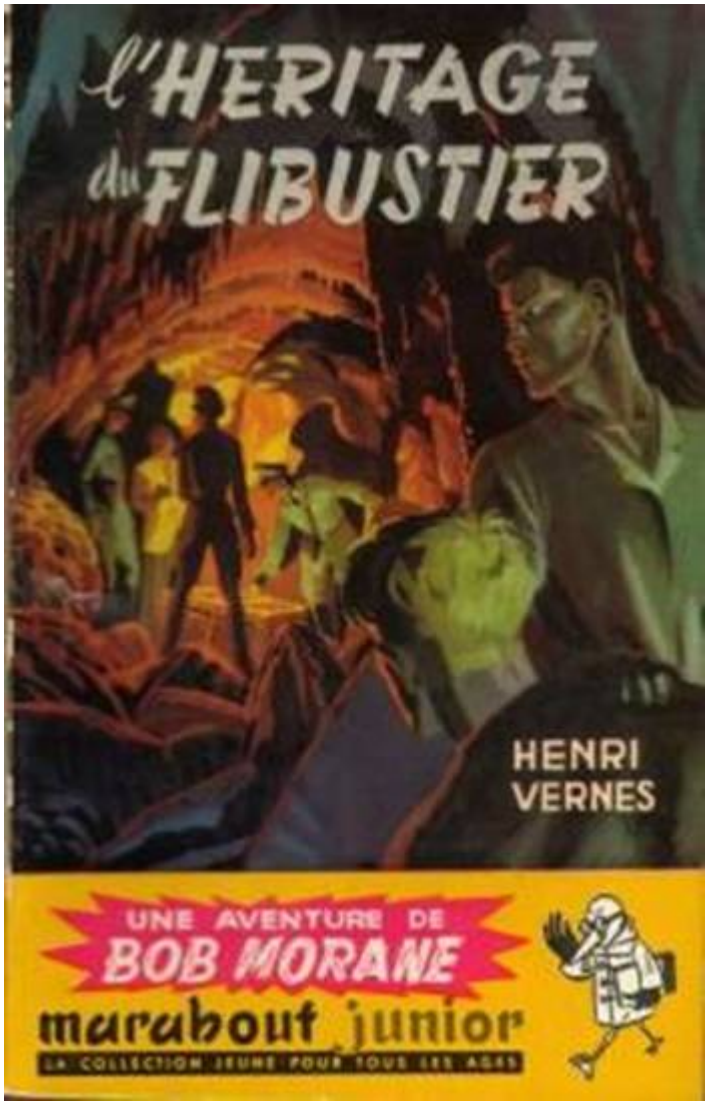
— Montbuc, le Flibustier ? interrogea l'homme.

— C'est ainsi qu'on l'appelle, en effet. Je me demande pourquoi le président Cabral peut bien élever un monument à un pirate, et mort depuis longtemps encore… En avez-vous une idée, señor ?

— Peut-être, dit l'homme.

Il se débarrassa du sac tyrolien qu'il portait sur le dos et le jeta sur le pont du schooner. Ensuite, il tendit quelques billets au pêcheur et grimpa à bord.

Un rayon de soleil illumina le ciel. L'homme s'assit sur son sac et regarda la mer que le jour naissant dorait peu à peu, puis il passa les doigts dans ses cheveux noirs et drus.



Couverture originale

Illustration de Pierre JOUBERT

MARABOUT - GÉRARD, coll. Marabout Junior

Bob Morane n°38, 1954

---

[1] Gringo : terme sous lequel on désigne, en Amérique latine, tous les étrangers de race blanche.

[2] Quarante-deux kilomètres sept cent cinquante mètres exactement.

[3] Serpent de l'Amérique tropicale, encore appelé Maître de la Brousse, et dont la morsure passe pour être extrêmement dangereuse.

[4] Lire : *La Vallée Infernale, La Griffe de Feu*.